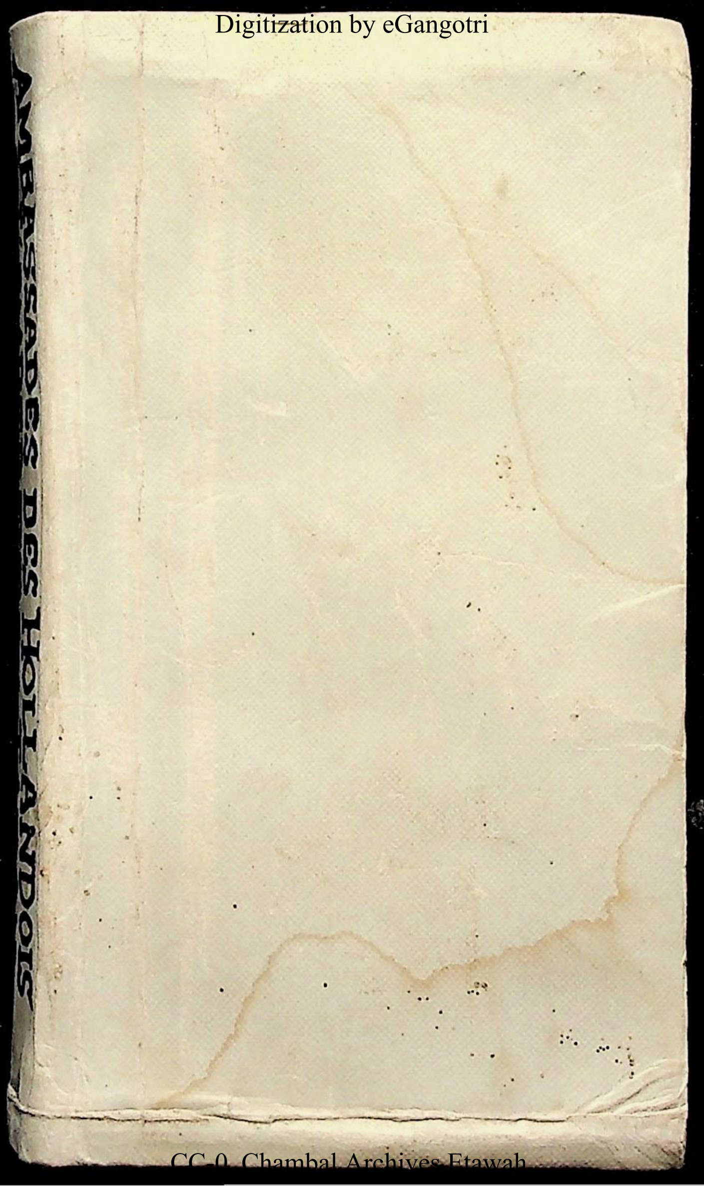

AMBASSADES DES HOLLANDOIS

AMBASSADES DES HOLLANDOIS VERS L'EMPEREUR DU JAPON

1686

Author Drumond

AMBASSADES DE LA COMPAGNIE Hollandoise des Indes d'Orient *VERS* L'EMPEREUR *DU* JAPON.

Ire PARTIE.

LEs Peuples du Japon, selon la plus commune opinion, sont originaires de la Chine; mais on est fort incertain du temps qu'ils sont passez de ce Païs-là dans celuy qu'ils habitent aujourd'huy. Voici neanmoins ce qu'en raconte Jean Huige Linschoten, qui

eſt là-deſſus l'Autheur le plus ſavant & le plus approuvé.

Il y a prés de ſept ſiecles, qu'une des principales familles de la Chine, ne pouvant plus ſouffrir la dure tyrannie de leur Empereur, conſpira contre ſa perſonne, dans le deſſein de s'élever ſur le Trône, & d'uſurper la Couronne: Cette entrepriſe eſtoit autant difficile que grande: Il y eut de part & d'autre beaucoup de ſang répandu, & des violences horribles qu'on commit, ſur tout dans le commencement. A la fin neanmoins l'Empereur l'emporta ſur les Rebelles,& les ayant remis ſous ſon obeïſſance, il reſolut de les perdre entierement. Ce fut un maſſacre épouvantable; On ne feſoit grace à perſonne: De quoy les plus puiſſans de l'Eſtat, & ceux principalement qui par les liens du ſang, ou par ceux de l'amitié, s'intereſſoient dans la mauvaiſe fortune des vaincus, furent

ſi

ſi ſenſiblement touchez, qu'ils reſolurent de s'oppoſer à un ſi furieux carnage ; & dans ce deſſein ils allerent trouver l'Empereur, & luy repreſenterent, qu'il eſtoit temps enfin de moderer ſa colere, que le Païs nageoit dans le ſang de ſes habitans ; & qu'il y avoit des moyens moins cruels, pour ſe défaire des coûpables, ſans pouſſer plus loin la cruauté : Que ſon reſſentiment eſtoit juſte ; qu'il devoit ſonger à raffermir ſon Trône, qu'on avoit voulu abbatre, & que l'audace de ces Rebelles devoit eſtre punie ; mais que ſa juſtice ſe pourroit ſatisfaire en les chaſſant de ſes Eſtats, & en les exilant dans des Iſles deſertes, qu'il y avoit vis à vis de la Corée. L'Empereur ſe rendit à ces raiſons ; & laiſſa ſortir ces malheureux de ſon Empire, qui s'épandirent enſuite dans les païs, qu'ils occupent aujourd'huy, qui n'avoient point eſté en-

core habitez, & qui furent en peu de temps peuplez & remplis de villes ſous le nom de Japon.

On dit, que cette nation, honteuſe d'une ſortie, qui avoit une cauſe ſi peu honorable, la voulut cacher, en prenant des coûtumes & des manieres tout contraires à celles des peuples, dont elle ſortoit: Ainſi aulieu qu'en ce temps-là les Chinois portoient la chevelure longue & treſſée au haut de la teſte avec une eguille de grand prix, qui la ſoûtenoit, ceux-ci ſe firent couper les cheveux, n'en laiſſant qu'une toufte par derriere, qu'ils noüent au deſſous de l'oreille: Aulieu, dis-je, que les Chinois ne ſe courbent point, quand ils ſe ſaluent, ſe touchant ſeulement la main, ceux-ci vont preſque toucher à terre de la teſte, & quand c'eſt une perſonne de conſideration, ils oſtent même leurs ſouliers par reſpect: Si les Chinois ay-

ment

ment les grandes mouſtaches, les Japonnois n'en portent point du tout. Ces Peuples n'ont pas ſeulement des manieres & des coûtumes oppoſées à celles des Chinois, mais encore à celles de toutes les autres Nations; Comme de prendre leur manteau ou la robe qui en tient la place, quand ils ſont dans le logis, & de le quitter quand ils en ſortent; De faire conſiſter la beauté des dents à les avoir noires & les cheveux auſſi: Ils font marcher leurs valets & leurs ſervantes devant eux lors qu'ils vont par la ville: Quand les femmes ſont enceintes, elles ſe ſerrent plus fort le ventre que jamais, pour pouvoir accoucher plus facilement: Elles mangent fort peu eſtant en couche; & auſſi-tôt qu'un Enfant eſt nay on le lave dans de l'eau froide: Ils haïſſent tous nos parfums de Muſc, d'Ambre & de Civette, & ils en compoſent que nous ne peuvons

ſouffrir. Pour leurs ragouſts, ils ſont effroyables, & ils ne ſauroient manger des noſtres. Ils mangent ſeuls; & quand ils font quelque feſtin avec leurs amis, chacun a ſa table. Ils ayment à boire chaud en eſté, comme en hyver. Ils ne ſauroient ſouffrir noſtre muſique, nos Flutes, nos Violons, nos Luths ni nos Trompettes; & ils trouvent des charmes à des inſtrumens qui nous effrayeroient. Ils boivent de l'eau chaude pour ſe deſalterer, & croyent que la froide guerit de la fievre. Ils laiſſent aux Malades la liberté de ſuivre leurs appetits, tant pour le boire que pour le manger, fondéz ſur cette raiſon, que c'eſt la nature, qui le demande, & que ne cherchant qu'à ſe rétablir, elle ſait mieux que perſonne, ce qu'il lui faut. Les medecines qu'ils leur donnent ſont ordinairement ſalées, aigres & cruës, & ils ne les nourriſſent que de poiſſon, de moules &

d'hui-

d'huitres. Les Medecins s'y ſervent des Livres de la Chine. Ils font leurs cures avec des ſimples, n'uſant que fort rarement de purgatifs. Il n'y a point d'Apotiquaire; & ce ſont les Medecins, qui preparent eux-mêmes les remedes, & qui les portent aux malades. Le noir & le rouge ſont des couleurs qui marquent la joye entre eux, & le blanc au contraire eſt un ſigne de deuil. Ils montent à cheval par le coſté droit. Quand quelqu'un entre chés eux, pour les voir, ils s'aſſeyent. Ils ont une eſtime particuliere pour une certaine eau chaude preparée avec une poudre qu'ils font du *Chaa* où *Thia*, qui eſt une herbe fameuſe parmi eux, & qui eſt le Thé dés Chinois. Ceux qui ſont un peu à leur ayſe font proviſion de cette herbe, qu'ils gardent avec plus de ſoin qu'un treſor. Les Maiſtres ont ſoin de la preparer eux-mêmes, & ne s'en fient pas à leurs

valets. Ils regalent leurs amis avec de cette eau, & ils la boivent dans des pots ordinaires, mais qu'ils estiment fort à cause de cet usage, & sur tout quand ils sont fort anciens, & qu'ils viennent de la main de quelque bon ouvrier. Ils ont même des Maistres jurez pour ces pots, & qui jugent de leur valeur selon leur antiquité ou leur ouvrage, comme aussi selon l'adresse & la reputation de l'ouvrier : Ce qui les fait souvent monter à un fort haut prix ; De sorte que le Roy de Sungo achêta un de ces pots quatorze mille ducats ; & à Sacai un Japonnois Chrestien paya pour un autre, qui estoit de trois pieces, prés de trois mille écus.

Ils ont encore une autre manie pour de certaines planches, sur lesquelles il y a des arbres ou des oyseaux representez en peinture noire, & qu'ils estiment d'un prix, qui n'est pas croyable, quand elles sont an-

ciennes,

ciennes, & de quelque fameux maitre. Ils ont la même folie pour les Sabres & pour les poignards, qui valent quelque fois quatre ou cinq mille francs, quand ils ont eſté forgez par quelque celebre artiſan.

Il ſeroit aſſés difficile de dire ſi le Japon eſt une Iſle, ou s'il tient à la terre ferme du Septentrion. Caron, qui fut envoyé en Ambaſſade de la part de la Compagnie des Provinces Unies vers l'Empereur de ce Païs-là, dit, que l'on fait en 27. jours, par un vent de Nord-Eſt, le voyage du Païs de Quanto, où eſt Jedo, qui eſt la ville Imperiale, juſqu'au promontoire du Royaume de Sungar, qui aboutit à la mer; d'où, traverſant un Detroit, on gagne la contrée de Jeſſo, Païs deſert & montagneux, mais, qui abonde en peleteries fort riches. Il y a eu des Japonnois qui ſont entrez à diverſes fois dans ce païs, pour tâcher d'en dé-

couvrir l'eſtenduë, mais inutilement. L'Empereur même, extremément curieux de ſavoir quelles eſtoient les bornes du païs de Jeſſo, y a envoyé des voyageurs pourvûs de toutes choſes neceſſaires pour une pareille recherche; mais, qui, aprés un long travail & de trés-facheuſes peines; aprés, dis-je, de grands voyages, entre des montagnes & des precipices affreux, n'ont jamais pû venir à bout de leur deſſein. Ils ont rencontré en divers endroits des hommes tout velus, avec les cheveux heriſſéz, portant la barbe à la Chinoiſe; mais ſi groſſiers & ſi brutaux, qu'ils n'en ont jamais ſceu tirer la moindre inſtruction, pour ſavoir quelle eſtoit l'eſtenduë du païs.

Cependant, il eſt certain que Jeſſo eſt contigu au Japon, veu que le Golfe, qui le ſepare du Royaume de Sungar, ne paſſe point au travers; mais qu'il eſt borné, aprés quarante lieuës

lieuës de longueur, par les montagnes desertes, qui sont vers la contrée d'Ochio, par où Jesso tient au Japon; Mais parceque le chemin, qu'on pourroit prendre le long du rivage de ce Golfe, est inaccessible, on a toujours fait le trajet de Sungar à Jesso dans de petites barques, dont on se sert encore aujourd'huy.

On n'a jamais bien sceu, qui est celui des Européens qui a découvert le premier le Japon, encore que ce ne soit, que depuis le siecle precedent, que nous en avons connoissance. Il y a des Auteurs, qui, sans nommer le Vaisseau, ni celui qui le commandoit, disent, que ce furent des Portugais, qui furent jettez par une tempeste sur les costes de ce Païs-là, l'an 1534. mais St. François Xavier dans une lettre, qu'il écrivit de Cocin, dit, que ce fut cinq ou six ans plus tard. Et le Pere Pierre Maffei Jesuite, avec Jacob

Thuanus sont du sentiment de Galuanus, qui fait voir dans son livre, qu'il intitule, *Le premier qui a découvert le monde*, qu'Antoine Mota, François Zaimot, & Antoine Dexat furent poussez, par une horrible tempeste, sur les costes du Japon, l'an 1542. On ne sçait pas neanmoins, si d'autres, avant ceux-cy, n'y ont point abordé.

L'Empire du Japon consiste en trois grandes Isles, qui sont entourées de plusieurs autres plus petites. La premiere emprunte son nom de Meaco, qui signifie chef, & qui en est la ville capitale: Elle est divisée en cinquante Royaumes, & s'estend de l'Est à l'Oüest, ayant trois cent quarante lieuës de largeur, & huit cent quatre vingt & dix de longueur. La seconde s'appelle Ximus qui veut dire Isle basse: Elle contient, à ce qu'on croit, neuf Royaumes, dont les Villes principales sont

Vosu-

Vosuquim & Funajum: Elle eſt large d'environ ſoixante lieuës, & longue d'environ quarante. La troiſieme porte le nom de Xicoco, c'eſt-à-dire quatre Royaumes, parcequ'elle en contient autant; mais elle eſt celebre par la ville de Toſa. Les autres Iſles ſont plus petites, mais en ſi grand nombre, que, du coſté du Sud, elles vont juſques aux Philippines.

Ce Païs, à le prendre ſelon l'aſſiete du globe ordinaire, eſt à 24 degrez: & à la plus grande elevation, à 38. On a trouvé neanmoins depuis peu, qu'il alloit juſqu'à quarante deux. De la partie la plus occidentale de l'Europe, qui eſt le Portugal, il eſt eſloigné de nous, ſelon la ſupputation même des Pilotes Portugais, de huit mille lieuës.

Il eſt ſeparé de la nouvelle Eſpagne d'une eſpace de cent cinquante

te lieuës, du coſté de l'Orient; & de celui du Septentrion, il touche le païs des Tartares, & quelques autres terres inconnuës. Vers l'Occident il regarde la Chine, mais à diverſes diſtances, ſelon que les rivages s'eſtendent dans la mer, ou ſont ſeparez par des Golfes: de maniere que la ville de Liampo, qui eſt ſituée ſur les dernieres frontieres de la Chine du coſté de l'Orient, juſqu'à la petite Iſle du Japon, qu'on appelle Goto, qui eſt la premiere que les mariniers découvrent, on conte ſoixante lieuës: Et d'Amacau, ville d'un grand commerce, & qui appartient aux Chinois, du coſté de l'Occident juſqu'à la même Iſle de Goto, il y a un trajet de 240. lieuës. Et enfin, vers le Midy, il y a une vaſte mer avec des coſtes, qu'on n'a point encore découvertes, & dont on dit qu'autrefois il y a eu des vaiſſeaux, qui ont eſté jettez vers celles

du

du Japon, ſans que perſonne y ſoit jamais retourné.

Cet Empire comprend ſoixante-ſix Royaumes, dont il y en a quelques-uns de grands, mais la plus part ſont, comme eſtoient autrefois dans l'Eſpagne ceux de Grenade, de Murcia, de Valence, de Seville & les autres.

Le Climat eſt froid, & la terre eſt preſque toûjours couverte de neige. On y moiſſonne le Ris au mois de Septembre, qui eſt leur manger ordinaire. En quelques endroits ils coupent le bled au mois de May, dont ils font du pain à noſtre maniere; mais ils s'en ſervent encore à faire une eſpece de ſoupe. L'air y eſt fort ſain, & il y a en quelques endroits des eaux chaudes & minerales, qui ſont d'une grande vertu contre les maladies.

L'on y voit par tout des montagnes fort hautes & preſque inacceſſibles.

bles. Il y en a deux, ſur tout, qui ſont extraordinaires, dont l'une jette des flammes, ſur le ſommet de laquelle ils croyent, que le Diable apparoit à certains devots du païs, aprez quantité de vœux & de jeunes qu'ils ont faits. L'autre, qui s'appelle Figenojamma, s'eſleve quelques lieuës au deſſus des nuées.

Il y a pluſieurs mines dans le païs, dont ils tirent pluſieurs ſortes de metaux & de mineraux, par le moyen deſquels ils attirent le commerce des peuples les plus eſloignez.

Ils plantent des arbres peu differens des noſtres, ſoit pour l'ornement, ſoit pour les fruits. Il y en a un qui approche fort du Palmier; mais qui eſt d'une nature extraordinaire, ne pouvant ſouffrir la moindre humidité, qui le fait d'abord mourir, n'y ayant point d'autre remede pour lui rendre la vie, que de le couper juſqu'à la racine, le faire

bien

bien ſeicher au ſoleil, & le tranſplanter enſuite dans quelque lieu plus ſec, & y meſler du ſable avec de la batture de fer, qui le fait pouſſer, & reprendre en même temps ſa premiere verdure. Les branches, qui en tombent, où qu'on en coupe, ſi l'on les cloüe au pié de l'arbre, y reprennent, comme ſi elles y avoient eſté entées. Il y a encore en divers endroits quantité de Cedres d'une telle hauteur, & d'une telle groſſeur, que les charpentiers en font des colonnes toutes entieres pour les Palais, & des mats pour les plus grans Navires.

Les Japonnois ne nourriſſent ni poules, ni oyes, ni pourceaux, ni brebis; & ils ne mangent que de la Venaiſon. On voit dans les prairies quantité de Chevaux & de Bœufs dont on ſe ſert pour la guerre; & dans les bois des Loups, des Lapins, des Porcs ſangliers & des Cerfs. En-

tre plusieurs oyseaux, ils ont des Faisans, des Canards, des Cailles, des Perdrix, des Pigeons sauvages & des Tourterelles. Pour du poisson ils en ont en abondance, & sur tout des Rogets & des Aloses, dont ils font le plus de cas. Ils ne savent, ce que c'est que le burre, non plus que l'huile d'Olive; & ils se servent de celle, qu'ils tirent de la graisse de Baleine, qu'ils prennent dans leurs mers, en les chassant sur le rivage. Les gens ordinaires se servent de bois de Pin pour des flambeaux, & en quelques endroits de la paille pour des chandelles.

Ils sont d'un naturel fort altier; & ils font grand cas de belles tailles: Ils sont aguerris & hardis au fait des armes; Ils ont presque tous beaucoup d'adresse, & sont forts & vigoureux. Ils sont civils & obligeans. Ils s'estudient à bien parler, & sont feconds en complimens, aussi-bien

que

que nous. Ils ont même des livres pour cela & des Romans. Il eſt vrai, qu'ils ſont naturellement inconſtans, mais autant politiques qu'aucune nation qu'il y ait ſur la terre: & cela ſe remarque dans leur façon de s'habiller, auſſi-bien que dans leur maniere de vivre. Ils vont à la guerre depuis l'âge de douze ans juſqu'à celui de ſoixante; & leur valeur conſiſte principalement dans le premier feu du combat. Ils ſe piquent fort de ſavoir faire bien couper un Cimeterre; & en matiere d'honneur ils ſont pour l'ordinaire fiers & pointilleux. Ils ſont encore fort ſur leur qualité, chacun priſant ſa race, qui ſe diviſe ſouvent en divers degrez de Nobleſſe. Les jeunes gens portent la teſte raſée par devant; Les gens ordinaires & les païſans la moitié de la teſte; & les perſonnes de qualité preſque toute, ſi ce n'eſt le derriere, où ils laiſſent une touffe de che-

veux

veux, à laquelle on n'oseroit toucher ſans honte.

Ils ſupportent avec une conſtance admirable les incommoditez de la vie, la faim & la ſoif, le froid & le chaud, les veilles & les fatigues.

Ils couvrent leurs pavez de nattes fort fines; ils en font même leurs licts & des tables pour manger; en quoy ils ſont fort propres, ſe ſervant pour fourchette, de deux petits baſtons, mais avec tant d'adreſſe que jamais rien ne leur échape, & tant de propreté qu'ils n'engraiſſent jamais leurs doits. Ils quittent leurs ſouliers, quand ils entrent dans des chambres un peu propres, pour ne pas ſalir les nattes. Les gens ordinaires, & principalement du coſté de la mer, ne ſe nourriſſent preſque que d'herbes, de ris, & de poiſſon. Les Riches font bonne chere, à la maniere des Chinois. Ils ne ſe ſervent point de nappes ni de ſervietes, mais

mais ils changent d'aſſiette à chaque nouveau mets, & ces aſſiettes ſont de bois de cedre, & peintes de diverſes couleurs. On ſert la viande en pyramide toute poudrée d'or, & ornée de branches de Cyprés. Les gens de qualité font quelque fois ſervir pour l'ornement, des oyſeaux tout en plumes, avec le bec & les piés dorez. Quand ils traittent quelque Ami ou quelque Eſtranger, c'eſt toûjours avec beaucoup de joye & de magnificence. Ils obſervent pluſieurs loix en mangeant & en beuvant, avec des mines & des grimaces fort eſtranges, dont perſonne neanmoins n'oſeroit ſe diſpencer. Il ne croit point de vigne dans tout le païs, mais ils font un certain vin du Ris. Leurs maiſons ſont preſque toutes de bois, à cauſe des tremblemens de terre, qui y ſont trés-frequents. Il y en a pourtant de pierre, qui ſont trés-belles, & d'une architecture

admi-

admirable. Ils baſtiſſent encore des temples magnifiques, qu'ils appellent *Teras*, & des Cloiſtres ſuperbes, qu'ils appellent *Varelas*, pour les femmes, auſſi-bien que pour les hommes.

Ils n'envoyent point leurs Enfans à l'échole, qu'ils n'ayent ſept ans; & ils y ſont autant d'années pour apprendre à lire & à écrire; ce qui pourroit ſurprendre, ſi l'on ne ſavoit que leur écriture eſt d'autant plus difficile, qu'elle eſt composée de quatre ſortes de Caracteres, dont non ſeulement la figure, mais la ſignification eſt toutafait differente. Les uns ne s'employent que pour les perſonnes de qualité, & les autres pour les gens du commun; Les uns ne ſervent qu'à la poëſie, & les autres pour les diſcours en proſe. Leur ancre n'eſt pas liquide comme la noſtre, elle eſt d'une matiere fort épaiſſe, de couleur rouge ou noire & fort chere,

ne

ne pouvant eſtre venduë qu'elle ne ſoit ſcellée du ſceau de l'Empereur, aprés avoir eſté éprouvée par des gens commis pour cela : Il y a punition corporelle d'en vendre, qui ne ſoit examinée & marquée de cette maniere. Les plumes ou les pinceaux, dont ils ſe ſervent pour écrire, ſont pour la plus párt de cuivre ou d'argent, dont le bout eſt ordinairement gravé, pour ſervir de cachet. Ils detrempent leur ancre avec un peu d'eau, & tiennent la plume ou le pinceau à pleine main, ce qui n'empéche pas qu'ils n'écrivent auſſi viſte que nous. Leur papier eſt bien plus fin & plus uni que le noſtre; mais il n'eſt pas ſi blanc. On ne s'en peut ſervir pour écrire que d'un coſté, parceque l'autre eſt peint de bleu & ſemé en quelques endroits de quarreaux d'argent ou de loſanges. Leur maniere ancienne d'écrire eſtoit de la droite à la gauche; mais la plus ordinai-

ordinaire eſt de haut en bas par colonnes, ainſi que les Chinois, & la plus grand part des Indiens; & alors ils commencent par le coſté droit.

Leur maniere d'inſtruire la jeuneſſe eſt aſſés douce: Ils la pouſſent à faire ſon devoir par des ſentimens de gloire, pluſtôt que par la rigueur des verges, en les animant à ſe ſurpaſſer les uns les autres; Si bien que, par ce moyen, ils les rendent trés-habilles, ſoit dans les arts, ſoit dans les meſtiers, dont ils font profeſſion.

Ils ont les mêmes caracteres que ceux de la Chine; & ceux qui les ſavent mieux lire & mieux écrire ſont les plus eſtimez aprés les Buppo, qui ſont les Docteurs aux Loix, & aux Sectes du païs. Ces Caracteres ont ceci de remarquable, que, quoyque les langues de ces deux nations ſoient fort differentes, ils liſent & entendent l'écriture les uns des autres.

tres, comme si ce n'estoit qu'une même Langue; parce que ce sont des Hierogliphes des choses, & non pas des paroles. C'est encore une chose fort particuliere, que les Femmes ont leur Alphabet de lettres à part, qui sont des marques de paroles comme les nostres, & qu'aucúne d'elles ne sçait lire les caracteres des Hommes, non plus que les Hommes ceux des Femmes, si ce n'est les plus galants, qui les apprennent pour l'amour d'elles.

A douze ans les jeunes gens peuvent porter le poignard, & aller à la guerre; Ils s'arrachent, avec des pincettes, les cheveux du devant de la teste. Quand les Peres sont entre eux en different de quelque chose, ce sont pour l'ordinaire leurs enfans, qui en sont les arbitres; & ils s'en tiennent à leurs decisions.

Quoyque cet Empire soit d'une si vaste étenduë, & composé de tant

d'Iſles & de Royaumes, il n'y a pourtant qu'une Langue, qui regne par tout: Elle eſt extremément emphatique, & a même quelque choſe de grand & de pompeux, ſuivant le genie de la Nation, dont les manieres ſont toutes grandes & pleines de fierté. Cette Langue neanmoins eſt tellement differente, qu'on peut dire, qu'elle eſt compoſée de pluſieurs: Car une même choſe s'appelle de differentes manieres, dont l'une ſervira à mépriſer, & l'autre à eſtimer, ſelon qu'elle ſera à la bouche d'un Prince, ou d'un Homme du commun; juſques-là, qu'il y en a de propres pour les Femmes, qui ſignifieront tout autre choſe dans la bouche des Hommes. Il faut ajoûter à ceci, qu'ils parlent tout autrement qu'ils n'écrivent, & que même dans leurs écrits il y a des mots, pour ce qu'ils écrivent à la main, & d'autres pour ce qu'ils font imprimer, qui

ſont

ſont differens les uns des autres, & même en grand nombre, tant pour la proſe, que pour la poëſie. Ils ont encore des lettres, qui ont ſeules la force d'un mot ; & d'autres qui contiennent un ſens tout entier.

Leurs armes pour la guerre ſont l'arquebuſe, l'arc avec des flêches, le ſabre & le poignard : Ces deux derniers ſont faits d'une trempe, qu'ils couperont en deux les lames des Européens, ſans en recevoir la moindre breche. Ils ſe ſervent encore de la javeline, qu'ils portent toute garnie d'or ou d'argent. Ils manient fort adroitement la pique, qu'ils ſont pour l'ordinaire plus legere & plus longue que les noſtres.

Les jeunes Gens changent ſouvent d'habits ; & c'eſt toûjours avec des ceremonies particulieres, & des preparatifs ſolennels. Ceux, qui ont atteint l'âge de diſcretion, portent une robe de diverſes couleurs,

qui leur va juſqu'aux piés. Quand ils ſont dans la Maiſon, ils abattent cette robe, & la laiſſent pendre librement ; Mais quand ils ſortent, ils la retrouſſent avec une ceinture. Ils ont une caſaque par deſſus cette robe, qu'ils appellent le *quinom*, dont les manches pendent un peu plus bas que le coude. En Eſté, ils portent des Veſtes tout ſimples, tiſſuës avec beaucoup d'art ; mais en Hyver, ils en ont de doublées & fourrées de ſoye, qui ſont entrecouſuës d'une maniere, que la ſoye ne tombe jamais. Ils portent des ſouliers à la façon de ceux du Levant ; c'eſt à dire ſans talon, & qui ſont faits en forme de pantoufle, mais qui ne laiſſent pas de tenir ferme au pié, par le moyen d'un demi-cercle de corne, qu'ils font paſſer entre les deux premiers orteuils. Ils portent des évantails en broderie d'or, tant pour ſe garantir le viſage du ſoleil, quand

quand ils n'ont point de parasols, que pour se faire du vent. Les gens ordinaires vont toujours teste nuë, quelque tems qu'il fasse.

Les grands du Pays, qui ont en main le Gouvernement, sont appellez du nom de *Tono*, & par corruption *Dono*, qui signifie Seigneur; & ils empruntent leurs surnoms des Royaumes, ou des Estats qu'ils possedent: ainsi le Seigneur d'Arima est appellé Ariman-Dono, comme qui diroit Tono d'Arima. Il y en a de divers degrez, comme en Europe: Aprés les Roys, il y a des Princes, des Ducs, des Marquis, des Comtes, & des Barons. Leurs richesses ne consistent pas tant en argent ni en biens, qu'en feudataires: car, estant avenus au Gouvernement de l'Estat, ils font part à leurs Soldats & à leurs Parens des terres, qui leur appartiennent, & dont ils ne se reservent que le droit de vassallage,

ſans en exiger aucune contribution, que celles de leurs premieres conventions, par leſquelles les Feudataires ſe ſont obligez de ſe tenir auprés de leur Roy, ou de leur Seigneur, & de le ſervir ſelon leurs charges & offices ; & en tems de guerre, de contribuer aux frais, qui s'y font tant en argent qu'en vivres. De là vient, que ces Roys, quoyque en apparance fort peu opulants, ont neanmoins la puiſſance des plus grans Monarques, & toute la ſplendeur & la magnificence de la dignité Royale, par la quantité de gens qu'ils ont à leur ſervice. Mais ce qu'il y a de plus loüable en eux, c'eſt qu'ils n'attandent pas, que la mort ou d'autres neceſſitez inſurmontables, & qui les rendent inhabilles à pouvoir ſoûtenir davantage le poids du Gouvernement, le leur oſtent ; ils s'en demettent d'eux-mêmes en faveur de leurs Fils, ou de ceux qu'ils en jugent

gent les plus dignes, ſe reſervant ſeulement quelques terres, dont ils puiſſent ſubſiſter le reſte de leurs jours, en aydant toûjours de leurs conſeils ceux qui ſont nouvellement montez ſur le Trône.

Ils ſont ſi abſolus dans leurs Eſtats, que quoyqu'ils faſſent à leurs ſujets, ceux-ci n'ont aucun droit de ſe plaindre, & l'Empereur même n'y peut point trouver à redire. Cette authorité s'étend encore juſqu'aux particuliers: c'eſt à dire juſqu'aux Maiſtres ſur leurs valets, & aux Peres ſur leurs familles. Toutesfois l'Empereur eſt le Maiſtre de tous ces Roys, & en diſpoſe comme il lui plait, ſoit pour leurs Couronnes, ſoit pour leurs vies.

La vanité & l'orgœuil des Seigneurs eſt extrême & inſupportable, car nonſeulement les *Cunixes*, qui ſont en ce Païs-là, ce que ſont en Europe les Ducs, nonſeulement, dis-

dis-je, les *Tones* qui tiennent la place des autres Seigneurs, mais les simples Gentilshommes, traittent avec tant de fierté, ceux qui ſont au deſſous d'eux, qu'à peine ils daignent répondre à ceux qui leur parlent; & quand ils le font, c'eſt ſeulement par ſignes, & quelque fois par écrit.

Ils ſe ſoucient fort peu, que leurs ſujets les aiment, où qu'ils les haïſſent, pourveu qu'ils s'en faſſent craindre: Et quand l'Empereur fait paſſer un Prince, pour des raiſons qu'il aura, d'un Eſtat à un autre, ſi ſes premiers ſujets le veulent ſuivre dans ce nouveau Gouvernement, on ne les en peut point empécher. Il eſt aſſez rare, qu'une Couronne demeure long temps dans une même famille, l'Empereur en diſpoſant en faveur d'une autre, pour le moindre ſujet de mécontentement qu'il aura contre la premiere; mais la vanité de

de ces Empereurs va jusqu'à cet excez, que de promettre la pluye & le beau tems à leur Couronnement ; & de détourner toute sorte d'orage de leur Empire, comme si cela dependoit d'eux.

Encore que les Grands du Japon soient fort riches, leurs biens neanmoins leur peuvent à peine suffire pour les excessives dépences qu'ils ont coûtume de faire; tant pour l'entretien des Femmes qu'ils ont pour leur plaisir, que pour d'autres obligations encore plus importantes; car l'Empereur exige d'eux, pour l'honneur & l'éclat de sa Cour, des devoirs, qui leur coustent cher : comme de resider six mois tous les ans auprés de sa personne, & de lui faire des presens, lorsqu'ils arrivent à sa Cour, & qu'ils en partent. Les Princes & Seigneurs dont les terres sont situées du Nord à l'Est de la Ville de Jedo, qui est le Siege de

l'Empire, sont les premiers de semestre; & à ceux-ci succedent ceux qui demeurent du Sud à l'Ouest: ainsi la moitié de la Noblesse est continuellement dans la capitale de l'Empire. La dépence de ce voyage monte d'autant plus haut, que ces Princes disputent ordinairement, à qui l'emportera en pompe & en suite: desorte qu'il arrive quelque fois, que les moins accommodez ont dix mille Hommes aprés eux. Ils font encore des dépences extraordinaires en bastimens, en livrées & en festins, où la delicatesse & la splendeur épuise leurs Tresors.

Outre que cette conduite engage ces Seigneurs à des frais qui passent souvent leurs forces, l'Empereur leur impose de rudes & frequentes saignées; afin qu'ils soyent d'autant moins en estat de former des desseins, & de se soûlever contre lui; leur ordonnant tantôt de faire à leurs dépens

dépens quelque nouvelle Forteresse, tantôt d'agrandir un Chasteau, ou de changer les fortifications & les dehors d'une place, dont la depence est telle, qu'ils y consument le plus beau de leur revenu. Neanmoins c'est avec tant d'emulation qu'ils s'en acquittent, qu'on les voit empressez à qui reüssira mieux à l'ouvrage, qui lui a esté ordonné, & à qui l'aura plustôt achevé.

Ils entretiennent auprés d'eux des gens d'une vertu consommée, pour les réprendre de leurs fautes: Et quelque endroit qu'ils aillent, ces sages personnages ne les quittent point, sur tout dans les festins, où souvent les plus moderez ont coûtume de s'oublier. Ce n'est pas, que ces sages soyent des censeurs, qui aillent au milieu des plaisirs leur prôner la vertu & les reprendre: leur critique est plus judicieuse; & c'est en particulier qu'ils ûsent de leurs

droits, & même avec tant de discretion & de prudence, que leurs Maîtres ne le sauroient trouver mauvais. Leur application, dans ces festins, est de les observer, & d'écrire secretement sur leurs tablettes, ce qu'ils trouvent dans leurs actions, qui soit digne de loüange, où de blâme; & aprés quand ils se trouvent seuls avec eux, ils prennent, de là, occasion de les encourager à mieux faire.

Outre ces Grands du Royaume, il y a encore les Seigneurs Ecclesiastiques, dont le *Dayro* est le chef. C'estoit autrefois à lui à qui l'Empire appartenoit, ayant esté dans sa Maison jusqu'à l'an 1550; mais, depuis ce temps-là, l'autorité supreme lui ayant esté envahie par un Rebelle, il ne s'est plus conservé que la puissance souveraine, sur ce qui regarde la Religion. Neanmoins les Empereurs ne laissent pas de lui

ren-

rendre, de ſix en ſix ans, une eſpece d'hommage de l'Empire qu'ils lui retiennent, en le venant voir en perſonne, & lui faiſant de tres beaux preſens : La plus grande marque de reſpect que les Empereurs lui donnent dans ces viſites, c'eſt de rompre la taſſe où il boit, & d'en garder les morceaux. Nonſeulement le *Dayro* eſt encore regardé au deſſus de l'Empereur, mais neuf de ſes plus proches parents s'eſtiment davantage. Ce Prince va veſtu d'une robe noire, avec un collet rouge, & porte ſur ſa robe une eſpece de Camail à pluſieurs plis. Il y a trois cents ſoixante cinq Idoles qui font tour à tour ſentinelle devant ſon lict, ayant chacune ſon jour de garde. Ainſi lorſqu'il arrive quelque accident à ce Prince, c'eſt à cette Idole, qui eſt ce jour-là en ſentinelle, qu'on s'en prend, & l'on la foüette, & l'on la bannit aprés pour cent jours du Palais.

L'Archipreſtre, nommé *Ninxir Jaco*, a encore ce privilege de ſe faire garder par autant d'Idoles, qu'il y a de jours à l'année. Celui-ci eſt au deſſus des Evêques qui portent auſſi le titre de *tonde*; & il n'appartient qu'à lui ſeul de les conſacrer.

Le *Dayro* eſt ordinairement aſſis ſur un grand Trône élevé, ayant d'un coſté un grand ſabre ſuſpendu, & de l'autre un arc & des fleches. Son front eſt peint de blanc & de noir, & il tient dans chaque main une groſſe touffe de ſoye pendante. Il porte quelque fois une chemiſe de ſoye noire, ſous une belle robe de pourpre, & par deſſus une autre de ſoye d'une autre couleur, mais fort deliée. On ne peut point le faire mourir, ni lui oſter ſa dignité de Grand Preſtre, ſi ce n'eſt, qu'il ait tué quelqu'un de ſes propres mains, qui ſont ſacrées; qu'il ait rogné ſes ongles, où qu'il ſe ſoit fait couper les che-

cheveux. Ses Conſeillers ou ſes Miniſtres ſont appellez *Bungis*. Il compoſe avec eux un College, où l'on decide des points de Religion ; les Livres les plus ſaints n'ayant de poids ni d'authorité qu'autant qu'il leur en donne. Cét avantage, qui rend le *Dayro* le Maiſtre des affaires de la conſcience, eſt ſuivi d'un autre, qui le rend un Prince tres-puiſſant. Il n'y a que lui, qui puiſſe donner les titres de Nobleſſe, ce qui luy vaut pluſieurs millions, les Nobles du Pays n'épargnant rien pour en avoir : & le *Dayro* n'en donnant que fort cherement: Ainſi, quoi-qu'il n'ait ni terres ni revenus, c'eſt un des plus riches Princes du Japon, n'y ayant preſque point de Roy qui n'ait des Ambaſſadeurs à ſa Cour, & qui ne lui faſſe des preſens une fois de l'année, pour en obtenir de nouveaux titres.

Quoyque les Japonnois n'ayent

qu'une

qu'une Femme, le *Dayro* a le privilege d'en avoir douze, & des Concubines ſans nombre. Ces douze Femmes ſont logées en douze Palais, ſituez vis à vis les uns des autres. On fait la Cuiſine dans tous ces Palais, & les Viandes ſont apreſtées dans des pots de terre, qui ne ſervent jamais qu'une fois. Sur le ſoir on porte toutes ces Viandes dans le Palais de celle avec qui le *Dayro* doit coucher cette nuit-là ; & en même tems les autres s'y rendent pour ſe réjoüir avec elle, de l'honneur qu'elle va recevoir. Les ceremonies & les magnificences, que l'on fait à la naiſſance du premier Fils que le *Dayro* a, ſont incroyables : On lui choiſit dabord quatre vingt nourrices des plus qualifiées & des plus belles de tout l'Empire ; & pour les rendre d'autant plus dignes de cét honneur, on leur donne des titres proportionnez à une fonction ſi importan-
te.

te. Ce ſont neuf Princes des plus proches parens du *Dayro*, avec quelques Dames de la premiere qualité, qui en font les ceremonies, qui donnent d'autant plus de fatigue, qu'elles ſont grandes & magnifiques. Elles ſont ſuivies d'un feſtin, où tout y eſt dans une profuſion, qu'il ſeroit difficile de repreſenter. Le jour d'aprés ce celebre feſtin, ce grand nombre de nourrices eſt reduit à celui de quarante; & ce changement ou cette diminution produit encore de nouvelles ceremonies, qui ſe celebrent les jours ſuivans, à meſure que ce nombre de nourrices diminuë toûjours, qui eſt reduit enfin à une. C'eſt au choix de cette derniere, qu'on redouble les magnificences, & que toute la Cour témoigne une joye extraordinaire. On lui donne titres ſur titres : On lui rend des reſpects & des honneurs, qui vont juſqu'à l'adoration; aprés

quoy

quoy les premieres Dames de la Cour vont, les yeux baissez & en tremblant, lui manier les têtons, pour en faire sortir le laict, qu'on donne à cét Enfant: Et c'est ici, où finit la feste.

Entre leurs Religieux, ou les gens d'Eglise, les *Bonziens* sont les plus considerables : Ils sont tirez des principales familles du Pays; & ce sont eux qui occupent les principales charges qui regardent la Religion. Ils font profession de mener une vie solitaire, & de garder le Celibat : Et sous cette fausse apparence ils commettent mille crimes & mille infamies, qu'ils cachent d'un dehors trompeur & modeste, qui leur sert à amasser de l'argent.

Ils ont jusqu'à neuf sectes differentes, dont les plus suivies sont celles de *Jengus*, de *Jodonus* & de *Foquexus*. Ils ont aussi plusieurs Dieux, qu'ils adorent, & dont les prin-

principaux sont *Camis* & *Fotoques*; avec plusieurs Saints, dont les plus honorez sont *Amida* & *Xaca*, qui furent deux Roys étrangers, & à ce qu'on dit, deux grands scelerats.

Les *Bonziens* ont plusieurs Academies, dont ils tirent de tres grans revenus, qui les rendoient autrefois fort considerables dans le pays; mais depuis que la lumiere de l'Evangile y a esté portée, & que leurs fourberies & leurs erreurs ont esté découvertes & refutées devant le peuple, ils n'ont plus ni cette grande authorité, ni cette reputation, qu'ils avoient auparavant.

Aprés ces deux Estats, il y a les Nobles & les Bourgeois, qui tiennent le troisieme rang; entre lesquels il y en a plusieurs, qui vieillissent au service des Roys, & qui sont recompencez selon leurs merites.

A ceux-ci succedent les Marchands & les Artisans, qui sont ordina-

dinairement trés-habiles en leurs meſtiers. Ils ont, ſur tout, quantité de boutiques d'Armuriers; & ils ſe ſervent fort auſſi de l'Imprimerie.

Les Payſans ſont le dernier corps de l'Eſtat. Ils ſont en plus grand nombre qu'en Europe; & ſont contraints de vivre au ſervice de ceux qui ont le plus de moyens.

Cette Nation eſt generalement d'un eſprit fin & ruſé, & aſſés bien partagée des dons de la Nature. Ils ſurpaſſent, nonſeulement ceux qui habitent du coſté de l'Orient, mais encore ceux qui ſont vers l'Occident, tant pour le jugement que pour la facilité de comprendre les choſes pour la netteté de l'eſprit & pour la memoire: Ce qui paroit même juſqu'aux Enfans des payſans, dans leſquels on voit beaucoup de diſcretion, un eſprit fin avec le naturel bon, & rien moins qu'un genie

nie, rustique. Ils apprennent plus aysement les Langues, & toute sorte d'arts que les Européens. La pôvreté n'y est point en mépris, ni sujette aux reproches: Il est même assés difficile de la remarquer en plusieurs, se ménageant si bien dans leurs affaires domestiques, que quelque disette qu'ils souffrent, on les voit toujours propres & en bon ordre. Ils ne peuvent endurer les injures, & ils ont en horreur le larcin, les juremens & les médisances, comme aussi toute sorte de jeu de hazard.

Comme ils sont fort ambitieux, & qu'ils cherchent toûjours à acquerir de l'honneur & de la gloire, les Grands & les petits s'attachent fort aux devoirs de l'honnesteté; & ils veulent fort aussi, qu'on leur rende ce qui leur est dû: C'est pourquoy, ils souffrent mal-aysement, qu'on les maltraitte, & qu'on les méprise, non pas même de la moin-

dre parole choquante. Auſſi ont-ils de grans égards les uns pour les autres, ſur tout, entre les Nobles, qui ſont toujours ſur les complimens, & ſur les eloges les uns des autres; & juſques aux Artiſans & les plus miſerables Ouvriers, qui demandent de l'honneſteté de la part de ceux-là-mêmes, qui les employent; ou bien ils s'en offencent, & laiſſent le travail, qu'ils ont commencé, quoyque ſouvent plus qu'à demi-fait.

Ce qu'on appelle faire ſon devoir, & avoir de la fermeté dans les occaſions, eſt d'une telle importance parmi eux, qu'ils marchent ſans frayeur au travers des plus grands dangers; & ont un grand ſoin de ne témoigner pas dans leurs paroles, non plus que dans leurs actions, un courage bas & effeminé: ſi bien qu'ils ſont tellement accoûtumez à ſe contraindre, & à garder les apparances, que de quelque colere même

me

me qu'ils ſoyent emportez au dedans, ou quelque ſallie d'eſprit qu'il leur prenne, cela ne paroit preſque pas au dehors: Au contraire ils affectent alors un air froid, & une contenance grave, & quelquefois un viſage gay & ſerein. Les grands Parleurs y ſont à grand mépris entre les honneſtes gens; & c'eſt de là qu'on ne voit arriver que fort rarement des diſputes entre eux: Chacun fait ce qu'il a à faire avec beaucoup de moderation & d'attachement: S'il naiſt par hazard quelque different entre des voiſins ou des amis, ils ont des arbitres pour les accommoder. On punit, & l'on corrige les Criminels ſans aigreur & ſans emportement. On n'appelle guere d'une juſtice ordinaire à une juſtice plus haute, ſur les affaires douteuſes; & leurs plus grands differens ſe vuident bien ſouvent par les armes. La confiance qu'ils ont pour leurs amis

ne va pas juſqu'à leur declarer leurs peines domeſtiques, ni l'eſtat de leurs affaires: Au contraire ils tâchent de cacher, tant qu'ils peuvent, les embarras où ils ſont, ſe faiſant un ſcrupule d'inquieter le repos & la joye d'autrui, par des regrets & par des plaintes, ſur le ſujet deſquelles ils paſſent toujours fort legerement. En un mot la fermeté, qu'ils témoignent dans leurs diſgraces & dans leur mauvaiſe fortune, eſt quelque choſe d'incroyable, ne s'ébranlant de rien, & ſouffrant tout ce qu'il leur arrive de plus fâcheux, ſans en témoigner le moindre déplaiſir.

Il y a de l'apparance qu'ils ſont exercez à cette Philoſophie par les differens evenements, & par l'inconſtance ordinaire des choſes humaines, dont on voit plus d'exemples dans ce pays-là, que dans aucun autre du monde; car il y arrive tous les

jours

jours des viciſſitudes étranges. On y voit des gens de fort bas lieu eſtre élevez tout d'un coup à des dignitez Royalles ; & d'autres aucontraire tomber des plus hauts degrez de gloire & de fortune, juſqu'aux derniers eſtats. De ſorte que, inſtruits par ces differentes revolutions, leur ambition eſt toûjours moderée par la crainte d'une ſi grande cheute : Ainſi quand ils montent à ces hautes dignitez, c'eſt ſans chanceller, eſtant déja preparez à tout ce qui leur peut arriver. Cela ne ſe trouve pas ſeulement en ceux, qui ſont dans un âge meur & plein de ſageſſe, mais entre les plus jeunes, en qui l'on voit reluire certaine prudence, & je ne ſai quelle moderation qui ſurprend les étrangers.

Ce qu'il y a de pire en eux, c'eſt qu'eſtant accoûtumez dés leur jeuneſſe à ſe compoſer, à feindre & à diſſimuler, cachant leurs paſſions &

les mouvemens les plus ſecrets de leurs ames, cette même prudence, qui les fait quelque fois admirer, degenere & ſe convertit ayſement en diſſimulation & en perfidie. On les voit dans un continuel combat d'eſprit, toûjours preſts à feindre & à tromper avec des manieres affables, ſelon qu'ils ſont plus ou moins outréz & fâchez contre quelqu'un. Il n'y a auſſi ni fidelité ni ſincerité entre eux; & leur humeur eſt extremement farouche, delicate & cruelle.

Ils attaquent leurs ennemis en trahiſon & avec avantage, quand ils le peuvent faire; & pour des ſujets de rien ils maſſacrent les gens à coups de ſabre, qu'ils remettent enſuite dans le fourreau ſans aucune émotion, comme s'ils n'eſtoient pas ſeulement touchez d'une ſi horrible action. Ils ne font pas même difficulté d'eſſayer quelque fois le tranchant de leurs armes ſur la teſte ou

ſur

ſur les épaules de quelque malheureux, qui ne leur aura rien fait.

Dans les pays de conqueſte, tout y eſt conſumé par le fer & par le feu, n'y ayant ni ſexe ni âge qui en ſoient exempts. Ceux, qui ſont vaincus dans une bataille, tachent inutilement de ſe ſauver par la fuite; car les Payſans, ſans aucune diſtinction d'amis ou d'ennemis, les aſſomment en chemin, pour avoir leurs dépouilles. Ils ne ſont pas adonnez au larcin, ainſi que nous avons dit, mais ils font profeſſion de piller en publiq. En un mot c'eſt un pays, où il ne fait pas ſeur, à cauſe des aſſaſſins, qui ſont fort ordinaires; & ſur tout ſur la mer, à cauſe du grand nombre de Pirates qu'il y a.

C'eſt une choſe fort ordinaire entre les Femmes de ſe faire avorter par le moyen de certaines boiſſons, dont les *Bonziens* leur conſeillent d'uſer; comme encore d'étouffer

leurs enfans, quand ils sont encore à la mammelle, en leur mettant le pié sur la gorge quand elles en sont lasses, ou qu'elles n'ont pas dequoy les faire elever.

La condition des Hommes mariez est fort libre & fort avantageuse; car outre sa femme legitime, un homme peut avoir chés lui des Femmes de plaisir, tant qu'il veut; & quand il n'est pas content de la sienne, au moins entre les gens ordinaires, car avec les gens de qualité c'est une autre chose, il la peut renvoyer en lui donnant des lettres de divorce. Cette coûtume, comme je dis, n'a pas lieû entre la Noblesse; car quoyqu'un Gentilhomme soit mécontent de sa Femme, il ne la peut pas chasser; mais il en peut bien avoir d'autres, & s'en divertir. Celles, qui ont, par malheur, dépleu à leurs maris, font tout ce qu'elles peuvent pour se remettre dans leurs bon-

bonnes graces; parce qu'il depend d'eux de les faire mourir pour des raiſons même aſſés legeres : comme pour avoir parlé tout bas ou en particulier à quelque Homme, ou pour quelque autre choſe de ſemblable : ce qui rend les Femmes ſi timides, qu'elles ſont accoutumées d'avoir une grande fidelité pour leurs maris.

Les Femmes de qualité ſont traittées avec beaucoup de reſpect ; & ſur tout celles, que l'Empereur donne ; car c'eſt à lui, à qui il appartient de faire les mariages des Grands. Ceux, à qui il fait cét honneur, ſont obligez à faire des dépences extraordinaires pour leurs Femmes, comme de leur donner des apartemens magnifiques, des habits & des ornemens riches & pompeux, avec des trains dignes d'elles ; & qui conſiſtent quelquefois juſqu'à deux cent perſonnes, tant Demoiſelles que Femmes de

Chambre, ſuivant les moyens de l'Epoux.

Ces Femmes de qualité ne ſortent guere qu'une fois de l'année, qu'elles vont viſiter leurs parens, avec le plus de pompe qu'elles peuvent, dans des littieres fort riches, & avec une ſuite de gens trés-grande.

Il n'y a que les Enfans maſles & legitimes, qui puiſſent heriter du bien du Pere; au deffaut deſquels l'Empereur en diſpoſe en faveur de qui bon lui ſemble.

Les Dames font des feſtes, & donnent quelquefois la Comedie dans leurs apartemens, qui ſont les plus riches & les plus ſuperbes du monde; mais il n'y a que les parens les plus proches, qui y ayent entrée.

Les Demoiſelles, ou les Filles qui ſervent les perſonnes de qualité, ſont d'une exactitude & d'une regularité qui ne ſont pas croyables; parce qu'on les fait mourir, pour le moindre

dre manquement qu'elles font; & sur tout, en ce qui regarde leur honneur: sur quoy elles sont d'une extreme delicatesse. Quand elles entrent en service, c'est ordinairement pour dix ans; & à vint-huict, ou à trente, on les marie avec ceux dont le Prince fait le plus de cas.

L'hospitalité est toutafait bannie d'entre les Japonnois; il n'y a ni charité pour les gens du pays, ni pour les étrangers, qu'ils laissent mourir de necessité, plustôt que de les assister.

Les moindres punitions, dont on chastie les criminels, sont le bannissement & la mort. On les massacre quelque fois, lorsqu'ils n'y pensent pas; car sans cela ils se deffendroient jusqu'au dernier soûpir. Il y a neanmoins une place, où l'on mene les voleurs, & où l'on les expose à la risée du peuple; & de là on les va cloüer sur des

croix, qui ſont hors de la Ville.

Les Rebelles ſont punis d'une autre maniere. Celui, qui eſt accuſé de ce crime, eſt dabord aſſiegé dans ſa Maiſon; & le Roy ou l'Empereur lui donne le choix de ſe poignarder lui-même, ou de ſe rendre. Que, s'il fait quelque reſiſtance, il eſt dabord mis à mort, lui & toute ſa famille, avec une tâche d'infamie pour tous ſes deſcendans: S'il accepte le parti d'une mort volontaire, il s'ouvre lui-même le ventre avec un coûteau, juſqu'à ce que les boyeaux en ſortent, & donne en ſuite ſa teſte à couper à un de ſes valets, qu'il a choiſi pour cela. Cette cataſtrophe finie, on voit ſortir les meilleurs de ſes amis, qui s'entrebâtent, juſqu'à ce qu'ils tombent morts ſur le corps du criminel. Ce qui arrive encore dans d'autres occaſions, ſur tout quand il s'agit de l'honneur de quelqu'un. Les Enfans s'entrebâtent auſſi publi-

publiquement pour des haines ou des querelles domeſtiques, à quoy ils ſont portez par leurs propres parens.

Il n'y a point de chicane, point de procez ni de Livres de Loix de Juſtice entre eux : on ne ſe ſert ni de caution, ni de témoins; & on n'y voit ni charge de juge ni priſon; non plus qu'on ne ſçait ce que c'eſt, que de citer des accuſez, ni aux criminels de ſe deffendre. Il n'y a que la voye des armes & la volonté des Princes, qui tiennent lieu de Juſtice & de loix.

Les Roys y ſont reſpectez juſqu'à l'adoration. Ils ſont toûjours environnez de gens de guerre; & ils ne donnent que difficilement audiance à leurs ſujets. Ils affectent d'avoir une mine ſevere, tenant le front ridé, & ne parlant guere que par ſignes de teſte. Quand ils rendent réponſe ſur quelque choſe, c'eſt par écrit,

& rarement de bouche. Comme ils ne ſont pas fort aimez de leurs Peuples, ils n'en ſont auſſi aſſiſtez que par force dans leurs beſoins. C'eſt la crainte qui les fait regner ; & ils s'attirent par là la haine de leurs ſujets, qui forment legerement des complots & des rebellions contre leurs Princes, qu'on voit ſouvent détrôner, & leurs ſceptres paſſer de l'un à l'autre avec beaucoup de trouble & de confuſion.

Il y a cinq noms de dignitez qui ſont affectez aux Perſonnes des Empereurs, comme *Quembaco*, *Taico*, *Xougun*, *Dayfu*, & *Cubo*, qui ſignifient toutes Dictateur, Capitaine ou Commandant General des armées. A ces noms ils ajoûtent ordinairement celui de *Sama* qui veut dire Seigneur comme *Cuboſama*, *Taicoſama*.

Voyla tout ce qu'on peut dire de plus particulier de l'Empire du Japon

pon, tant des mœurs, des coûtumes, qualitez bonnes & mauvaiſes des habitans, que de l'eſtat du pays, du Gouvernement, de la Police, de leur Religion, & de toutes les manieres de faire & de vivre qu'ils ont entre eux. Je crois que le Lecteur un peu curieux me ſaura bon gré de l'avoir dabord informé de tout cela dans le commencement. Je l'ai fait autant pour le prevenir là-deſſus comme une choſe neceſſaire à ſavoir, pour la ſuite de ce que j'ai à lui dire de ce pays, que pour n'interrompre pas ſi ſouvent, par des longues digreſſions, le cours du recit des Ambaſſades & des Voyages, qui n'en auront encore que trop, dans la neceſſité qu'il y a de dire les choſes dans leur lieu.

Mais avant que de commencer, il eſt encore neceſſaire, que je die ce qui obligea les Hollandois à tenter le Voyage des Indes. Je prendrai

la chose dans sa source, mais sans ennuyer, & je tomberai bientôt dans mon sujet.

Les Hollandois se contentoient du commerce, qu'ils avoient dans le Nord, en France, en Espagne, en Angleterre; leurs expiditions les plus éloignées estant en Italie & au Levant, laissant à l'Espagne & au Portugal le commerce des Indes, des marchandises desquelles ils alloient se pourvoir en Espagne; quand Philippe. II. contre qui ils avoient la guerre, croyant, qu'en les privant de ce commerce il affoibliroit leur puissance, leur deffendit l'entrée des ports de ses Estats, & fit en même tems un edit contre tous ceux de ses sujets, qui leur porteroient des marchandises, ou qui en recevroient de leur part. Desorte que ce Royaume, estant alors le Magasin des Marchandises des Indes, les Hollandois, frustrez de ce

costé-

costé-là, se virent dans la necessité d'entreprendre de plus grandes navigations, qu'ils n'avoient encore fait; & de tenter celle des Indes Orientales. Ils resolurent même de tâcher de trouver un chemin plus court, en prenant du costé du Nord par la Russie & par la Tartarie, par le détroit d'Anian, qui est éloigné de 1235. lieuës de la Hollande. Mais inutilement, ce dessein n'ayant jamais pû reüssir, quoyqu'entrepris par trois diverses fois; & tout ce qu'ils peurent faire, aprés des fatigues incroyables, aprés mille dangers de se perdre à cause des montagnes de glace, qu'ils rencontroient incessamment, ce fut d'arriver à la Nova-Zembla. Ils changerent donc de dessein, & se determinerent à prendre le chemin ordinaire, & qui leur estoit ouvert, aussi-bien qu'aux Espagnols. Ils y envoyerent pour la premiere fois

Corneille Houtman qui avoit esté au service des Espagnols, pour lesquels il y avoit fait déja plusieurs voyages; mais ayant esté pris par les Turcs, & ne sachant comme se rachetter, il fit savoir à quelques Marchands d'Amsterdam, que s'ils le vouloient tirer de la chaine, il les serviroit, pour le Voyage des Indes, leur faisant voir, qu'il estoit assés bien instruit des profits qu'il y avoit à faire. Si bien que ces Messieurs ayant payé sa rançon, il vint en Hollande, où ils lui donnerent la conduite de quelques Vaisseaux, avec lesquels il partit du Texel, & fut deux ans & quatre mois en son voyage; mais avec moins de profit qu'on ne s'estoit promis

Neanmoins, comme c'estoit un dessein, qu'on avoit entrepris avec grand esclat, on ne voulut pas l'abandonner si tôt; & l'on y envoya encore une Flotte, sous le commandement

dement de Jacob Nek; & deux mois aprés une autre ſous celui d'Eſtienne Vander Hage.

Les profits commençant à paroiſtre à la fin plus conſiderables, le commerce des Indes augmenta merveilleuſement de jour en jour, malgré toutes les oppoſitions du Roy d'Eſpagne, & malgré toutes les difficultez qui s'y trouvoient; parce que les interets eſtant partagez, les Marchands alloient dans les mêmes Villes pour achetter & pour vendre; & ruinoient tout le commerce, à l'envi les uns des autres. Mais pour y remedier, la Hollande jugea à propos de ne faire qu'un corps enſemble; & ce fut là-deſſus que la Compagnie des Indes fut établie, à laquelle tous les particuliers furent conviez de ſe joindre, pour contribuer à l'avancement de ce commerce: ſi bien, qu'en peu de tems, il ſe fit un fonds de ſix ou ſept millions,

lions, avec quoy on fit de belles & grandes expeditions, dont la Compagnie devint si puissante, que les Indiens estant dégoutez de l'orgœuil des Espagnols, ils n'y purent plus aborder que par la force des armes.

On établit ensuite un Conseil à Batavia, qui est une des principales Villes, que les Hollandois ayent en ce pays-là, & où reside ordinairement le Chef ou le Directeur de cette Compagnie, qui y vit en Prince, ayant droit de deliberer, avec l'assistance du même Conseil, de toutes les affaires des Indes, soit pour ce qui regarde le commerce, soit pour ce qui concerne la guerre ou la paix, envoyant des Ambassades de la part de la Compagnie aux Princes, à qui il est necessaire d'en envoyer; & sur tout, à l'Empereur du Japon, qui est un des plus puissans & des plus magnifiques Princes du monde; mais il n'y en a

jamais

jamais eu de plus celebre, que celle, dont Monſieur Blokhovius fut eſleu pour eſtre le chef, & Monſr. André Friſius pour ſon Collegue. Voici ce qui en donna le principal ſujet.

Meſſieurs de la Compagnie des Indes Orientales ayant eu deſſein pour des raiſons trés-importantes de tâcher de découvrir les Côtes ſeptentrionales de la Tartarie, la Riviere de Poliſange, l'Amerique Occidentale & les Iſles fameuſes, qui produiſent l'or & l'argent, choiſirent pour cela Henry Corneille Schacp & Martin Geritszoon de Vries, comme deux Hommes trés experimentez dans ces ſortes de navigations, à chacun deſquels ils donnerent un Vaiſſeau, le premier appellé le Iackt Breskens & l'autre le Caſtrecom, tous deux bons Vaiſſ. qu'ils munirent de tout ce qui leur eſtoit neceſſaire, pour une pareille découverte.

Ils

Ils partirent de Batavia le troiſieme Fevrier de l'an 1643; & aprés avoir eſſuyé, dans leur route, quelque tempeſte, qui ſepara les deux Vaiſſeaux, le Breskens arriva ſur la fin du mois de Juillet de la même année à un des ports de la Côte Orientale du Japon, qui eſt un Village de peſcheurs à 40 degrez de latitude ſeptentrionale; où ayant jetté l'anchre, les matelots demanderent la permiſſion d'aller faire échange de quelques-unes de leurs Marchandiſes pour celles du Pays, & ſur tout pour du ris & d'autres rafraichiſſemens, dont ils avoient trés-grand beſoin; ce que le Capitaine leur accorda.

Un des Gentilshommes du Pays ayant eu avis de leur arrivée fut dans leur bord, & convia le Capitaine avec ſes Officiers de le venir voir dans ſon logis où ils ſeroient fort bien receus & bien traittez. Sa civilité les gagna;

gagna; ils allerent chés lui, où ſuivant la coutûme du pays il les regala d'oignon & d'ail, & leur offroit enſuite toutes les proviſions dont ils auroient à faire & qui dependroient de lui, avec une entiere liberté de retourner dans leur bord, & de deſcendre à terre, quand il leur plairoit.

Sur le ſoir le même Gentilhomme retourna dans leur Vaiſſeau avec le Seigneur du Village, qui leur fit preſent d'un grand ſac de Ris, dont ils avoient grand beſoin; & dont ils le remercierent avec beaucoup de joye. Ils leur firent boire de l'eau de vie, du vin d'Eſpagne, les traittant du mieux qu'ils pouvoient; & donnerent enſuite au Seigneur une paire de bas de ſoye, avec une paire de ſouliers, en reconnoiſſance de ſon Ris, dont il parut fort ſatisfait. Comme ils s'en retournoient à terre, le Capitaine Schaep avec ſon Soûmarchand, & quelques autres Offi-

Officiers les voulurent accompagner, pour y faire échange de quelques habits & de toiles de Guinée, pour des rafraichiſſemens dont leurs malades avoient beſoin, & en demanderent la permiſſion au Seigneur du Village, qui la leur ayant accordée, les mena auparavant chez lui, où il leur fit boire de ſon vin. Au ſortir de cette Maiſon, le Gentilhomme, qui les avoit toûjours accompagnez, les voulant ſervir en tout ce qu'il leur ſeroit neceſſaire, les mena le long de la mer pour leur faire voir le Païs, qu'ils trouverent preſque tout couvert de raves & de concombres. Une demi-heure aprés ils ſe trouverent ſur une hauteur, d'où ils découvrirent à perte de veuë de fort agreables valées & des champs tout ſemez de Ris, où paiſſoient quantité de vaches & d'autres beſtiaux. Mais comme la chaleur eſtoit extreme, ils allerent ſe mettre à l'abri

bri dans la Maiſon d'un Payſan, qui n'eſtoit pas loin de là; & où le Gentilhomme leur dit, que ceux, qui auroient à faire de leurs Marchandiſes, viendroient les trouver, pour en faire échange avec ce dont ils auroient de beſoin. Cependant le tems paſſoit, qu'ils ne voyoient paroiſtre perſonne, dequoy les Hollandois s'ennuyant ils prierent leur honneſte conducteur, de les laiſſer aller faire leurs affaires dans le Village, ou de ſouffrir qu'ils ſe retiraſſent dans leur Vaiſſeau. A quoy il leur répondit, que par la chaleur qu'il feſoit, ils ſeroient trop fatiguez de s'en retourner à pié, & qu'il avoit donné ordre, qu'on leur amenaſt des chevaux; & qu'aprez ils iroient où ils voudroient: Si bien que, quoyque ceux-ci lui puſſent dire, qu'ils eſtoient faits à la fatigue, il les en preſſa tant, qu'ils furent obligez d'accepter ſa civilité: Peu de tems aprés, on vit

arriver

arriver ces chevaux avec quantité de valets, qui les conduisoient. Chaque Hollandois ayant donc monté le sien, ils trouverent qu'ils avoient chacun pour escorte, & pour leur faire honneur, six de ces gens tous bien armez, & qui marchoient à leurs costez. Ils descendirent, en cét estat, la coline, où ils estoient montez, & aprés avoir marché quelque tems, voyant qu'ils fesoient plus de chemin, qu'il n'y en avoit, du lieu où ils estoient, jusqu'au Village, où il falloit passer, pour aller à leur Vaisseau, ils commencerent à soupçonner leur honneste Gentilhomme, de quelque trahison: & ce qui les fortifia encore davantage dans cette pensée, c'est qu'un de ces Japonnois, ayant demandé au Capitaine, de voir le sabre qu'il portoit à son costé, il refusa de le lui rendre, qu'il ne fust arrivé dans son bord. Quand ils furent proche d'une

Riviere,

Riviere, ils virent venir encore un grand nombre de Cavaliers qui se pressoient fort de les joindre, sur quoy ils ne douterent plus de la mauvaise foy de leur Gentilhomme, & qu'il ne les avoit menez là, que pour les faire égorger: c'est pourquoy ils resolurent de prendre la fuite, & ne pouvant se servir de leurs chevaux, estant menez par ces valets, qui les conduisoient, ils se jetterent à terre, les uns se sauvant vers la hauteur, qu'ils venoient de quitter, les autres dans de petits bateaux qu'il y avoit le long de cette Riviere, & enfin chacun comme il pouvoit, pour tâcher de retourner à leur Vaisseau. Mais ils avoient à faire à un trop grand nombre de gens, qui, les ayant atteints, les lierent & les garrotterent comme de pôvres criminels, & leur dirent, qu'ils les alloient mener en cet equipage devant l'Empereur. Les Hollan-

landois leur répondirent, que c'eſtoit, ce qu'ils ſouhaittoient; parce que leur nation ayant la paix avec ſa Majeſté, ils eſperoient de ſa Juſtice, qu'il écouteroit leurs plaintes, ſur le traittement qu'ils leur feſoient. Ce que les Japonnois ayant entendu, ou du moins compris; car ils ne s'entendoient guere, que par ſignes; ils ſe moquerent d'eux, & leur laverent le viſage d'une eau toute bourbeuſe qu'ils trouverent dans un ruiſſeau.

Quelque tems aprés ils virent paroiſtre le Seigneur du Village, qu'ils avoient ſi bien regalez dans leur Bord, ſuivi de quantité d'autres gens tous armez. Les Hollandois l'ayant pris de loin pour le Prevoſt, ils ſe crurent perdus; mais l'ayant à la fin reconnu, & voyant, qu'il les traittoit aſſez civilement, ils reprirent un peu de courage. Ce Seigneur ayant eu quelque conference parti-

culiere

culiere avec le Gentilhomme, il ſe fit amener les chefs des priſonniers; & commenda, qu'on les fiſt monter à cheval; le reſte fut mis ſur des taureaux, qui eſt une ſorte de monture fort uſitée en ce pays-là; & l'on pourſuivit le chemin de cette maniere.

A deux lieuës de là les Hollandois prierent le chef, de ceux qui les conduiſoient, de leur permettre d'écrire à leurs Gens du Vaiſſeau, pour les attandre juſqu'à leur retour de Jedo, où on leur avoit dit, qu'on les menoit: mais ſoit qu'il ne les entendiſt pas, ou qu'il ne les vouluſt pas entendre, il ne leur répondit rien: ſeulement il leur fit delier les mains pour les avoir plus libres; mais non pas les bras ni la corde, qu'ils avoient chacun au coû.

Aprés une marche fort ennuyeuſe de cinq heures, ils arriverent le ſoir à un pôvre Village, où le Capitai-

D

pitaine avec ſon Sôûmarchand, & deux Jeunes Hommes, furent lôgez dans la Maiſon d'un Payſan, & les autres de trois en trois dans d'autres du Village, où ils furent aſſés mal traittez. Le Seigneur du premier Village avec le traiſtre de Gentilhomme, qui les ſuivoient, leur furent rendre viſite, & leur firent donner un peu de ris avec du poiſſon ſalé & du Vin. Mais la triſteſſe & la laſſitude les avoient tellement abbattus, qu'ils ne pûrent preſque pas manger. Cependant ils diſſimuloient leur douleur, depeur qu'on ne leur imputât, qu'ils alloient avec regret devant l'Empereur; ce qui auroit eſté un grand crime pour eux. Cette viſite donna occaſion aux priſonniers de repreſenter au Gentilhomme, qui les avoit ſi vilainement trahis, qu'ils eſtoient Hollandois, que leur Nation feſoit tous les ans des preſens à l'Empereur,

reur, avec qui ils avoient alliance, & qu'ils avoient huict Vaiſſeaux qui trafiquoient inceſſamment à Nangeſaque ; mais quoyqu'ils puſſent dire, on ne moderoit point leurs peines ; & ils eſtoient toûjours traittez de la même maniere ; au contraire on renforça leur garde, & il ſembloit même, qu'on avoit deſſein de les épargner encore moins, dont ils avoient une grande inquietude. Le lendemain matin, le même Gentilhomme leur apporta de l'ancre & du papier à leur maniere, pour écrire à leurs Compagnons, & leur mander de les attandre juſqu'à leur retour : Ce qu'ils firent, & leur apprirent de quelle maniere ils avoient eſté trahis, & qu'on les menoit à Jedo, pour comparoiſtre devant l'Empereur : qu'ils ne ſavoient pas preciſement, quand eſt-ce qu'ils ſeroient de retour ; mais qu'on leur feſoit eſperer, que ce ſeroit dans un

mois : que cependant ils priſſent garde de traitter le plus civilement, qu'ils pourroient, les Japonnois qui les iroient voir, & qu'ils ſe ſouvinſſent d'avoir bien ſoin du Vaiſſeau, & des Marchandiſes, & de leur envoyer des habits, dont ils avoient grand beſoin.

Cette lettre ayant eſté donnée à un Japonnois pour la porter, on ſe remit en chemin, pendant lequel les matelots raconterent à leur Capitaine comme on les avoit fort maltraittez cette nuit-là, mais que les cordes neuves, dont on les avoit garrottez à leur réveil, les incommodoient plus que tout le reſte. Ils trouverent dans leur marche quantité de Croix de bois, que les Japonnois leur montroient, pour voir le reſpect qu'ils auroient pour elles, & s'ils eſtoient de la même Religion, que les Eſpagnols, à qui ils les avoient vû adorer, & qui avoient exercé dans

ce

ce pays-là les plus grandes cruautez du monde. Mais les Hollandois, qui penetroient assés dans leur intention, leur témoignerent, par le peu de cas qu'ils en fesoient, qu'ils estoient d'une Religion bien differente; si bien qu'ils les en desabuserent. A midi on les fit descendre de cheval, pour manger quelque chose, & ils continuerent ensuite leur chemin jusqu'à un Village, qui n'estoit, qu'à huict lieuës de celui d'où ils estoient partis. Tous les carrefours de ce Village estoient couverts d'écritaux, qui portoient, que l'Empereur donneroit trente *Koupans* d'or, pour chaque Chrestien, qu'on lui meneroit: c'est, ce qu'on fit entendre aux Prisonniers, en y arrivant; mais ils y furent un peu mieux logez, que dans l'autre. Le Gentilhomme les alla encore visiter, tâcha de les consoler, & donna ordre, qu'ils fussent bien traittez, comme en effet ils le

furent: mais comme ils eſtoient ſur le point de s'aller repoſer, dont ils avoient beſoin, aprés les fatigues, qu'ils avoient ſouffertes, ils receurent une fâcheuſe viſite de pluſieurs gens armez, qui leur firent grand peur. C'eſtoient quelques Seigneurs des environs, qui ayant oüi parler de leur priſe, eſtoient accourus à ce Village, pour les voir, & les laiſſerent en repos, quand ils eurent contenté leur curioſité. Mais ce qui les incommoda davantage, ce furent les Femmes, qui s'eſtoient gliſſées avec ces Seigneurs pour les voir auſſi, & qui charmées de la beauté d'un Jeûne Hollandois, qu'ils avoient avec eux, ne ſe pouvoient laſſer de le regarder. Ses cheveux blonds & la blancheur de ſon teint porta leur curioſité juſqu'à ce point, que de le prier d'ouvrir ſa chemiſe, pour leur laiſſer voir ſa poitrine. En quoy il ne les eut pas pluſtôt ſatisfaites,

que

que la foule des Femmes augmenta, & les accabla d'une maniere, qu'ils furent jusqu'à deux ou trois heures, sans pouvoir dormir; pendant que ces Femmes s'amusoient avec ce Jeune Homme, les Hommes demandoient aux autres Hollandois de quelle Religion ils estoient, & mettant leurs doits en croix, ils leur fesoient signe de les baiser, mais voyant le refus qu'ils en fesoient, ils s'écrierent par plusieurs fois *Hollande*, & les laisserent enfin reposer.

Le lendemain, 31. Juillet, les visites recommencerent avec le même empressement; mais on vouloit de plus, que les Prisonniers leur donnassent leurs noms par écrit, pour les garder en memoire de leur passage. Entre ces fâcheux visiteurs, il y en avoit, qui fesoient un si étrange bruit, & des postures si terribles, qu'ils épouventoient ces pôvres prisonniers. Il y en avoit pourtant de

plûs honneſtes, & qui tâchoient d'appaiſer les autres, ayant compaſſion de la peine qu'ils cauſoient à ces pôvres étrangers.

Sur le Midi, comme ils n'entendoient point encore venir leurs chevaux, ils crurent, que c'eſtoit fait d'eux, & que c'eſtoit là le lieu, où ils devoient eſtre executez; & comme ils s'y diſpoſoient, & qu'ils s'encourageoient les uns les autres, ils virent entrer leur Gentilhomme, qui diſſipa dabord leur crainte en les aſſurant, qu'il n'y avoit aucun danger pour eux, qu'ils fiſſent bonne chere, & que dans peu l'on partiroit.

Dabord qu'ils eurent dîné, on les remit ſur leurs montures, & ils pourſuivirent leur route par des valées, dont l'aſpect eſtoit fort plaiſant à voir. Ils firent ſix lieuës ce jour-là; & allerent coucher à un Village, où l'on les logea ſeparement,

ment, comme à l'ordinaire. Ils receûrent encore viſite du Seigneur du premier Village, accompagné du Gentilhomme. Ils parurent plus humains, parce qu'ils ne doutoient plus, qu'ils ne fuſſent Hollandois: & pour leur témoigner qu'ils les diſtinguoient, diſoient-ils, de ces adorateurs de Croix, ils les firent delier, & leur donnerent bonne eſperance du reſte du Voyage. Ces pôvres Gens tranſportez de joye, de ſe voir libres, rendirent, du mieux qu'ils pûrent, de trés-humbles actions de graces à leurs Bienfaiteurs: Aprés quoy le Seigneur leur fit boire une taſſe de Vin chacun. Le Gentilhomme leur apprit ſon nom, qui eſtoit Oritido Canſaimondonno, & leur recommenda de le bien retenir. Enſuite de cela, ils ſe retirerent, donnant ordre à leurs gens, d'aller delier les autres Hollandois. La joye de ces Priſonniers, eſtoit gran-

de, nonseulement par l'esperance, que cela leur donnoit d'une meilleure fortune qu'ils n'avoient crû, mêmes de pouvoir prendre un peu plus de repos, & de se remettre des fatigues, que jusques-là ils avoient souffertes dans leur voyage. Ils commençoient à joüir de ce bonheur, & à dormir plus tranquillement, qu'ils n'avoïent encore fait, quand ils entendirent entrer brusquement quantité de gens dans leur Chambre, armez de sabres & de bastons, qui les épouvanterent d'une cruelle maniere. Le Capitaine Schaep & Beylveld son Soûmarchand, s'estant éveillez les premiers, crierent aux autres, qu'ils alloient tous estre roüez de coups, & que ces gens-là n'estoient point entrez à cette heure-là dans leur Chambre, pour autre sujet que celui-là. Comme ils s'entre-regardoient, & qu'ils attandoient en tremblant de voir quelle seroit l'issuë

l'issuë d'une si cruelle visite, ils trouverent, que c'estoient leurs propres Gardes, qui venoient voir, sans doute, de quelle maniere ils se comportoient, depuis qu'ils n'estoient plus liez.

Le 1. d'Aoust Cansaimondonno donna à Schaep deux petits paquets envelopez en deux morceaux de nate, avec une lettre, qui portoit, que ceux du Vaisseau avoient appris, comme on les avoit arrestez, & la suite de leur avanture, que depuis ce tems-là ils s'estoient un peu plus éloignez de terre; parce qu'ils s'estoient apperceus, que les habitans du Village, qui les alloient voir tous les jours, avoient quelque mauvais dessein contre eux; & qu'enfin ils les attandroient le plus long temps qu'ils pourroient. Aprés la lecture de cette lettre, Cansaimondonno la reprit, & dit au Capitaine de donner avis à ses gens, qu'il avoit or-

donné aux habitans de ſon Village, de leur fournir du Ris, de l'eau, du poiſſon, du bois & en general de tout ce qu'ils auroient de beſoin: c'eſt pourquoy, il n'y avoit rien qui les puſt empécher de les attandre pour partir. Schaep ayant receu ces ordres les ſuivit fort exactement; & de plus, il y ajoûta, qu'ils ne devoient point s'en aller, quelque long que fuſt leur voyage, parce qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen, pour faire voir, qu'ils eſtoient Hollandois, & que ſans cette preuve ils ruinoient le Negoce de la Compagnie, & les expoſoient à une mort inevitable.

Cette lettre eſtant achevée, on la donna au porteur; & on amena en même temps pour le Capitaine & pour ſon ſoû-Marchand deux beaux chevaux avec des ſelles à l'Indienne, qui eſtoient fort propres & fort commodes. Quand ils ſe virent ſi bien montez & les mains libres pour con-

duire

duire leurs chevaux, & que ceux qui les avoient maltraittez les jours precedens commençoient à les respecter, ils reprirent courage tout de bon, & augurerent bien de l'avenir. Le tems ni le chemin ne leur paroissoient plus si longs; & ils arriverent fort commodement à Nambou. Qui est une fort belle Ville, & des plus Marchandes du pays. Ils furent logez dans une Maison à porte-cochere, & Cansaimondonno les estant allé voir, ainsi qu'à son ordinaire, il ordonna de leur dîner. Ensuite il leur fit changer d'habits, leur faisant prendre ceux qu'on leur avoit envoyez du Vaisseau, afin qu'ils allassent voir la Ville, où il les vouloit conduire lui-même. Durant qu'ils s'habilloient, la Maison, quelque grande qu'elle fust, se trouva trop petite pour contenir le peuple, qui y accouroit de toutes parts. L'arrivée de ces étrangers fit dabord tant

de bruit, qu'on venoit mêmes de la campagne pour les voir; & ils n'auroient jamais pû paſſer par les ruës, de la foule qu'il y avoit, ſans les gardes qui l'eſcartoient. Ils arriverent enfin, non pas ſans peine, en une grande place, où ils virent un fort beau Palais, qui eſtoit celui du Roy de Fitachi, dont l'entrée eſtoit quelque choſe de fort magnifique. Ils trouverent dabord une fort belle Cour diviſée en pluſieurs allées, qui aboutiſſoient toutes à un eſcalier de ſix marches. De là ils paſſerent dans une ſale, au milieu de laquelle eſtoit une table, qui ſembloit n'eſtre là, que pour ſoûtenir deux grands ſabres nuds & en Croix. Quelques Japonnois richement veſtus, & aſſis à la Turque au tour de cette table, compoſoient la garde du Prince. Aprés avoir conſideré toutes les particularitez de cette ſale, le Seigneur du Village leur fit ſigne d'oſter leurs ſou-

fouliers ; enfuite de quoy il les mena avec le Gentilhomme, par un grand efcalier, qui aboutiffoit à une galerie, dont la ftructure & la matiere ébloüiffoient egalement ; où eftant arrivez, il les fit mettre à genoux en attandant que le Roy paruft.

Cependant ils obferverent les civilitez que quantité de Courtifans fe fefoient, dont la richeffe des habits diftinguoit le rang qu'ils tenoient. Peu de tems aprés, on ouvrit une porte au bout de cette galerie, au travers de laquelle ils virent le Roy, affis au milieu d'un falon, dont l'éclat effaçoit tout ce qu'ils avoient veu de plus admirable jufques-là. On les vint prendre en même tems ; & ils furent menez tous de front en prefence du Roy, & placez vis à vis de lui. Ce Prince, qui pouvoit eftre âgé d'environ quarante ans, leur dit feulement ce mot d'un ton grave, mais doux, *Hollande*, & aprés il leur

leur fit ſigne de manger, y ayant une table toute couverte de Viande, de poiſſon & des plus beaux fruits du monde. Mais la nouveauté de la choſe, la preſence d'un Roy, & ce grand nombre de Courtiſans, qui les regardoient, les avoient mis en eſtat de ne pouvoir ouvrir preſque la bouche, & ils auroient fait juſqu'au bout cette pôvre figure, ſi Canſaimondonno & le Seigneur du Village, qui les ſervoient à table, ne les euſſent encouragez à faire mieux leur devoir; & croyant, que ce qui les retenoit, eſtoit peut-être, qu'ils avoient peur qu'on n'euſt deſſein de les empoiſonner avec ces Viandes, ils furent les premiers à manger, de tout ce qu'il y avoit ſur la table, & les animerent enſuite à les imiter, comme en effet ils firent, & de fort bon appetit.

Quand on eut vû qu'ils avoient ceſſé de manger, on les fit approcher

cher du Roy, qui leur demanda s'ils estoient Chrestiens, & mettant les doits en Croix, il leur fit signe, d'en faire demême, & de les baiser. A quoy les Holandois ayant répondu, que ce n'estoit pas leur coûtûme, & que leur Religion n'avoit point de ces sortes de ceremonies, il leur fit donner à chacun deux petites tasses de Vin. Pendant qu'ils beuvoient, il sortit d'un des coins de la sale, certain petit vieillard Japonnois, qui s'approchant du Capitaine lui demanda à l'oreille en langue Portugaise, qu'il parloit assés bien, s'ils estoient Portugais, Espagnols, François, Anglois où Danois, & faisant aprés plusieurs Croix il les pressa de les adorer. Les Hollandois bien-ayse d'avoir trouvé un Homme, qui les pust entendre plus dinstinctement, ils lui repartirent, que ce n'estoit pas de leur Religion d'adorer les Croix, & que

parmi

parmi les Chreſtiens il y avoit des opinions differentes, & que par la leur il eſtoit defendu de rendre aucun reſpect à ces Croix, que les Eſpagnols, les Portugais & les autres adoroient. Sur cela le Roy leur fit apporter un tableau de la Vierge, tenant ſon Fils entre ſes bras, pour voir, s'ils n'en auroient pas plus de devotion, mais voyant qu'ils n'en feſoient aucun cas, il ſe mit à rire, & fit oſter de là cette peinture.

La nuit eſtant venuë, le Roy donna congé aux Hollandois, & l'on les ramena à leur logis; où le lendemain, qui eſtoit le 2 d'Aouſt, Canſaimondonno les fut voir, & donna ordre, qu'on blanchiſt leur linge, & qu'on n'épargnaſt rien pour eux. Tous ces ſoins adouciſſoient un peu l'eſtat de leur fortune: neanmoins l'inquietude de leur retour, qui les occuppoit plus que toutes choſes, leur ayant fait deman-

der

der à ce Gentilhomme, s'ils eſtoient encore bien loin de Jedo, il leur fit entendre, qu'ils avoient encore vint jours de marche, mais que tout iroit bien; & qu'ils n'avoient point à ſe mettre en peine de rien: Et les ayant quittez de cette maniere, on leur couvrit dabord la table de bonne venaiſon, avec quantité d'excellens fruits, & du Vin trés-exquis, où nos avanturiers firent mieux leur devoir, que le jour precedent en preſence du Roy.

Ils furent quelque tems dans cette Ville, toûjours fort bien regalez, n'ayant point d'autre inquietude, que celle, que leur pouvoit donner le ſouvenir de leur liberté; quand une nuit, qu'ils eſtoient tous enſevelis dans le ſommeil, ils entendirent un fracas dans le logis, qu'il ſembloit, qu'on renverſoit toutes choſes, avec quantité de voix confuſes, qui rendoient le bruit encore plus

plus terrible. Ils estoient en peine de savoir, si c'estoit pour eux que tout cela se fesoit; mais un de leurs gardes, estant entré dans leur Chambre, leur dit, qu'il falloit promptement se lever & s'habiller; parce qu'on croyoit que le Roy viendroit les voir. Sur quoy on vit venir une quantité de valets & de servantes pour accommoder la chambre, qui dans un moment changerent tous les meubles, laverent la chambre, & mirent tout en ordre. Les Hollandois tout étourdis, soit du tintamarre, soit de leur reveil, s'ajusterent, du mieux qu'ils pûrent, pour recevoir ce Prince, qui ne tarda pas long tems à paroistre, suivi d'un Bonze & de deux Cavaliers du Pays. Il vit un Damier, que les Prisonniers, pour se desennuyer quelquefois, avoient fait dans leur Chambre. Il leur fit signe de joüer, & prit plaisir de les voir quelque tems.

Le

Le Bonze parloit un peu Anglois & parfaitement Eſpagnol; & ce fut en cette derniere langue, qu'il leur demanda, s'ils eſtoient François, Anglois, Danois, ou Suedois, & d'où ils venoient; quelles Marchandiſes ils avoient dans leur Vaiſſeau, où ils vouloient aller; & s'il n'y avoit perſonne d'entre eux, qui parlaſt Eſpagnol, ou Portugais. La verité eſt, qu'il y avoit quelques Hollandois, qui entendoient aſſés le Portugais; mais pour eviter cent queſtions, que ce Bonze euſt pû leur faire, ils répondirent, qu'ils ne ſavoient que la Langue de leur pays; qu'ils venoient de Batavia, d'où ils eſtoient partis, pour aller à Ternaten, & de là à Tayoan: qu'une tempeſte les avoit jettez vers le Nord: qu'aprés avoir navigé prés de quatre mois, ils avoient abordé à un des ports de ce pays-là, pour y prendre des rafraichiſſemens & d'au-

tres

tres choſes neceſſaires pour les malades, qui eſtoient en grand nombre dans leur Vaiſſeau. Cette réponſe acheva bien de perſuader les Japonnois, qu'ils eſtoient des Hollandois ; mais ils ne crûrent pas, qu'ils fuſſent partis de Batavia, ni que leur voyage ſe fiſt pour le ſervice de la Compagnie ; Et leur opinion fut, qu'ils venoient de Macau ou de Manilles, d'où ils portoient au Japon des Prêtres Portugais.

On leur demanda enſuite, s'ils n'avoient point paſſé par le Detroit de le Maire. Ils repondirent que non; & qu'ils avoient pris le droit chemin de Batavia à Ternaten. Ces interrogations ayant duré plus d'une heure, on leur fit donner à chacun une taſſe de Vin : aprés quoy le Roy ſe retira avec les deux Cavaliers & le Bonze, qui tirant à part le Capitaine & Beylved leur dit tout bas en Eſpagnol, *mangez hardiment des*

des poules, du pourceau, de la venaison & du poisson, & de toutes les autres delicatesses du Japon : dans deux jours vous me reverrez; Ce qui leur fit craindre quelque surprise: si bien que, pour estre plus uniformes dans leurs réponses, en cas qu'on les interrogeât separement, ils convinrent de ce qu'ils devoient dire, avec ordre de n'avancer rien, dont ils se pussent repentir.

Le 14 d'Aoust, on les avertit de se tenir prests, pour continuer leur voyage, & qu'il y auroit deux Gentilshommes avec quelques gardes de plus, & Mosisuoque Chycoboyo-dono qui les accompagneroit à la place de Cansaimondonno. Le deuxiéme jour de leur départ, le Bonze les vint joindre, ainsi qu'il leur avoit promis, suivi des deux Cavaliers avec lesquels il les avoit esté voir, & de plus le Seigneur du Village, qui mangerent avec eux &

les

les accompagnerent tout le reste du voyage. Durant ce chemin ils ne virent que de tristes & cruels objets de la persecution contre les Chrestiens, y ayant une infinité de Croix à chacune desquelles pendoit un corps, qu'on voyoit bien avoir esté martirisez tous de differentes manieres, les uns roüez, les autres percez à coups de lance, & quelques-uns à demi bruslez. Ils passerent une Riviere sur un batteau, qui avoit la forme d'un pont renversé, & trouverent au delà une fort belle plaine, où s'estant arrestez pour manger, ces deux nouveaux Cavaliers apprirent leur nom aux Hollandois, & que l'un s'appelloit Isy-Cavola & Sa-Jemondonno, & l'autre Phoechy Chennemondonno, leur recommendant de prendre garde à ne pas les oublier. Le repas fini, on leur donna le choix d'aller en littiere, ou à cheval; & ils prirent le dernier, comme le plus com-

commode pour eux. Chaque prisonnier avoit deux Soldats pour sa garde avec sept estafiers, chacun desquels portoit derriere lui un Coq sez, un panier de paille, d'où un homme les tiroit de tems en tems, pour les porter en éprevier sur la main. Quelque peine, que se donnassent les Hollandois, pour savoir à quoy servoient ces coqs, & pourquoy on leur fesoit tant d'honneur, ils ne pûrent jamais l'apprendre.

Le Bonze & les deux Cavaliers firent encore de nouvelles questions aux Prisonniers, pour savoir quelle stoit la charge de leur Vaisseau? qui y commandoit en leur absence? combien de gens il y avoit encore? comment ils s'appelloient? quelles estoient leurs munitions de guerre & de bouche? d'où ils venoient, & où ils alloient? à quelle hauteur ils estoient quand la tempeste les avoit surpris? Et comment il pouvoit se

faire, qu'elle les eûſt ſi fort écartez de leur route? A tant de queſtions entaſſées les unes ſur les autres, il eſtoit aſſés difficile de répondre ſans ſe couper, ou ſans lâcher Croix. parole, qui donnât jour à quelq. fauſſe interpretation; joint que le Bonze, qui les preſſoit, eſtoit un Homme fin, & qui avoit la mine d'eſtre quelque Eſpagnol, & même un Moine renié. Ce qui appuyoit cette conjoncture, c'eſtoit, qu'outre qu'il parloit parfaitement bien cette langue & pas mal le Portugais, il ſavoit aſſez de Flaman & d'Anglois pour ſe faire entendre.

Mais pour eluder les ſubtilitez de cét Homme, on lui répondit ſuccinctement, qu'en leur abſence, c'eſtoit le Pilote, qui commandoi dans le Vaiſſeau; & qu'il y avoit encore environ cinquante Hommes; qu'ils eſtoient partis de Batavia pour Ternate, & pour Tayoran: qu'une

hor

horrible tempeſte les avoit ſeparez de l'autre Vaiſſeau, avec lequel ils eſtoient partis, nommé Caſtrecom: que cette tempeſte les avoit pouſſez, malgré eux, au lieu où ils avoient mouillé l'anchre, avec d'autant moins de difficulté, qu'ils eſtoient en paix avec l'Empereur: Que la longueur du voyage avoit preſque conſumé toutes leurs victuailles; & que leur Vaiſſeau avoit beſoin d'eſtre radoubé. A chaque article le Bonze feſoit une pauſe, pour ne perdre pas une parole des reponſes, qu'ils lui feſoient, dans le deſſein de s'en ſervir en tems & lieu, & de les convaincre de menſonge, s'il leur échapoit quelque choſe, qui ne convinſt pas, à ce qu'ils venoient de lui dire.

Ils ne virent preſque dans toute leur route, que des Campagnes pleines de Ris & de grands bois de cedres, qui feſoient un fort agrea-

ble effet : Ils en traverserent aussi de toutes desertes, & passerent des montagnes d'une prodigieuse hauteur, & quelquefois si escarpées, qu'à chaque pas, qu'on fesoit, on couroit danger de la vie. Ils trouverent aussi quantité de rivieres trés-difficiles à passer, acause de leur rapidité, estant obligez de les traverser sur des bateaux, qui ne sembloient guere propres à cela ; mais il y avoit pour l'ordinaire des Paysans, qui logeoient aux environs dans des hameaux, qui avec une adresse merveilleuse en facilitoient le passage.

Par tout où les Hollandois passoient, ils estoient bien traitez ; la qualité de Prisonniers de l'Empereur leur attirant de tous costez la pitié des gens, qui s'empressoient tous à leur rendre quelque service ; Outre la curiosité de voir des étrangers, qui venoient de si loin, & qui avoient des habits & des manie-

res

res si extraordinaires pour eux; leurs hostes, par tout, où ils passoient, tenoient à grande faveur, qu'ils leur laissassent leurs noms, & quelques lignes écrites de leur main, pour se souvenir d'eux. Neanmoins avec tous ces empressemens & toutes ces bontez, on avoit toujours l'oeil sur eux, cette nation estant si meffiante, que les étrangers leur sont toujours suspects; & soit qu'ils dormissent, ou qu'ils veillassent, ils avoient toujours plus de cent Hommes de garde.

Ils rencontrerent sur leur chemin plusieurs troupes de Trivelins, qui ressemblent fort aux Boemiens, qui courent les pays en Europe. Le nombre en augmentoit, à mesure qu'ils s'approchoient de Jedo, d'où, quand ils ne furent plus qu'à une lieuë, le Seigneur du premier Village, qui les avoit conduits jusques-là, prit congé d'eux, & leur donna a-

vis comme leur Vaiſſeau avoit fait voile, mais qu'il ne ſavoit pas depuis quand: Ils ne pûrent apprendre cette nouvelle ſans en eſtre fort affligez, car il eſtoit à craindre, qu'on ne les priſt pour des Eſpions; & en tel cas, ils ne pouvoient manquer de ſouffrir un trés-cruel ſupplice. Ils arriverent de bonne heure à Jedo, & on les logea dans la Maiſon, où les Ambaſſadeurs Hollandois, qui vont tous les ans de Nangeſaque porter des preſens à l'Empereur ont coûtume de loger. Dans leur voyage ils n'avoient jamais fait plus de dix ou douze lieuës par jour. Depuis Nambou, ils avoient changé, huict fois de relais, & avoient compté plus de cent Villages tous bien baſtis & fort peuplez.

Ils eſtoient à peine arrivez, qu'ils virent entrer, dans la Chambre où ils eſtoient, Canſaimondonno; Céte viſite les ſurprrit d'autant plus, qu'ils avoient

avoient crû, qu'il s'en estoit retourné chés lui, ne l'ayant pas vû depuis Nambou; mais ce qu'il leur confirma de la nouvelle du depart de leur Vaisseau, leur fit encore plus de peine. Cependant ils jugerent bien, que ce Gentilhomme n'estoit venu à Jedo, que pour les desservir; & comme ils ne savoient ni la langue ni les loix du pays, qu'ils n'avoient ni amis, ni protecteur, ils estoient bien en peine, comment ils defendroient leur innocence. Cansaimondonno paroissoit même n'estre plus si fort empressé pour eux: aucontraire, il avoit trouvé fort mauvais, qu'on les eust logez dans l'appartement des Ambassadeurs Hollandois; parce qu'il ne vouloit pas, qu'on les crust de leur corps. Les Prisonniers, qui ne manquerent pas de remarquer tout cela, quelque peine que l'autre prist de le cacher, en leur faisant bonne

mine, jugerent bien, qu'il avoit de méchans desseins contre eux ; & pour s'en mieux éclaircir, ils lui demanderent, s'il avoit envoyé les deux lettres, qu'ils avoient écrites à Nambou ; mais il feignit de ne les pas entendre, & ne leur répondit rien ; d'où ils conclurent, qu'il les avoit gardées, ce qui ne leur fit pas peu de peine ; mais ils ne lui en témoignerent rien, de peur de l'irriter encore davantage.

Sur le soir le Capitaine Schaep, Beilveit son Soûmarchand, & un jeune Homme appellé Jacob de Paeuw, furent appellez devant deux Seigneurs de la Cour, dont l'un avoit nom Inovït Sicungodonno, & l'autre Sorosaimiondonno, qui avoit esté Gouverneur de Nangesaque. Ils furent conduits, accompagnez de leur hoste & de deux valets, à la Maison du premier Seigneur, où on les fit entrer dans une sale magnifi-

gnifique; & de là dans une Chambre encore plus belle, où s'estant assis par l'ordre de ceux qui les menoient, on les fit lever pour saluer ces deux Seigneurs, qui arriverent un moment aprés, & qui leur firent un trés-bon accœuil, en leur disant d'un visage riant, *Hollande Hollande.* Ils avoient à leur suite cet Espagnol ou Moine renié, qui n'avoit point quitté les Prisonniers depuis Nambou. Il leur demanda de la part de ces Seigneurs, d'où ils venoient, & où ils alloient? pourquoy ils navigeoient si avant dans le Nord? & quelle raison les avoit obligez de jetter l'anchre au port de Nambou. A quoy ils répondirent comme ils avoient déja fait, tachant de mesler dans leur langage quelques mots Portugais & même Japonnois, qu'ils avoient appris dans leur voyage, afin de se faire mieux entendre. Aprés ces questions,

tions, le même Espagnol se fit apporter une carte des Indes Portugaises, & dit aux Hollandois de lui montrer de point en point, la route qu'ils avoient tenuë, & celle qu'ils vouloient tenir. A quoy ceux-ci ayant satisfait avec beaucoup de precaution, on leur fit boire deux petites tasses de Vin, & aprés on les renvoya.

Le lendemain 26 d'Aoust. Ils furent appellez tous ensemble devant les mêmes Seigneurs, où les Secretaires de Sicungodonno avec deux Hommes, qui avoient encore la mine de deux Espagnols ou Portugais reniez, les vinrent interroger. Ces deux Renegats leur demanderent, ce qu'ils estoient venu chercher au port de Nambou, car le Village où ils avoient abordé en portoit le nom ?, & à quelle hauteur estoit ce port. Les Hollandois répondirent qu'une tempeste survenuë

nuë de nuit les y avoit jettez, malgré eux & ſans ſavoir où ils eſtoient; qu'ils leur feroient voir dans la carte que ce port eſtoit à trente neuf degrez, comme ils firent; que depuis la tempeſte ils avoient tâché de gagner le port de Nangeſaque; mais que le vent contraire les pouſſant toûjours vers le Nord, ils avoient eſté obligez de changer de route.

Pendant qu'on les interrogeoit, le Capitaine avec Beilvelt & le jeune Homme furent encore menez devant les deux Seigneurs, qui eſtoient dans une fort belle Galerie, où ils tenoient leurs aſſiſes, dans un appareil fort pompeux; Mais ils ne les tinrent pas long tems, laſſez peut-être d'avoir déja interrogé pluſieurs autres Priſonniers: Si bien qu'aprez leur avoir fait donner quelques taſſes de Vin, ils les renvoyerent chés eux. En ſortant du Palais, ils virent dans la Cour quatre pôvres

Prêtres Portugais sur quatre méchans brancarts.

Cependant les autres Hollandois, qui estoient demeurez dans la sale, où ils estoient interrogez avec d'autres Prisonniers, receurent une terrible allarme de voir entrer des gens, qui portoient des paniers pleins d'habits Ecclesiastiques, de livres & de papiers écrits, & d'autres remplis de fers, de manotes, de chaines & de plusieurs autres instrumens, propres à tourmenter les criminels. Ils crurent leur mort certaine, d'autant mieux qu'on leur demandoit s'ils n'estoient pas de la Religion de ces Prestres. Mais on les vint delivrer de leur peur, en les ramenant chés eux avec les autres; où ils ne furent pas plustôt arrivez, que la frayeur les reprit, parce que Sicungodonno les renvoya chercher.

Le premier objet, qui se presenta à leur veuë, en entrant dans le

le Palais de ce Seigneur, ce fut de quatre Jesuïtes qu'on garrotoit; & dont le plus jeune passoit quarante ans. Ce triste spectacle les fit songer à eux, & la fievre leur redoubla, lorsqu'ils se virent interroger avec plus de rigueur, qu'on n'avoit encore fait. Entre les interrogateurs, cét Espagnol, Moine renié, estoit celui qui leur donnoit moins de quartier, les pressant d'une maniere, qu'il fesoit bien connoistre, qu'il ne cherchoit qu'à les surprendre. Il vouloit, qu'ils vinssent de Manilles, où de Macau, & qu'ils y avoient pris des Prestres Portugais, qu'ils avoient mis secretement à terre, au port de Nanbou. Il leur demanda encore s'ils n'estoient pas de la même Religion, & beaucoup d'autres choses, sur lesquelles il les avoit déja interrogez. A quoy le Capitaine ayant répondu, comme il avoit toûjours fait dans les autres

interrogatoires, on les renvoya à leur logis, où cet Espagnol renié se rendit sur le soir avec deux Commissaires, pour prendre les noms, l'âge & la qualité des prisonniers. Aprés quoy ces deux Commissaires leur dirent, qu'ils estoient les Truchemans de la Compagnie, dont l'un s'appelloit Kytsbyoye & l'autre Phatsyosaimon; qu'ils avoient receu ordre à Nangesaque d'amener à Jedo les quatre Jesuïtes, qu'ils avoient veus: & pour nouvelles de leurs compatriotes, que l'on s'estoit saisi à Nangesaque de la personne de Jean Elserak, & de cinq Vaisseaux Hollandois, qui estoient à la rade: qu'on attandoit de Firando deux Truchemans Hollandois, pour assister aux dernieres interrogations, qu'on vouloit leur faire, & pour interpreter les réponses du Sieur Elserak & de ses complices, sur quelque affaire qui regardoit les Chinois, qu'ils

qu'ils ſeroient à Jedo dans un mois, & qu'ils logeroient avec eux, ſuivis d'un Prêtre renié nommé Syovan: que cependant ils euſſent bon courage, n'y ayant rien à craindre pour eux, puiſqu'ils avoient pour amis Sicungodonno & Sabroſaimondonno.

Ils furent aprés cela neuf jours ſans qu'il ſe paſſât rien de conſiderable à leur égard, eſtant de tems en tems viſitez par ces deux Truchemans; mais le dixiéme, qui eſtoit le 5 Septembre, l'allarme les prit, ſur ce qu'ils virent venir chés eux ces deux Truchemans, ſuivis de ce Renegat Syovan, qui leur fit trés-mauvaiſe mine, ainſi que les deux autres, & qui les menerent hors de la Ville, au milieu d'une foule de gardes de l'Empereur tant à pié qu'à cheval. Ils arriverent dans un grand Fauxbourg, ou aprés pluſieurs detours, on les mena dans une priſon

fort

fort obſcure, où les quatre Jeſuïtes avec quelques priſonniers Japonnois, qui ſuivoient leur Religion, eſtoient avec les fers aux piés & aux mains. De là ils paſſerent dans une trés-grande Cour, où il y avoit quantité de croix dreſſées, & des gibets avec des Cuves toutes pleines d'eau. Cette Cour eſtoit pleine de monde ; mais il n'y en avoit pas moins dans une galerie, qui regnoit tout autour. On y voyoit ſur tout des Greffiers, des Huiſſiers, des Sergeants, des bourreaux, & quantité d'autres pareilles gens. Les Hollandois, aprés avoir attendu long temps dans cette Cour, avec une triſteſſe & un accablement, qu'on ſe peut facilement imaginer, ne ſachant à quoy tout cela aboutiroit, & quel ſeroit leur deſtin, virent arriver les Jeſuïtes, qu'on alloit mener devant les juges, pour eſtre interrogez, à quoy la plus grande partie

partie du jour fut employée, au grand ennuy des pôvres Hollandois, qui n'ayant rien mangé de tout le jour, eſtoient fort abbattus, par la chaleur qu'il feſoit, & receurent en grande faveur quelques morceaux de ſucre, que Sicungodonno eut la bonté de leur faire donner de temps en temps. De cette Cour on les mena dans une belle galerie couverte de ces nattes fines, qui ne ſont pas moins exquiſes que de riches tapiſſeries; & là on les fit mettre à genoux, & paſſer enſuite dans une ſale toute éclatante, où Sicungodonno eſtoit aſſis ſur un Trône élevé au milieu d'une foule de Courtiſans, & d'un grand nombre de Seigneurs. Eſtant arrivez à la preſence de ce juge, où ils ſe tinrent dans une contenance fort humble, on leur fit les mêmes queſtions qu'on leur avoit déja faites, & de plus s'ils n'avoient

rien

rien à dire en particulier aux Jesuïtes ; à quoy ils répondirent comme auparavant , & que pour ces Prêtres , quoyque Chrétiens comme eux , leur Religion estoit pourtant differente , & qu'ils n'avoient rien à leur dire ni affaire d'eux. On leur demanda ensuite combien de Chinois , de Hollandois & d'autres nations il y avoit à Batavia ? combien de Vaisseaux Marchands ils avoient , & en quels lieux ils trafiquoient ? s'il y avoit de toute sorte d'artisans ? A quoy ils repondirent , qu'il y pouvoit bien avoir environ douze cents Hollandois dans Batavia , & peut-être trois mille Chinois , grand nombre de Malaquois , de Javanois , de Bandanois , d'Amboinois & de Mardikois. Que pour leur commerce ils en avoient en Perse , à Ceylon , à Cormandel , à Malaca , à Siam , aux Moluques , à Tayoan & en quelques autres endroits ; mais qu'ils

qu'ils ne ſavoient pas le nombre de leurs Vaiſſeaux, & qu'il y avoit à Batavia de toute ſorte de meſtiers & de Marchands, ſelon la grandeur de la Ville.

On les enquit enſuite, s'ils croyoient, que les Hollandois ſe rendroient bientôt maiſtres de Nangeſaque, comme ils avoient fait de Quelang, à quoy ils ne répondirent rien; parceque la demande eſtoit un peu trop captieuſe. Aprés on leur demanda, pourquoy leurs gens avoient tiré quantité de coups de canon ſur des Peſcheurs & des Payſans, qui leur portoient des vivres? s'il y avoit dans leur Vaiſſeau quelque Miniſtre? Ils répondirent ſur le premier article, que les canons, qu'on avoit tirez, eſtoient ſans bale & pour ſaluer quelques Seigneurs, qui les eſtoient venu voir; comme c'eſtoit la coutûme parmi eux, & non pas pour faire aucun mal à ceux qui leur

por-

portoient de la proviſion ; & que pour de Miniſtre ils n'en avoient point. La verité eſtoit pourtant qu'il y en avoit un dans leur bord ; mais ils le nierent depeur que cela ne donnât occaſion à leur faire leur procez. La derniere enqueſte, qu'on leur fit, fut s'ils ne ſavoient pas nager ; & comme ils ne s'y eſtoient pas preparez, & qu'ils ne ſavoient à quoy elle tendoit, ils heſiterent quelque tems à répondre ; mais enfin ils repartirent, que les uns le ſavoient & les autres noſ : aprés quoy on les ramena au logis, où l'on les laiſſa juſqu'au 23 Septembre.

Quelques jours aprés, le Secretaire de Sicungodonno les fut voir, pour leur dire, que leur hoſte ayant repreſenté à ſon Maiſtre, le beſoin qu'ils avoient d'habits, le froid commençant déja à les incommoder, on leur en fourniroit, & de tout ce qui leur ſeroit neceſſaire, dequoy ils furent

furent fort consolez, & en rendirent leurs trés-humbles graces, du mieux qu'ils pûrent. Deux jours aprés la visite de ce Secretaire, les deux Truchemans, accompagnez du Renegat Syovan, leur apporterent deux robes de chambre à chacun, de la part d'un Seigneur, qui les leur donnoit pour l'amour de Sicungodonno, qui l'en avoit prié; dont les Hollandois le remercierent.

Ils receurent une troisiéme alarme, leur ayant esté dit, qu'ils devoient estre encore interrogez, quoyque les Truchemans Hollandois, qu'on attandoit de Firando ne fussent pas encore arrivez; & cette crainte fut suivie d'une plus grande, que leur causa un tremblement de terre, dont les murailles de leur logis s'ébranlerent à leur veuë, les poutres craquerent, le toit tomba, les portes & les fenêtres sauterent hors de leurs gonds; & en un mot

presque

preſque toutes choſes changerent de place ou furent renverſées.

Tout le monde eſtoit furieuſement conſterné, & certes avec raiſon ; quoyque dans ce Pays-là ces accidens ſoient frequents ; car il y en arrive de ſi prodigieux, qu'on voit les montagnes s'abîmer , des Villes & des Villages renverſez, & des Provinces toutes entieres ruinées de fond en comble. Ce tremblement, ayant commencé ſur le ſoir, dura bien quelques heures, mais il ne fit pas des ravages comparables aux precedens. Les Hollandois, qui avoient paſſé toute cette nuit en de grandes inquietudes, furent viſitez le matin par les deux Truchemans, qui leur dirent, que la raiſon, pour laquelle on les vouloit voir, eſtoit ſeulement, pour leur donner lieu de remercier leurs bienfaiteurs des robes, qu'ils leur avoient envoyées. On les mena donc devant ces Seigneurs, où aprés

aprés leur avoir rendu les graces trés-humbles, qu'ils leur devoient, de leur bonté, on leur demanda, s'ils ne ſavoient point quelle route pouvoit avoir priſe leur Vaiſſeau, qui eſtoit parti du port de Nambou; & enſuite s'ils croyoient, que la Religion Romaine fuſt la veritable Religion. Au premier article ils répondirent qu'ils ne pouvoient pas dire poſitivement de quel coſté avoit fait voile leur Vaiſſeau, qui eſtoit parti à leur inſçeu; mais que ſelon toutes les apparences, s'il n'eſtoit pas retourné à Batavia, il pourroit eſtre allé à Tayovan, ou à Nangeſaque. Et que pour ce qui regardoit la Religion, ils ne pouvoient pas croire, que la Romaine fuſt la meilleure, puiſqu'elle eſtoit contraire à la leur. Aprés cela on leur donna deux taſſes de Vin à chacun, qui furent ſuivies de pluſieurs bouffonneries, qu'ils leur firent faire,

pour

pour divertir la Compagnie, chaque prisonnier estant obligé de faire des grimaces ridicules. l'un de contrefaire le bigle, l'autre le boiteux, ou le manchot, de marcher avec les pieds en dedans, detourner les bras ou les yeux, & cent autres postures, à quoy ces bons Seigneurs ayant pris un singulier plaisir, les renvoyerent à leur logis, en se moquant d'eux.

C'est ainsi que ces pôvres Hollandois estoient joüez dans leur malheur; mais ce qui les inquietoit le plus estoit d'avoir celé à leurs juges le veritable sujet de leur voyage; & la reflexion qu'ils fesoient, que le Sieur Elserak, qui residoit à Nangesaque de la part de la Compagnie, pourroit en avoir dit quelque chose au Gouverneur de cette Ville; ce qui estoit seul capable de les faire condamner à mort; ainsi que la loy du pays le porte, qui est extremement rigoureuse contre les menteurs

teurs. Et enfin aprés avoir bien examiné les moyens, dont ils se serviroient, pour reparer une faute si considerable, ils conclurent, de s'excuser sur la langue Portugaise, qu'ils n'entendoient pas assés bien, pour pouvoir répondre juste, à ce qu'on leur demandoit; mais ils resolurent, en même tems, de ne rien deguiser aux Truchemans, qu'on attandoit de Firando. Ils receurent peu de jours aprés une lettre des Sieurs Elserak & Overtwater, qui demeuroient à Nangesaque, dont voici la copie.

Aujourd'huy 10. Septembre, le Gouverneur de cette Ville nous a fait savoir, que le Capitaine Schaep, ayant anchré à Mansani, avoit esté fait prisonnier avec dix autres de son Vaiss. qu'on avoit menez à Jedo, ne sachant pas de quelle nation ils estoient; mais maintenant, qu'ils sont assurez que vous estes Hollandois, il ne faut pas dou-

F

douter, qu'ils ne vous mettent bientôt en liberté. Vous ſaurez cependant, que tout eſt ici en bon eſtat; Que cinq Vaiſſeaux de Batavia ſont arrivez en fort peu de tems à Diſma; ce qui nous fait croire, que la Compagnie fera cette année un profit trés-conſiderable. Nous eſperons, que vous ſerez bientôt en eſtat de nous venir voir; & qu'en attandant, vous ſouffrirez avec patience le malheur où le Ciel a voulu que vous ſoyez tombez. Cette lettre ſeroit plus longue, ſi ce n'eſtoit pas le Courier de l'Empereur, qui la deuſt porter. En la fermant nous apprenons que le Vaiſſeau Breskens a levé l'anchre du port de Nambou.

Le lendemain, qu'ils eurent receu cette lettre, les Truchemans leur dirent, qu'on avoit eu avis du Gouverneur de Nangeſaque, qu'il eſtoit parti deux Vaiſſeaux de Batavia le 3. Fevrier de l'an 1643, pour tirer vers la Tartarie, dans le deſ-

ſein

ſein d'y découvrir quelque grande Ville de negoce ; qu'ils menoient avec eux un Tartare pour leur ſervir de guide, & que le Sieur Elſerak croyoit, que le Vaiſſeau qu'on appelloit Breskens en eſtoit un. Les Hollandois avoüerent, que cela eſtoit vrai, & que leur deſſein eſtoit d'entrer dans la Riviere de Poliſange, qui ſe va perdre dans la mer du Sud, quoyque ſa ſource en ſoit éloignée de plus de cent lieuës ; & de voir, s'il y auroit quelque negoce à faire avec les Villes de Jangio, de Brema, de Cambaly & de Quinſea, qu'on dit avoir mille ponts, ſous leſquels les plus grands Vaiſſ. peuvent paſſer à pleines voiles, & qui eſt ſur cette Riviere, ainſi que les autres ; mais que Dieu en avoit ordonné autrement, leur ayant envoyé une tempeſte, qui avoit rompu leurs meſures & leur deſſein : que quand les Truchemans, qu'on at-

tandoit de Firando, seroient arrivez à Jedo, ils pourroient leur donner un plus grand éclaircissement là-dessus, qu'ils ne fesoient en Portugais, qu'ils ne savoient que fort peu. Ensuite dequoy les Truchemans se retirerent, pour aller faire leur rapport, de ce qu'ils venoient d'entendre, aux Ministres de l'Empereur.

Quand les Hollandois furent seuls, ils resolurent de persister dans les réponses, qu'ils avoient déja faites: que lorsqu'on leur demanderoit, où ils estoient allez depuis la premiere aiguade, qu'ils avoient faite au port de Nambou, qui fut le 11 de Juin, ils répondroient, qu'ils avoient eu dessein de doubler le Cap au Sud-Est, pour reprendre leur route, mais que la tempeste les ayant jettez à quarante degrez vers le Nord, ils avoient esté contraints, de retourner au port de Nambou. Mais ils arresterent, de ne rien dire du des-

sein,

ſein, qu'ils avoient de chercher les mines d'or & d'argent, jugeant bien, que cela pourroit avancer leur perte, les Japonnois eſtant naturellement méffians & ombrageux. Il y avoit des Gentilshommes, qui les venoient voir quelquefois, & qui témoignoient de prendre beaucoup de part à leur miſere, leur offrant de les aſſiſter de tout ce qu'ils auroient affaire : juſques-là qu'il y en eut un appellé Fouchichemon, qui tirant un papier de ſa poche, où il y avoit quelques pieces d'or, en fit un preſent au Capitaine, avec offre de lui en donner davantage, s'il en avoit beſoin, le priant ſeulement,, qu'il lui vouluſt donner ſon nom par écrit, avec ceux des autres priſonniers qui eſtoient avec lui, pour les garder pour l'amour d'eux, & en memoire de leur Nation. Ce que le Capitaine lui promit ; & l'aſſura, qu'il les trouveroit

roit prests la premiere fois ; qu'il les reviendroit voir.

Dans ce tems-là, les deux Truchemans, qu'on attandoit depuis si long tems, estant arrivez, furent voir les prisonniers, & leur témoignerent estre fort affectionnez à la Nation Hollandoise. Ils leur donnerent avis de répondre sur tout brievement, à ce qu'on leur demanderoit devant Sicungodonno, tous les Grands du Japon aimant ces sortes de réponses. Le lendemain, ayant esté presentez devant ce Seigneur, avec ces deux Truchemans, ils furent interrogez sur les mêmes choses, qu'on leur avoit déja demandées, à quoy ils répondirent, comme ils avoient fait, y ajoûtant seulement, que leur dessein estoit de passer en Tartarie, pour y découvrir quelques Villes de Negoce, ainsi que portoient leurs instructions. On leur demanda, où estoit la Tartarie;

tarie; & quelle estoit la Ville, où ils avoient precisement dessein d'aller; & si les Européens y avoient jamais esté par mer. Le Capitaine leur répondit, qu'il ne croyoit pas, que les Européens eussent jamais fait ce trajet; & qu'il n'avoit aussi aucune carte marine, pour lui servir de guide en ce voyage; mais qu'il avoit receu quelques instructions là-dessus du Gouverneur de Batavia; savoir, que lorsqu'il se verroit à la pointe la plus septentrionole du Japon, il eust à tirer vers le Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'il fust à quarante cinq degrez de hauteur, & que de là il rasât la coste, jusqu'au cinquante sixiéme degré, où la Riviere de Polisange se décharge en la mer du Sud; & qu'il trouveroit sur cette Riviere les Villes de Brema, de Jangio, de Cambaly, dont nous avons déja parlé. Mais que n'ayant pû aller plus avant, que le qua-

rantieme degré, il n'en pouvoit dire, que ce qu'il en avoit appris du Gouverneur de Batavia.

On leur demanda ſur cela, comment ils auroient fait, pour negotier avec les Tartares, puis qu'ils n'entendoient point leur langue. A quoy on fit réponſe, qu'ils avoient ſur leur bord trois matelots, qui ſavoient fort bien le Moſcovite & le Polonois, ce qui ſuffiſoit pour ſe faire entendre des Tartares, cette langue s'accordant fort bien avec les deux autres; outre que ſur le Vaiſſ. de Caſtrecom, il y avoit un Tartare naturel. On voulut ſavoir, par quelle avanture ils avoient eu ce Tartare? quel âge il avoit? Et quelle eſtoit ſa fonction. Le Capitaine répondit, que dans une irruption faite par les Moſçovites ſur les Tartares, il avoit eſté fait priſonnier, eſtant encore fort jeune. Que quelques Moſcovites l'avoient vendu

vendu à un Marchand Anglois, qui l'avoit mené à Amsterdam, où il avoit appris à parler Flaman, à lire & à écrire; & qu'enfin il s'estoit mis au service de la Compagnie en qualité de teneur de livres, comme il fesoit dans le Vaisseau Castrecom, n'ayant encore que 20 ans.

On leur demanda encore, pourquoy ils avoient croisé si long tems les costes du Royaume? si c'estoit pour épier les lieux plus commodes pour faire une descente? Et ce qui les avoit obligez, à tirer tant de coups de Mousquets & de canon, lors qu'ils estoient dans le port de Nambou, & même sur la coste. Schaep répondit, que le Capitaine du Castrecom & lui estoient convenus à Ternate, qu'en cas qu'ils fussent separez, soit par la tempeste, où autrement, ils se chercheroient le long de la coste; & que dans la nuit, ou quand il feroit obscur, ils tireroient

de tems en tems quelques coups de Canon, pour ſe reconnoiſtre. Mais que, nonobſtant cet accord, ils n'avoient tiré qu'un ſeul coup de canon, en croiſant ſur la coſte, pour rappeller leur Chaloupe, qu'ils avoient envoyée vers un Peſcheur, pour lui demander, s'il ne ſavoit point quelque nouvelle de l'autre Vaiſſeau; Que s'ils avoient tiré, eſtant à l'anchre à Nambou, c'eſtoient des coups ſans bale, qu'ils avoient tirés pour ſaluer quelques Seigneurs Japonnois, qui les eſtoient venus voir dans leur bord. En cét endroit Manickebe, qui eſtoit un des Truchemans, interrompant le Capitaine, lui demanda, pourquoy il n'avoit pas dit, dans les interrogations precedentes, que leur deſſein eſtoit d'aller en Tartarie? A quoy Schaep répondit, qu'ayant eſté interrogé en Portugais & en Japonnois, qui eſtoient des langues, où ils eſtoient

trés

trés peu verſez, & que n'ayant compris, que confuſement, ce qu'on leur demandoit, ils n'avoient pû répondre ſi directement à toutes choſes. Aprés cette replique on mit le reſte à une autre fois.

Le lendemain, qui eſtoit le troiſiéme Octobre, on les mena encore hors de la Ville dans le même lieu, où ils avoient déja eſté interrogez, accompagnez ſeulement des Truchemans ſans gardes; mais aprés avoir attandu quelques heures, ils s'en retournerent, comme ils eſtoient venus, les juges ne s'eſtant point aſſemblez, acauſe de la pluye. On ne leur dit rien, juſqu'au neuviéme, qu'on les remena encore au même lieu, par des chemins ſi rompus par la pluye, qu'il avoit faite, qu'il eſtoit preſque impoſſible de s'en tirer. Lorſqu'ils furent entrez dans la Cour, ils trouverent, que ce n'eſtoit pas le même lieu, où

ils estoient venus la premiere fois; ce qu'ils prirent à mauvais augure; d'autant mieux, que Fouchichemon, ce Gentilhomme, qui estoit si fort de ses amis, ayant tiré Schaep & Bylvelt à part, les mena dans un endroit, où ils furent moüillez plus d'une demi heure de la pluye, pour attandre que Sicungodonno sortist de table; de là on les fit entrer dans une sale magnifique, d'où ils virent, que ce Fouchichemon versoit à boire à la table de Sicungodonno; & fesoit l'office d'Echanson. Le repas estant fini, il vint ordre de les faire entrer dans une galerie, qui donnoit à une fort belle Chambre, où estoit Sicungodonno, avec quelques Seigneurs derriere lui. Le Capitaine & son Compagnon se mirent dabord à genoux; & on commença à leur faire les mêmes questions, qu'on leur avoit déja faites: Et ensuite, on leur demanda, pourquoy

quoy ayant rencontré un Pescheur à dix lieuës du port de Nambou, de qui ils avoient pris du poisson pour du Ris, ils ne lui avoient pas dit, qui ils estoient ; ajoûtant que ne pouvant pas ignorer, que l'Empereur n'eust mis des gardes tout le long de la coste, pour empécher les Prestres Portugais de descendre sur ses terres, ils s'estoient rendus coupables, de n'avoir pas envoyé quelqu'un, pour declarer, qu'ils n'en avoient point dans leur bord ; Que leur silence les avoit rendus suspects aux habitans du port de Nambou ; & qu'il n'estoit que trop veritable, qu'ils avoient tiré des coups de Canon, quoyqu'ils s'obstinassent à le nier, dequoy l'Empereur estoit fort irrité contre eux, & dont ils auroient de la peine à se justifier.

Ils répondirent, qu'ils en avoient bien usé avec ce Pescheur, l'ayant satisfait de son poisson, autant qu'il

l'avoit deſiré ; & qu'ils avoient tâché, de lui faire entendre, qu'ils eſtoient Hollandois ; mais qu'ils ne ſavoient pas, s'il les avoit entendus. Que pour les gardes, qu'on diſoit eſtre le long des coſtes, & qu'il y euſt obligation de ſe declarer aux Magiſtrats de chaque place, c'eſtoit ce qu'ils avoient ignoré juſques-là ; & que ſi l'on avoit entendu tirer pluſieurs coups de Canon, ce devoit eſtre du bord du Caſtrecom, où de quelque autre Vaiſſeau, dont ils n'avoient nulle connoiſſance.

Toſaimon, un des Truchemans, inſiſta, pourquoy étant Hollandois, à qui l'Empereur avoit accordé la liberté du commerce, ils n'avoient pas demandé au port de Nambou mats, vergues, Antennes, vivres & generalement, de tout ce qu'ils avoient beſoin, ſachant bien qu'on leur en fourniroit abondamment? Pourquoy ils n'avoient pas envoyé quel-

quelqu'un pour cela, & pour declarer au Magiſtrat, ce qu'ils eſtoient? On leur demanda enſuite, s'ils avoient ordre du Gouverneur de Batavia, de relâcher aux coſtes du Japon, ou s'ils l'avoient fait d'eux-mêmes? Et de quelle maniere ils feroient voir à l'Empereur, que leur veritable deſſein étoit, d'aller en Tartarie, & non pas de mettre à terre des Preſtres Portugais, comme il y avoit lieu de craindre, à cauſe de la paix, qu'on ſavoit eſtre entre les Portugais & les Eſtats des Provinces Unies.

Le Capitaine repartit, que la premiere fois, qu'ils avoient anchré au port de Nambou, pluſieurs Japonnois, qui eſtoient allés voir leur navire, y avoient eſté ſi bien reçus, qu'ils leur avoient permis de ſe pourvoir d'eau douce, ſur ce qu'ils avoient declaré, qu'ils eſtoient Hollandois. Que s'ils y eſtoient retournez une

une ſeconde fois, c'eſtoit la tempeſte, qui les y avoit contraints; mais que ce n'avoit eſté, qu'aprés en avoir demandé & obtenu la permiſſion, enſuite de laquelle, ils avoient achetté les proviſions, dont ils avoient beſoin; & qu'ils auroient pris auſſi les autres choſes, qui leur manquoient, ſi au lieu de leur tenir la parole, qu'on leur avoit donnée, on ne les euſt arreſtez, quoyqu'ils euſſent dit, qu'ils eſtoient Hollandois, & par conſequent amis de l'Empereur. Qu'ils n'avoient point d'ordre exprés du Gouverneur de Batavia de relacher aux coſtes du Japon, ni de s'en éloigner non plus; mais ſeulement de ſe donner un rendez-vous, avant que de partir de Ternate, afin qu'ils ſe peuſſent rejoindre, en cas que la tempeſte ou quelqu'autre accident les ſeparaſt: qu'ils eſtoient convenus, ſuivant cét ordre, de ſe chercher le long de la

coſte,

coſte, qui regarde l'Orient; ainſi qu'ils avoient déja dit, par où il falloit de neceſſité qu'ils paſſaſſent, afin de pourſuivre leur route. Qu'encore, qu'il y euſt paix, pour quelques années, entre les Hollandois & les Portugais, cela n'empeſchoit pas qu'ils ne fuſſent ennemis irreconciliables de toute ſorte de Preſtres, parce que leur Religion eſtoit entierement oppoſée à celle, qu'ils profeſſoient; ajoutant qu'ils eſtoient preſts de ſouffrir la mort la plus cruelle du monde, en cas qu'on les puſt convaincre, qu'ils euſſent porté, ni mis à terre aucun Preſtre de quelque nation qu'il puſt eſtre.

Manickebe leur demanda, s'ils ſavoient poſitivement, en quel endroit eſt la Tartarie? Et comment il eſtoit poſſible, qu'ils la trouvaſſent ſans carte, dont ils n'avoient point, ainſi qu'ils diſoient, quoyqu'on fuſt trés-bien informé, qu'ils en

en avoient de generales, où la Tartarie, comme les autres lieux, estoit marquée, y ayant peu d'apparance, qu'ils voyageassent, ni leurs Compagnons non plus, sans cartes: qu'ils seroient bien surpris peût-être, si l'on leur en fesoit voir une, qu'on leur avoit envoyée de Nangesaque. Car par quel moyen auroient ils sceu, qu'il y eust sur la Riviere, qu'ils disoient, des Villes propres pour le negoce.

Le Capitaine répondit, que quelques efforts qu'ils eussent faits, pour trouver une Carte, où la Tartarie fust comprise, ils n'y avoient jamais pû reüssir, & qu'ils se devoient conduire sur les lumieres & instructions, que leur avoit données le Gouverneur de Batavia, ainsi qu'ils avoient déja dit; & que ce qu'ils savoient de ces Villes fameuses, qui estoient sur la Polisange, venoit des témoignages de quelques Auteurs dignes

dignes de foy ; Mais qu'aucun Vaiss. de l'Europe, n'ayant encore fait ce voyage, il ne se trouvoit point de carte, où la Tartarie fust marquée ; & que leur dessein estoit d'en dresser une eux-mêmes, suivant le peu de connoissance qu'ils avoient de ce pays-là ; & qu'enfin il estoit constant, que leurs Compagnons de l'autre Vaisseau n'avoient point non plus qu'eux de semblables cartes ; & que s'il estoit vrai, qu'on en eust envoyé quelqu'une de Nangesaque, elle ne pouvoit comprendre que la terre, & non pas les costes de cette mer, n'y ayant jamais eu d'Européen, qui les eust frequentées.

Ensuite de cette réponse, Manickebe leur demanda, si les Hollandois estoient Chrestiens ; & s'ils croyoient au même Dieu, que les Portugais ? Quelles festes de l'année ils celebroient ? Et s'ils avoient quelque devotion particuliere pour celle

celle de la croix? s'il y avoit des Prestres en Hollande; & quelle difference il y avoit de la Religion des Hollandois à celle des Portugais.

Le Capitaine répondit, que les Hollandois estoient Chrestiens, qu'ils croyoient au même Dieu que les Portugais; mais que neanmoins leur Religion estoit tout à fait differente; & que s'il y avoit des Prestres en Hollande, c'estoit par tolerance; & que leurs assemblées ne se fesoient qu'en secret, pour lesquelles on les rançonnoit; & que leur Estat y trouvoit plus à gagner qu'à perdre, en les traittant de cette maniere. Que pour leur pouvoir dire en quoy consistoit cette difference entre eux & les autres Chrestiens, sur le fait de la Religion, ils n'estoient pas gens assés capables de cela; parce qu'ils avoient passé toute leur vie sur la mer, & non pas en disputes; & qu'ils savoient

voient ſeulement ce qu'ils devoient faire & croire pour leur ſalut.

Sicungodonno voulut ſavoir, à quel deſſein on feſoit partir tous les ans de Batavia certain nombre de Vaiſſeaux, pour aller croiſer les coſtes du Saint Eſprit & des Manilles? ſi ces Vaiſſeaux Hollandois n'en avoient jamais pris d'Eſpagnols ſur ces coſtes? de quelle maniere ſe paſſoit un combat Naval! ſi un petit Vaiſſ. en pouvoit prendre un grand? ſi dans les Vaiſſeaux de guerre il n'y avoit point de defence, où les Hommes peuſſent eſtre à couvert des boulets de Canon? Et enfin pourquoy dans les combats on ſe ſervoit de haches, de ſabres, de grenades, de pots à feu, de Mouſquets, de Caſques, de cuiraſſes & d'autres choſes ſemblables. Le Capitaine ayant répondu brevement & ſans peine à toutes ces demandes, Sicungodonno lui fit demander, comment

ment les Hollandois s'eſtoient rendus maiſtres de Quelang, s'il y avoit du Canon dans le Chaſteau, lorſque la Ville fut priſe? Qui eſtoient ceux, qui y tenoient garniſon, depuis qu'elle avoit changé de maiſtre? Avec quelles Nations les Anglois avoient commerce, depuis qu'ils avoient quitté celui du Japon? Quels eſtoient leurs Alliez? & quelle eſtoit la Religion, qu'ils profeſſoient?

Il répondit, que ni lui ni aucun de ceux, qui eſtoient avec lui, n'avoient vû la Ville de Quelang; mais qu'ils avoient appris de Perſonnes dignes de foy, qui avoient eſté à la priſe de cette Ville, qu'elle eſtoit munie de Canons, & de toutes les choſes neceſſaires pour repouſſer les ennemis: que neanmoins les Hollandois avoient avancé leurs tranchées juſques au foſſé du Chaſteau, où ils avoient dreſſé une batterie, d'où

d'où ils avoient tiré tant de coups de Canon ſur la Ville, que ceux qui la deffendoient, ayant perdu courage, s'eſtoient rendus; Qu'aprés la priſe de la Ville, on avoit battu le Chaſteau, qui avoit fort peu reſiſté, en ſorte que la garniſon, qui eſtoit Eſpagnole, avoit capitulé, & en eſtoit ſortie vies & bagues ſauves; Que pour les Anglois, bien loin de n'avoir plus de commerce aux Indes, ils y avoient de trés-grandes correſpondances, comme à Surate, à Cormandel, à Macaſſar, à Bantam; & qu'ils eſtoient alliez avec la France, l'Eſpagne, le Portugal, l'Allemagne & la Hollande: Que leur Religion eſtoit la même, que celle des Hollandois; mais qu'il y avoit auſſi quantité de gens de la Religion Romaine dans leur pays.

Juſques-là, il y avoit eu quelque moderation dans les enqueſtes, que leur avoient faites les Japonnois;

mais

mais la ſuitte fut rigoureuſe & pléine de menaces : car à peine le Capitaine eut achevé de parler, que Sicungodonno leur demanda tout en colere, comment ils avoient eu l'audace de jetter un Livre de la Religion Romaine dans la barque du Peſcheur, qui leur avoit vendu du poiſſon ? & leur commanda de dire ſur l'heure, ce que ce Livre contenoit ; & pourquoy ils l'avoient jetté dans la barque de ce Peſcheur, ou qu'on le leur feroit avoüer à force de tourmens. Schaep & Bilvelt proteſterent de leur innocence, & qu'on les accuſoit à tort : Que s'il y avoit quelqu'un de leurs gens, qui l'euſt fait, de quelque maniere que ce fuſt, ils eſtoient preſts de le chaſtier rigoureuſement ; ainſi que c'eſt leur coûtume.

En cét endroit, Toſaimon les interrompit, & leur repartit aigrement, que ce Livre eſtoit plein d'images

images & de figures, semblables à celles qu'on voyoit dans ceux de la Religion Romaine. Les Hollandois continuerent à soûtenir, qu'ils estoient accusez à faux; & Sicungodonno persista à leur faire dire avec la même chaleur, que s'ils ne confessoient d'eux-mêmes la verité; on la leur feroit avoüer par la force des tourmens: Qu'au reste, c'estoit un crime capital, que de mentir devant les Ministres de l'Empereur. Pour conclusion Schaep & Bylvelt dirent, qu'ils estoient prets de souffrir la mort la plus cruelle, si l'on pouvoit les convaincre, de ce dont on les accusoit.

Aprés toutes ces enquestes, les Juges se retirerent, & le Capitaine avec le Soû-marchand allerent rejoindre leurs gens, qui les attandoient sous une galerie, où la curiosité de les voir avoit attiré quantité de gens, & sur tout de certai-

G nes

nes Femmes, qui accompagnées de quelques jeunes garçons, portoient des plats de viande à vendre: Ils apprirent enſuite, que c'eſtoient des Filles de joye, qui attirent par ce moyen les paſſans à venir ſe divertir & boire avec elles.

A peine Schaep & Bilvelt eſtoient avec leurs Compagnons, que Fouchichemon revint à eux, & leur fit ſigne de le ſuivre. La peur les prit; car ils crurent, qu'on leur alloit donner la queſtion; ſur tout, quand ils ſe virent mener dans un lieu, où il y avoit trois grandes Cuves pleines d'eau; parce qu'ils ſavoient, que c'eſtoit dequoy l'on ſe ſervoit au Japon, pour donner la torture aux criminels, que l'on fait gorger d'eau, qu'on leur fait ſortir enſuite par la bouche, en leur marchant ſur le ventre & ſur la poitrine. Mais on les tira bientôt d'inquietude, en les faiſant paſſer dans une belle ſale, où ils trouve-

trouverent les deux Truchemans. Fouchichemon leur donna du Ris & d'autres choſes à manger, avec du trés-bon vin à boire : puis ſur le ſoir, il les ramena à leur logis.

Le lendemain, il fallut encore paroiſtre devant Sicungodonno, qui leur fit faire les mêmes interrogations qu'auparavant, afin de voir ſi leurs réponſes ſeroient conformes aux precedentes. Sur tout on inſiſta, ſur ce qu'il eſtoit impoſſible, qu'ils n'euſſent point de carte de Tartarie ; & qu'il eſtoit plus vraiſemblable, que le Pilotte de leur Vaiſſeau en euſt une, ſans qu'ils le ſceuſſent, eſtant certain, que de tous les Vaiſſeaux, qui abordoient à Nangeſaque, il n'y en avoit point, qui n'en euſt ; joint que ſans cela, il leur eſtoit impoſſible de trouver un Pays ſi éloigné, & où ils n'avoient jamais eſté.

Le Capitaine leur répondit, qu'il

n'y avoit rien de plus vrai, que la réponſe qu'il leur avoit faite ſur cét article, ſavoir que ni lui, ni le Pilote, ni aucun du Vaiſſeau n'avoient de carte de Tartarie; Que pour les Vaiſſeaux de Nangeſaque, cela ſe pouvoit, le chemin de là en Tartarie eſtant ſi connu, qu'il eſtoit facile d'en dreſſer des cartes: Mais qu'il n'en eſtoit pas de même, de ceux de l'Europe, dont il eſtoit bien aſſuré, que jamais aucun n'y avoit eſté; Que ce qui leur rendoit la navigation ayſée, c'eſtoit ſa ſcience du compas, qu'ils poſſedoient, de ſorte qu'il eſtoit difficile, qu'ils perdiſſent la tramontane; Qu'en partant d'un lieu, qu'ils connoiſſoient, ils ne pouvoient manquer d'y revenir en prenant la hauteur du Soleil & de l'Etoile du Nord, avec un aſtrolabe. Qu'ils avoient ordre du Gouverneur de Batavia, lorſqu'ils ſeroient au 3. degré, qui eſt marqué dans la

Carte,

Carte, & qu'ils auroient doublé la pointe la plus ſeptentrionale du Japon, de ſuivre leur route, ſelon le globe qu'ils avoient dans leur Vaiſſeau, de dreſſer eux-mêmes une carte, ſuivant le peu de connoiſſance, qu'ils pouvoient avoir du pays; & de prendre enfin au Nord-Oueſt, pour chercher la Tartarie vers le 4. degré.

Schaep ajoûta, que s'il plaiſoit au Seigneur Sicungodonno, de faire apporter un globe, il lui montreroit en quel endroit eſtoit la Tartarie, le Poliſange & toutes les Villes, qui ſont ſituées le long de cette Riviere, par où il comprendroit ayſement, quel eſtoit le but de leur voyage. Sur quoy, Sicungodonno donna ordre, qu'on luy en apportaſt un, que le Sieur Elſerak lui avoit donné. Mais quand il fut arrivé, il ſe contenta de le regarder, ſans preſſer le Capitaine ſur cette queſtion:

ſeulement il lui fit demander, pourquoy il n'avoit rien dit de cela le jour precedent, qu'on eſtoit tombé ſur la carte de Tartarie. Il répondit, qu'il avoit ſatisfait poſitivement à toutes les interrogations, qu'on lui avoit faites; & que n'ayant point eſté parlé de Globe, ni des inſtruments, dont ils ſe ſervoient, faute de carte, cela n'eſtoit pas venu à propos.

On les remit enſuite ſur les coups de canon, qu'on diſoit avoir entendus ſur la coſte: ajoutant que cette audace avoit irrité l'Empereur; & qu'ils avoient beau le deſavouer, puiſque c'eſtoit des gens dignes de foy, qui l'avoient depoſé contre eux. Qu'ils confeſſaſſent la verité, ou bien qu'on uſeroit de violence, pour tirer de leur bouche une choſe ſi averée.

Il n'eſt pas en noſtre pouvoir, répondit Bylvelt, d'empécher d'eſtre

tre fauſſement accuſez; mais je puis jurer, qu'il eſt vrai, qu'on n'a tiré de noſtre bord qu'un ſeul coup de Canon. Pour d'autres armes à feu, l'on en a tiré pluſieurs fois, pour contenter la curioſité de quelques Meſſieurs, qui nous eſtoient venu voir dans noſtre Vaiſſeau, & qui voulurent avoir le plaiſir d'eſſayer des fuſils, & des piſtolets que nous avions.

Mais comment, ſe peut il faire, reprit Toſaimon, que ces Meſſieurs ſe ſerviſſent des armes, dont vous parlez, puiſqu'ils n'en ſavoient pas l'uſage. La choſe n'eſt pas fort difficile à faire, lui répondit le Capitaine, & une fois que nous leur avons eû montré la manière de s'en ſervir, ils en ont tiré comme nous. Sur cela Sicungodonno ſe fit apporter un piſtolet de poche, dont on lui avoit fait preſent, & demanda aux Hollandois, ſi les leurs eſtoient

faits de même; il luy fut répondu qu'ouy, & que la difference, qu'il y pouvoit avoir, ne conſiſtoit qu'en la longueur. Pendant ce diſcours, un Japonnois aſſis auprés des Hollandois, avoit toûjours quelque choſe à dire, qu'il propoſoit à Sicungodonno, & que celui-ci feſoit demander aux Hollandois pour les embarraſſer.

On voulut ſavoir enſuite, pourquoy ils avoient fait reſiſtance; & s'eſtoient mis en deffenſe avec leurs ſabres & leurs épées, quand on s'eſtoit voulu ſaiſir d'eux; & pluſieurs autres choſes, qu'on leur avoit déja demandées: Et à la fin s'ils connoiſſoient les Sieurs Elſerak, Overtwater, Koekebakker & Caron? & ſi ce dernier ne partiroit pas bientôt de Hollande pour retourner aux Indes?

Le Capitaine fit reponſe, qu'il eſtoit faux, qu'ils ſe fuſſent mis en deffen-

deffence; & qu'on les avoit lâchement trahis, ſous couleur d'amitié, les ayant liez & garrottez, comme on auroit fait les plus méchans de tous les Hommes. Quelle apparance, diſoit-il, que huit étrangers euſſent voulu reſiſter à un ſi grand nombre de gens armez, n'y ayant que moy, qui euſt des armes, qui ne conſiſtoient qu'à un Sabre, que je ne tirai point, & qu'on m'oſta par ſurpriſe? Pour le Sieur Caron, pourſuivit-il, c'eſt moy qui le menai il y a trois ans à Batavia; mais je ne ſai pas, s'il doit retourner aux Indes; les autres trois Meſſieurs, nous les connoiſſons auſſi.

Pour concluſion, Sicungodonno leur fit demander, s'ils vouloient s'obliger par acte, de comparoiſtre devant les Juges du Japon, à la volonté de l'Empereur, quand même ils ſeroient en Hollande, en cas qu'on euſt dequoy les convaincre

d'avoir mis à terre des Preſtres ou des Jeſuïtes, de quelque Nation qu'ils fuſſent. Aprés on leur dit, qu'il faudroit, que le Chef de la Compagnie, qui reſidoit à Nangeſaque, ſignât cet acte, & qu'il s'obligeât en perſonne, avec tous les biens que les Hollandois poſſedoient dans l'Iſle de Diſima, de les repreſenter, lorſque le cas le demanderoit. Le Capitaine accepta la propoſition, tant pour lui, que pour les autres, proteſtant de nouveau, que le ſoupçon, qu'on avoit d'eux, eſtoit trés-mal fondé, & qu'il n'y avoit pas de Nation plus ennemie des Preſtres, que la leur: C'eſt pourquoy, ils ne doutoient pas, que le Chef de la Compagnie ne les cautionnât.

Là-deſſus Sicungodonno ſe leva, & alla minûter cet acte à un des bouts de la galerie. Cependant on rendit à Schaep & à Bylvelt la lettre, qu'on leur avoit écrite de Nangeſa-

geſaque, pour la faire traduire en Japonnois à Toſaymon, afin de la donner enſuite aux Miniſtres de l'Empereur. Cet interprete entendoit ſi peu de Flamand, qu'on eut une peine incroyable à lui en faire comprendre le ſens; Il demanda cent fois, à qui la Lettre s'adreſſoit, quoyqu'on lui fiſt entendre, aſſés intelligiblement, que c'eſtoit à Schaep & à Bylvelt; ce qui fit ſoupçonner, qu'il y avoit de la malice dans ſon fait. Et en effet il cherchoit, dans les diſcours des Priſonniers, de trouver de quoy les convaincre, qu'ils n'eſtoient point au ſervice de la Compagnie, ce qui euſt rendu leur cauſe mauvaiſe. Aprés la traduction de cette Lettre, ce Trucheman leur demanda, ſi elle ne contenoit point quelque inſtruction, pour répondre aux enqueſtes, qu'on leur feroit ſur leur Voyage. Ils répondirent que non, qu'il y avoit ſeulement, que ces deux

Meſſieurs, qui leur écrivoient, avoient appris, du Gouverneur de Nangeſaque, le malheur où ils ſe trouvoient; l'arrivée de cinq Vaiſſeaux à Diſma, & une exhortation à vivre bien enſemble, & d'avoir un grand reſpect pour ceux qui ſeroient leurs Juges.

Enfin le Juge, & l'Interprete ſe donnerent reciproquement, l'un la Lettre traduite, & l'autre la minute de l'acte qu'il falloit traduire en Flaman. Cela fait, Sicungodonno commança à regarder les Hollandois d'un oeil un peu plus favorable, & leur fit dire par un de ſes Secretaires, qu'ils euſſent à comparoiſtre le lendemain, avec cet acte ſigné, devant les Miniſtres de l'Empereur, & leur preſentaſſent requeſte touchant leur liberté; Mais qu'il ne leur promettoit pas, qu'ils la peuſſent d'abord obtenir. Les Priſonniers, lui ayant rendu leurs trés humbles actions

tions de graces, ſe retirerent à leur logis avec leurs Truchemans, à qui ils demanderent quelques particularitez ſur leurs reponces; Mais ces brutaux ne daignerent pas les en éclaircir, ſoit par un ſot orgœuil, qui eſt naturel à cette nation, ou par la mauvaiſe intelligence qu'il y avoit entre eux. Ils leur dirent ſeulement, qu'il y avoit long tems, qu'on les auroit élargis, s'ils ne ſe fuſſent pas coupez dans leurs reponces; mais quelque effort qu'ils fiſſent, pour tâcher de les faire expliquer plus clairement, pour voir s'il n'y auroit pas moyen de remedier à la faute, qu'ils avoient commiſe, il ne fut pas poſſible de rien tirer d'eux, que des emportemens & des paroles de mépris, ce qui fut bien ſenſible pour ces pôvres Priſonniers; mais il fallut diſſimuler.

Sicungodonno ayant donc dreſſé l'acte, & les Truchemans l'ayant traduit

duit, on le fit signer aux Prisonniers en ces termes.

Henri Corneille Schaep, & Guillaume Bylvelt, avec les autres Prisonniers Hollandois, confessent d'avoir tiré sur les costes du Japon quelques coups de Canon de leur bord suivant la coûtume de leur pays; mais qu'ils l'ont fait, ne sachant pas, que cela fust deffendu; & ils en demandent pardon. De plus ils declarent estre partis de Batavia, pour aller en Tartarie, sans avoir eu la moindre pensée de transporter sur ces terres des Prestres Espagnols ni Portugais; & s'obligent, en cas qu'on les puisse convaincre de mensonge en cela, de venir comparoistre, en quelque part du monde, qu'ils soyent, devant les Ministres de l'Empereur, au premier ordre, qu'ils en recevront, afin d'estre punis conformement à la grandeur de leur crime.

Quoyque cét acte fust signé & accep-

accepté de part & d'autre, ce n'estoit pourtant pas le dessein de Sicungodonno de relâcher si tôt les Prisonniers, ainsi que son Secretaire leur avoit fait entendre; car il se passa deux jours, sans qu'ils vissent aucun effet de cela; & le troisiéme les Truchemans les furent voir, & les presserent encore plus fort que jamais, pour leur faire dire, s'ils n'avoient pas quelque carte de Tartarie, & combien de coups ils avoient tiré, estant à la rade de Nambou, à quoy ils répondirent comme ils avoient déja fait. Là-dessus Kitsboye se mit a s'écrier, ô pôvres Hollandois, on vous à mechamment trahis; car les réponses, que vous avez faites en presence des Juges, ont esté mal interpretées, ajoûtant que les deux Truchemans avoient fait entendre à Sicungodonno, qu'ils n'avoient nulle carte dans leur Bord ni de Tartarie, ni d'ailleurs, ni qu'ils

n'a-

n'avoient tiré aucun coup de Canon le long de la coste, ni à la rade de Nambou, ce qui avoit fait croire aux Juges, que tout ce qu'ils avoient dit, n'estoit que des mensonges, & qu'ils avoient eu quelque méchant dessein; D'où les Hollandois infererent, que c'estoit ce qui rendoit ces Truchemans si rudes à leur égard, & ce qui leur avoit fait dire, qu'ils s'estoient coupez devant les Juges: Ils prierent donc Kitsboye, d'achever la grace, qu'il leur fesoit; & d'avoir la bonté de voir Sicungodonno, pour l'informer de ce qu'il leur disoit; & de lui persuader, qu'ils lui parloient avec sincerité, & qu'ils estoient innocens. Ce que celui-ci leur promit, & la suite fit voir, qu'il en usoit de bonne foy; car estant retourné, le lendemain, vers ses Prisonniers; & y ayant trouvé Manikebe, un de ces Truchemans, il lui dit, ce

qui

qui se passoit; & le pria d'en avertir son Compagnon, pour empêcher, qu'on n'opprimast l'innocence de ces pôvres gens, estant certain, qu'ils n'estoient point coupables, de ce dont on les accusoit. De quoy Manikebe s'excusa, pour n'offencer pas Tosaymon, qui estoit, disoit-il, plus ancien & plus consideré que lui. Cependant Tosaymon ayant appris ce qui se passoit, fut trouver les Hollandois, & tâcha de se justifier, protestant, que s'il y avoit eu de l'erreur, elle ne venoit pas de lui, qui n'avoit pas manqué d'interpreter mot à mot leur réponse; mais de Sicungodonno, qu'il savoit avoir quelque fois rapporté peu fidellement ses interpretations aux Conseillers. Neanmoins, quoyqu'il peust dire, on voyoit bien, qu'il estoit coupable. Les Hollandois le prierent, de vouloir estre plus fidelles à l'avenir, & de seconder leur inten-

tention, qui eſtoit de dire la verité, pour eluder tous les pretextes, qu'on pourroit prendre, pour prolonger leur detenſion, dequoy il donna ſa parole.

Quelques jours aprés, Phatſiofaimon leur apprit, que la nourrice de l'Empereur eſtant tombée malade, on ne parleroit d'aucune affaire, qu'elle ne ſe portât mieux, les exhortant, d'avoir patience; & qu'ils auroient enfin leur liberté.

Ils eurent durant ce tems là pluſieurs viſites; & le tems de les interroger eſtant venu, Sicungodonno envoya chercher le jeune Paeuw; & le fit interroger ſur les coups de Canon, qu'ils avoient tirés au port de Namboū; & ſi les Japonnois, qui eſtoient allez à leur bord, avoient tiré des fuſils & des piſtolets; à quoy il répondit, conformement à ce que Schaep & Bylveſt avoient dit.

Le 14 d'Octobre. Les Truchemans

mans les avertirent de ſe tenir prets pour le lendemain à une heure devant le jour, pour comparoiſtre devant les Miniſtres de l'Empereur. Cette heure induë leur donna un peu à penſer; & enfin le tems eſtant venu, les Truchemans, ſuivis de Syovan & de leur hoſte, les menerent au Palais de Sicungodonno, où l'aſſemblée ſe devoit tenir. On les fit entrer dans une ſale, qui avoit veuë ſur le Jardin, & où aprés avoir eſté une heure à attendre les Juges, on les fit paſſer dans une autre; où ils avoient déja eſté, & où ils furent juſqu'à midi, ſans voir ni Juges, ni Miniſtres. Le Secretaire de Sicungodonno, qui eut pitié d'eux, leur fit apporter un peu de pain avec deux taſſes de Vin à chacun. Peu de tems aprés, on les mena à la ſale d'audiance; où on les fit aſſeoir ſur des méchantes nattes, auprés de ces quatre Jeſuïtes, dont nous avons dé-

ja parlé, & qui estoient pasles & deffaits à faire pitié, des tourmens inoüis qu'ils avoient soufferts, dans la torture & dans la prison. Les Hollandois furent un peu surpris, qu'on les mist de compagnie avec ces gens, & ne savoient quel estoit là-dessus le dessein des Juges. Ils oüirent les Juges qui les interrogerent sur les articles de leur foy, & principalement sur la puissance du Dieu qu'ils adoroient; à quoy ils répondirent tous avec beaucoup de hardiesse, & de fermeté; Pôvres miserables, leur disoient quelques Renegats Portugais! quel aveuglement est le vôtre, d'adorer un Dieu, qui est sourd, ou impuissant, puisqu'il vous abandonne au milieu des tourments, où vous implorez son secours: s'il a créé le ciel & la terre; s'il les conserve, comme vous dites; que ne vous tire-t-il du malheur, où vous estes? que ne chan-

ge-t-il

ge-t-il les miseres, qui vous ont rendu si difformes, en un estat plus doux? Vous estes dans les chaines, où vous sentez les maux, qu'on vous fait souffrir; & vôtre Dieu ne sauroit vous en tirer, ni vous rendre insensibles. N'avoüerez vous pas, que l'Empereur est plus puissant que le Dieu des Chrestiens; puisqu'il fait de vous, ce qu'il lui plait, & que vôtre Dieu ne vous sauroit delivrer de ses mains. A tous ces blasphemes, qui ne pouvoient estre proferez, que par des Renegats, un Jesuïte repartit qu'il estoit vrai, que Dieu sembloit les abandonner, à voir, comme il souffroit, qu'on les déchirât sans punir leurs bourreaux; & qu'on le prendroit, ainsi que les autres disoient, pour un Dieu sourd où impuissant; mais que ce n'estoit qu'aux yeux du monde & des infidelles comme eux: Qu'ils voyoient bien leurs Croix, mais non pas l'huile dont

elles

elles eſtoient ointes; Qu'ils voyoient bien les tourmens, dont les bourreaux les feſoient ſouffrir; mais non pas les conſolations que Dieu leur donnoit en les ſouffrant. Que leur corps eſtoit ſujet à l'Empereur, qu'il en pouvoit faire ce qu'il lui plaiſoit; mais que leur ame eſtoit hors de ſa puiſſance; & quoyqu'il puſt faire, qu'il ne la pouvoit empécher de s'unir à ſon Createur. Plus nos pechés ſont grands, pourſuivit un autre Jeſuïte, plus Dieu permet, qu'on nous tourmente dans ce monde; & qu'on nous perde, pour ainſi dire, pour nous ſauver dans l'autre. Et ſi aprés les tortures & les cruautez qu'on exerce ſur ce corps, il reſte encore quelque choſe à laver, quand l'ame s'en ſepare, le Purgatoire acheve, & la met en eſtat de voir l'agneau immaculé, qui n'eſt entré dans ſon propre Royaume, qu'aprés avoir ſouffert la mort & la mort de

la

la croix. C'eſt pourqüoy, lorſque Dieu ſouffre que ſes enfans ſoient tourmentez, bruſlés, & inſultez de toutes les manieres; ce n'eſt pas, qu'il les abandonne; mais c'eſt pour leur montrer un chemin plus court à la gloire, & pour leur procurer une place au nombre des Elus. Cette puiſſance de l'Empereur, dont vous nous menacez, & dont nous avons éprouvé les rigoureux effets, n'eſt ni infinie, ni éternelle: tout grand qu'il eſt, il ne la tient point de lui-même: c'eſt ce Dieu, que nous adorons, qui la lui a donnée, mais il ne l'a que pour un tems, & cét éclat, qui l'environne, au milieu de ſes Courtiſans, le quittera dans le tombeau. Ouy, dit un troiſieme, ce Dieu que vous mépriſez tant, & contre qui vous blaſphemez, eſt l'eſtre des eſtres & le Dieu des Dieux, & le ſeul veritable; c'eſt lui, qui peut tout ce qu'il veut, &

hors la creance duquel, il n'eſt point de ſalut. Tout le bien qui ſe fait, c'eſt lui, qui en eſt l'Auteur; & s'il permet le mal pour des raiſons inconnuës à noſtre foibleſſe, c'eſt pour nous mieux faire comprendre, que ſa ſeule volonté eſt la regle de toutes choſes.

Les juges, entendant tous ces diſcours, les crurent trop forts, pour ceux qui les avoient attaquez, & que Syovan, qui avoit eſté de leur Compagnie, & qui ſavoit mieux leurs myſteres, y pourroit répondre plus à propos. Ils le firent donc venir; & leur commanderent de repliquer à ce qu'ils diſoient. A quoy celui-ci, obeiſſant, commença ſon diſcours par des invectives & des injures, qu'il leur dit; & ajoûtant enſuite blaſphemes ſur blaſphemes, il les reprit de leur audace d'oſer mettre Jeſus-Chriſt au deſſus d'Amida, de Xaca, & de Canon, qui eſtoient les

les Dieux tutelaires du pays ; & qui faisoient fleurir cet Empire. Les Jesuïtes touchez, jusques dans le fond du cœur, des horribles paroles de ce Renegat, il y en eut un, qui parla pour tous ; mais d'un ton, qui ne sentoit guere l'estat où ils estoient : Quoyque tu puisses dire malheureux que tu es, lui dit-il, qui as si lâchement abandonné la Loy, que tu sais bien estre la meilleure, & de qui la conscience dement assurement les blasphemes execrables que ta bouche vient de vomir, nous n'avons garde de t'imiter ; & tes raisons ou plustot tes injures, tes invectives & tes blasphemes, ne sont pas assés forts pour nous persuader le contraire de ce que nous croyons. Nous savons, que ce Dieu, que tu méprises maintenant, & que tu as tant de fois adoré, est le seul adorable: Nous savons, que c'est lui, qui à fait le Ciel & la terre, qu'il a creé

toutes choſes, qu'il les conſerve, qu'il en a ſoin; & qu'une feuille d'arbre, ni un ſeul cheveu de nos teſtes, ne peuvent tomber ſans ſa permiſſion: Nous croyons, que ſon Fils unique eſt mort pour nous ſauver, & que hors de cette creance, il n'y a point de ſalut: Mais nous croyons auſſi, qu'y renoncer pour plaire au monde, pour vivre avec plus de liberté, ou pour eviter les ſupplices, comme a fait Syovan, eſt un peché des plus enormes, & qui ne peut manquer d'eſtre ſeverement puni. Voyla pour ſa Juſtice; & Voici pour ſa miſericorde. Repens toy, malheureux; Souviens toy d'où tu es tombé, & demande pardon à Dieu, mais demande le ſerieuſement, & ne doute pas, qu'il ne t'écoute. Si ton peché eſt grand, ſa bonté eſt infinie; Penſe que cette vie eſt courte, penſe à l'eternité, & que.... Ce Jeſuïte, ſuivant le zele de ſon cœur, qui

qui le tranſportoit, auroit pouſſé ſon diſcours bien plus loin, ſi les juges, qui n'eſtoient pas d'humeur à l'écouter, ne l'euſſent pas interrompu, en lui commandant de ſe retirer lui & ſes Compagnons: Aprés quoy on interroga les Hollandois.

Et la premiere choſe, qu'on leur demanda, ce fut que Schaep & Bylvelt, eſtant les Maiſtres du Vaiſſeau, pourquoy ceux, qui y eſtoient reſtez, avoient levé l'anchre & quitté la rade de Nambou, contre l'ordre qu'ils leur avoient envoyé de les attandre? Et ſi c'eſtoit la maniere des Hollandois, de deferer ſi peu aux ordres de leurs Maiſtres? Bylvelt répondit, que le Pilote en leur abſence, commandoit dans le Vaiſſeau; & que c'eſtoit auſſi à lui à en répondre, & de prendre garde de ne rien faire contre les ordres, qu'on lui avoit donnez; C'eſt pourquoy, ils ne ſavoient point quelle excuſe il pourroit alleguer.

guer au Gouverneur de Batavia, pour justifier sa conduite sur ce depart, à moins que leur prison ne lui eust fait craindre de tomber dans le même malheur, ou qu'il ne se fust imaginé, qu'il ne lui estoit pas permis de continuer sa route vers la Tartarie, par le chemin que nous avions pris; Ou enfin, qu'il n'eust crû, parce que c'estoit la premiere fois, que lui & les autres avoient esté au Japon, qu'il y avoit moins de Jedo à Nangesaque, que de Jedo à la rade de Nambou, où estoit le Vaisseau.

Mais, reprit Sammoccisamma, puisque non seulement l'Empereur d'aujourd'huy, mais son Ayeul & son Bisayeul encore ont accordé aux Hollandois la liberté de negotier dans cet Empire; pourquoy, dis-je, aprés une longue guerre avec les Portugais, nos ennemis jurez, avez-vous fait la paix avec eux? Vous m'avouerez, que l'Empereur a raison

ſon d'en avoir de l'ombrage; & que cette paix ne lui pouvant eſtre deſormais que prejudiciable, vous ne lui pouvez eſtre que ſuſpects. L'intereſt d'eſtat, répondit Bylvelt, a obligé les Hollandois à faire cette paix, dans un tems que l'Eſpagne, qui eſt bien plus à craindre pour eux, ſe rendoit formidable à toute l'Europe, & qu'en ſecourant les Portugais contre les Eſpagnols, ils diminuoient les forces de leurs plus grands ennemis, & les reduiſoient en eſtat d'eſtre moins craints; mais que, nonobſtant cette alliance avec les Portugais, ils eſtoient toûjours fort oppoſez en fait de Religion; & qu'ils ſeroient toûjours fidelles, & attachez aux intereſts & au parti de l'Empereur, preferablement à celui de toute autre Nation, & de tout autre Prince.

Ne croyez-vous pas, interrompit, le même Seigneur, comme vos nou-

veaux alliez & leurs Preſtres, de vous pouvoir tirer de la priſon par vos prieres & par leurs Meſſes ? Ce n'eſt pas noſtre opinion, luy repartit le Capitaine; & nous ne reconnoiſſons point d'autre Liberateur que l'Empereur, entre les mains de qui nous ſommes.

Aprés cette réponſe, les juges ſe voulant divertir, Mat-Sodairo-Iſoſamma ayant fait apporter un tambour, commanda au Jeune Hollandois de le battre à la mode de ſon pays, ce que celui-ci, qui eſtoit d'une humeur gaye & fort alerte, fit de fort bonne grace, eſtant fort entendu ſur ce fait-là, & les juges témoignerent d'en eſtre fort ſatisfaits. Aprés quoy, ils ſe ſeparerent, & donnerent permiſſion aux Priſonniers de ſe retirer chés eux.

Comme ils s'en retournoient, ils rencontrerent en leur chemin une Dame de qualité, ſuivie d'un grand nom-

nombre de Filles, dont les unes luy portoient des pantoufles d'un fort beau vernis; d'autres des mouchoirs; quelques-unes des dragées & de toute sorte de confitures dans de grands plats-bassins: Ces Filles marchoient derriere les Femmes de chambre, qui suivoient leur Maistresse immediatement; ou plustot qui l'environnoient, les unes avec des évantails, quoyque fort inutiles au mois d'Octobre où l'on estoit, d'autres avec une espece de daiz qui lui servoit de parasol: Le tour du daiz estoit d'une estoffe de soye rayée avec des nuances admirablement belles; Il n'est rien de si beau, ni de si riche que les habits de ces Dames; Leur Coiffure, quoyque negligée, a quelque chose de fort charmant; Elles laissent tomber leurs cheveux de derriere la teste, où ils sont noüez en touffe pendante; Au dessus de l'oreille gauche, elles portent un poin-

çon, au bout duquel pend une perle, ou quelque pierre de grand prix: Elles ont deplus un petit rond de perles à chaque oreille, qui leur ſert de pendant: Elles ont le corps ſerré d'une ceinture de quelque belle broderie, & qui répond fort bien à tout le reſte de l'equipage. Sur quantité de longues Veſtes, qu'elles portent, elles ont une robe flotante & qui leur traîne de quelques piés; mais au lieu qu'en Europe on meſure la qualité par la longueur d'une queuë traînante, on la diſtingue au Japon par la quantité de Jupes: ſi bien qu'il y a des Dames, qui en portent juſqu'à cent; ce qui paroiſtroit peut-être incroyable à quelques-uns, ſi l'on ne les avertiſſoit, que l'eſtoffe de ces Jupes eſt d'une fineſſe, & ſi deliée, que ſouvent vint jupes de ce pays-là ne peſent pas tant qu'une ſeule de celui-ci.

Pendant que la veuë de cette Dame

me occupoit une partie des Hollandois, le Capitaine & le Soû-marchand, s'entretenant avec les interpretes, leur demanderent, pourquoy on les avoit placez auprés de ces quatre Jesuïtes? & pourquoy les juges s'estoient retirez, ce sembloit avec quelque empressement. A la premiere question les Truchemans leur répondirent, que Sammoccisamma avoit esperé, en les plaçant ainsi auprés de ces R. R. Peres, de pouvoir découvrir, si les Hollandois estoient coupables de ce qu'on les accusoit; & à l'autre, qu'ils estoient sortis ainsi à la haste, parce que c'estoit l'heure de se rendre à la Cour, pour des affaires d'importance.

Les Hollandois augurerent bien de cette réponse, & commencerent à avoir moins d'inquietude. Ils apprirent depuis que deux Jesuïtes, qui avoient embrassé la Religion du pays,

s'estoient retractez avec éclat, & que leur retractation retardoit le voyage de Syovan, qui seroit parti, sans cela, pour Nangesaque; parce que voulant remettre ces deux Relaps à la question, on avoit dessein qu'il y assistât; & son voyage fut differé jusqu'à la fin du procez. Dans ce tems-là, Isaymon fit souvenir aux Hollandois, de la promesse qu'ils lui avoient faite de lui donner leurs noms par écrit, & encore de ceux qui estoient demeurez dans le Vaisseau. Ce que ceux-ci firent, dont le Gentilhomme eut une joye extreme, & donna cét écrit à Manikebe, pour le lui traduire en Japonnois.

Ces Truchemans, Tosaymon, Manikebe, Kitsboye & Phatsiosaimon entendoient si peu leur mestier, qu'ils ne savoient comment interpreter deux lettres, qui leur furent données le 24. Octobre, dont l'une estoit en Hollandois & l'autre

en

en Portugais; mais qui ne contenoient que la même chose. Le Gouverneur de Batavia les avoit écrites, le 24. d'Avril de l'an 1643, au Gouverneur de Nangeſaque. Le deſſein de Sammocciſamma, qui les feſoit traduire, eſtoit de voir ſi elles eſtoient uniformes. Les Interpretes ſe rompirent long tems la teſte à y rêver, & toute leur peine eſtant inutile, la honte de faire voir à leurs Maiſtres, qu'ils feſoient un meſtier, dont ils eſtoient ſi peu capables, les obligea d'avoir recours aux Hollandois; Mais cette langue leur eſtoit ſi étrangere, qu'avec tout le ſoin, que ceux-ci ſe donnerent, ils ne peurent point encore en venir à bout; mais pour Kitsboye & Phatſioſamnon, qui entendoient un peu mieux le Portugais, ils leur firent auſſi mieux comprendre, ce qu'elles contenoient. Tout cela neanmoins, plus par conjecture qu'autrement; & ils conclu-

H 6 rent

rent enfin tous quatre, que ces deux lettres ne ſe contrediſoient point, & les ayant miſes en Japonnois, ils les allerent porter à leurs Maiſtres.

Le lendemain, Manikebe dit aux Hollandois, que Sicungodonno, ayant appris que le Sieur Elſerak devoit bientôt partir de Nangeſaque, pour venir à Jedo, vouloit attandre ſon arrivée pour les mettre en liberté; ce qui n'affligea pas peu ces pôvres gens, qui ſavoient le long chemin qu'il y avoit de Nangeſaque à Jedo; mais ce Truchemen les conſola, en leur diſant de la part de Sicungodonno, qu'ils euſſent bon courage, & que rien ne leur manqueroit. Ces paroles ayant donné occaſion, à Schaep & à Bylvelt, de repreſenter au Trucheman, que la ſaiſon commençoit d'eſtre rude, & qu'ils avoient beſoin de couverture, il en parla auſſitôt à leur hoſte, qui leur promit de leur en achetter; & qu'il:

qu'ils n'avoient qu'à demander, ce qui leur eſtoit encore neceſſaire.

Quelque reſolution qu'on euſt priſe de differer le depart de Syovan, acauſe des Jeſuïtes, dont nous avons parlé, il ſurvint des affaires, qui l'obligerent de partir. Lorſqu'il fut preſt, il alla voir les Hollandois, pour prendre congé d'eux: Ils le voulurent charger d'une lettre pour le Sieur Elſerak; mais Syovan leur dit, que Sicungodonno le lui avoit trés-expreſſement deffendu: C'eſt pourquoy les Hollandois ſe contenterent de le prier, de le voir de leur part, de lui repreſenter l'eſtat où ils eſtoient, & de lui raconter enfin tout le detail de leurs affaires; ce que Syovan leur promit.

Le 1. de Novembre, Kitsboye, Phatſioſaimon & Manikebe les furent voir, pour leur dire, que dans un combat, qu'il y avoit eu entre un Vaiſſeau Hollandois & un autre de

Quinammers, le premier avoit eſté bruſlé. Et enſuite ils leur apprirent comme Sicungodonno leur permettoit de ſe faire raſer la barbe, & couper les cheveux, grace qu'ils n'avoient pû encore obtenir.

A quelques jours de là, Toſaimon leur dit, que l'Empereur n'eſtoit pas encore ſatisfait, quoyqu'ils euſſent allegué pour leur defence, n'eſtant pas encore evident, qu'ils n'euſſent pas mis des Preſtres à terre; & que le ſoupçon, qu'on en avoit, eſtoit fondé ſur la paix, qu'ils avoient faite avec les Portugais; & que, ce qui aggravoit le fait, c'eſtoit, qu'on avoit decouvert, que leur deſſein, qu'ils avoient pris tant de ſoin de cacher, eſtoit d'aller chercher les treſors de l'Empire, qui ſont les mines d'or & d'argent: Ce qui eſtoit bien oppoſé, à ce qu'ils avoient declaré. C'eſt-pourquoy, l'Empereur avoit defendu de les élargir,

gir, que le Sieur Elſerak ne fuſt arrivé, pour voir, ſi ce qu'il en diroit ſe rapporteroit à leurs réponſes.

Cette nouvelle jetta une grande conſternation dans le cœur des Hollandois; mais ils n'avoient garde de le témoigner à ce Trucheman. Bylvelt, aprés lui avoir proteſté, que céte nouvelle les ſurprenoit fort, & que ni lui ni ſes Compagnons n'avoient jamais oui parler de cela, il lui demanda, en quel endroit eſtoient ces mines. Surquoy Toſaimon lui apprit, qu'elles eſtoient à ſoixante lieuës par de là la pointe de Jedo, mais qu'il n'en ſavoit pas davantage. Bylvelt n'inſiſta pas là-deſſus; parce qu'il comprit aſſez, que c'eſtoit là où la tempeſte les avoit ſeparez du Vaiſſeau Caſtrecom, la nuit du 14. May, vers l'Eſt-Sud-Eſt, à 56. lieuës de Jedo.

Dans le tems, qu'ils tenoient ce diſcours, l'hoſte appella Schaep & Byl-

Bylvelt, pour les mener dans une autre Chambre, où Kitsboye & Phatſioſaimon les attandoient, avec un Gentilhomme Japonnois, qui avoit une caſſette à ſon coſté, & un papier écrit à la main. Il eſtoit aſſis ſur un tapit, qu'on avoit eſtendu ſur un ſiege quarré, & haut environ d'un demi-pié: Il avoit la teſte nuë, & ſes cheveux eſtoient relevez tout au tour à la maniere des Femmes, & noüez par derriere avec des rubans. Sa robe de deſſus eſtoit d'une trés-riche eſtoffe, & fourrée d'une peau extremement fine & mouchetée: Elle eſtoit fermée par devant avec une agraffe d'or: Celle de deſſous eſtoit à fleurs,& ſon haut-de-chauſſes lui tomboit juſques ſur les talons. Il tenoit une évantail de la main gauche, au haut de laquelle, il y avoit une roſe d'or, dont les feuilles eſtoient fort delicatement diſtinguées. Le ſoin de ſes valets eſtoit, d'empécher,

cher, que ce tapit ne fist point de faux plis, & de faire en sorte, que la frange, qu'il y avoit au tour, pendist egalement par tout. C'est en céte posture, que les Gentilshommes Japonnois sont d'ordinaire assis à l'entrée de leurs Maisons, d'où l'on les porte sur ces mêmes tapits, par tout où il leur plait dans la Maison; mais quand ils sortent, c'est dans des Palanquins, qui sont faits à peu prez comme nos litieres.

Schaep & Bylvelt ne furent pas plustôt entrez dans la chambre, que ce Gentilhomme ouvrit sa cassette, d'où il tira un pot & un verre faits à la maniere Hollandoise, une cravate rayée de rouge, un petit pot à la Chinoise, un morceau de grosse toile, un autre de damas blanc, du Tabac de Ternate, une espece de chapelet, dont les grains estoient jaunes & rouges, Aprés leur avoir estalé toutes ces pieces l'une aprés l'au-

l'autre, il leur fit demander par les deux Truchemans, qui eſtoient là preſents, s'ils les connoiſſoient, & s'ils ne ſe ſouvenoient point, d'avoir donné ces bagatelles à quelques Japonnois pour avoir du poiſſon, des herbes, & pour d'autres proviſions.

Le Capitaine répondit que quelques-unes pouvoient venir de Hollande; & qu'il s'en pouvoit trouver de ſemblables dans ſon Vaiſſ. mais non pas le petit pot, la Cravate, ni le chapelet. Je ne me ſouviens pas, ajoûta-t-il, qu'on en ait changé de telles pour des vivres; mais on peut interroger là-deſſus les autres de nos gens, qui ne manqueront pas de dire la verité, s'ils en ſavent quelque choſe. Le Gentilhomme approuva fort ſon avis, & ayant fait venir les autres priſonniers, il leur fit demander la même choſe, & ils lui repondirent demême que leur Capitaine. Sur cela Schaep pria Toſai-

Tosaimon de demander un peu à ce Gentilhomme, en quel lieu, en quel tems, & par qui cet échange avoit esté fait, qui luy répondit, que c'estoit le 25. d'Aoust, qui fut le jour que les prisonniers arriverent à Jedo, sur la coste Orientale du Japon; mais qu'il ne savoit pas à combien de degrez vers le Nord. Que c'estoit un Vaisseau long environ de 30 brasses & de 25 piés de large: Qu'il estoit monté de seize pieces de Canon, & la Chalouppe de quatre petites coleuvrines: Qu'il y avoit dans le Vaisseau un perroquet attaché à une leze: Que l'on y avoit vû un Maréchal travailler à son mestier. Que la pluspart des matelots estoient vestus de soye; quelques-uns même ayant aux doits des bagues d'or. Que c'estoient ces gens-là, qui avoient fait échange de ce qu'on venoit de leur montrer, pour du poisson & d'autres vivres; & que,

pen-

pendant que les peſcheurs eſtoient allés avertir les Magiſtrats du prochain Village de la venuë de ces étrangers, ainſi qu'ils eſtoient obligez, ceux-ci s'eſtoient remis en mer & n'avoient plus paru depuis. A ce diſcours les Hollandois jugerent bien, que c'eſtoit le Vaiſſeau Caſtrecom, dont ils eurent bien de la joye; parce qu'ils le croyoient perdu.

Ce Gentilhomme leur fit encore demander de quelle grandeur eſtoient leurs deux Vaiſſeaux Breskens & Caſtrecom? combien ils avoient de pieces de Canon? Quelles ſortes de Chaloupes, & ſi elles avoient auſſi du Canon. Le Capitaine répondit, que le Caſtrecom pouvoit avoir 24 braſſes de long, & quatre & demi de large. Que lorſqu'il partit de Batavia, il eſtoit monté de 20 pieces de Canon, y compris celui qu'on appelloit le Canon du Prince, & qu'on deſtinoit pour la Chaloupe.

loupe. Qu'eſtant arrivez à Ternate, ceux du Breskens avoient déchargé dans l'autre quatre pieces de fer, dont ils eſtoient incommodez : Que le Caſtrecom n'avoit qu'un eſquif & une Chaloupe, dans laquelle il y avoit un Canon & trois Coleuvrines. Que le Breskens eſtoit long d'environ cent huit piés, & large de cinq braſſes. Que la Chaloupe eſtoit armée, comme celle du Caſtrecom, mais qu'ayant découvert la terre ils avoient remis l'Artillerie dans leur bord, tant pour s'en ſervir dans le beſoin, que pour n'en eſtre pas incommodez.

Enſuite ce Gentilhomme voulut ſavoir, combien de mats, de vergues & d'antennes ils avoient perdu dans la tempeſte, dont ils parloient ? s'ils avoient dans leur bord quelques inſtrumens de Muſique ? s'il y avoit un perroquet & un Maréchal ? combien de gens veſtus de ſoye, & qui

por-

portaſſent des bagues d'or? Et ſi la Chaloupe & l'eſquif ſuivoient le Vaiſſeau, ou s'ils eſtoient dedans? Bylvelt, ayant pris la parole, vit dans la Chambre un tableau, où il y avoit quelques Vaiſſeaux repreſentez, & qui lui ayderent à s'expliquer, & à montrer avec le doit, ce que la tempeſte avoit briſé de leur Vaiſſeau, & comme un coup de vague en avoit enlevé la proüe. Aprés, il dit, que toute leur Muſique conſiſtoit en deux flutes & un violon: Qu'ils n'avoient point de Maréchal, mais qu'un des Canonniers, qui avoit ſoin de tenir les armes en eſtat, en feſoit quelque fois la fonction. Que pour les Perroquets, ils en avoient pris deux à Ternate, dont ils avoient deſſein de faire preſent en Tartarie à quelque perſonne de qualité; mais qu'ils eſtoient morts en chemin. Qu'il y en avoit encore deux dans l'autre Vaiſ-
ſeau,

ſeau, mais qu'il ne ſavoit pas s'ils eſtoient morts ou non. Qu'ils avoient dans leur bord quatre garçons ou valets. Qu'il ne ſavoit pas, qu'il y euſt aucun du Vaiſſeau, qui portaſt des bagues d'or: Qu'il n'y avoit que trois matelots, qui euſſent des habits de ſoye, qu'ils prenoient rarement, l'uſage ordinaire n'en eſtant permis qu'aux premiers Officiers; Et qu'enfin en pleine mer, les Chaloupes eſtoient ſur le Vaiſſeau, & qu'ils ne les remettoient à l'eau, que quand ils approchoient de terre, en les attachant à une Corde, avec laquelle ils les tiroient derriere le navire.

Toutes les enqueſtes, que ce Gentilhomme feſoit, eſtoient écrites ſur ce papier, dont nous avons parlé; & il y avoit laiſſé une eſpace à chacune, pour y pouvoir inſerer la réponſe; ce qu'il feſoit d'une telle viteſſe, que les choſes n'eſtoient

pas

pas plustôt interpretées, qu'elles estoient écrites. Ce qui paroistra peut-être incroyable, à ceux, qui ne savent pas, que ces peuples ingenieux enferment un mot dans chaque lettre: si bien que le nombre des mots, & celui des lettres est egal, & il va, selon le raport d'Athanasius Kircherus, jusqu'à quatre-ving mille.

Ce Gentilhomme s'estant retiré, les Hollandois demanderent aux Truchemans, à quel degré de longitude & de latitude étoit Matsimai, qui estoit l'endroit où l'on avoit vû l'autre Vaisseau; mais on ne leur voulut rien répondre de positif, ce qui donna de la peine à ces pôvres prisonniers; mais leur déplaisir augmenta, quand ils apprirent de quelques serviteurs du logis, qu'ils eurent l'adresse de gagner, que quelques-uns du Vaisseau Castreçom estoient tombez dans le même piegé qu'eux, & qu'on les avoit aussi menez prisonniers à Jedo.

Le

Le lendemain ils furent encore menez au même lieu, où l'on les avoit interrogez le jour d'auparavant. Le Gentilhomme y estoit avec trois autres, qu'ils n'avoient point encore vûs: Et parmi eux, il y en avoit un, qui les regardoit d'un œuil fort severe. C'estoit un Homme de belle taille, mais d'un visage fort mal fait, & l'air de mauvais augure. C'estoit lui aussi, qu'on avoit envoyé reconnoistre le Castrecom, & qu'on avoit ensuite deputé vers Jedo, pour avertir, qu'on prist garde, que les premiers prisonniers n'eussent point de communication avec ceux-ci.

Il sembloit, que cét Homme & les deux autres, dont le premier estoit escorté, & qui s'appelloit Borgio, ne fussent-là, que pour embarrasser les Hollandois dans leurs réponses, sur tout celui qui avoit si méchante mine, & qui changeoit

à chaque mot de postures & de grimaces, capables de déconcerter, à quoy n'aydoit pas peu la maniere de Bongio, qui leur fesoit souvent repeter la même chose, pour rompre l'uniformité. Aprés les avoir encore interrogez sur les nipes de cette cassette, il leur fit demander de quel âge, & de quelle taille estoient le Capitaine, le Maistre & le Marchand qui estoient dans le Castrecom? combien de matelots il y avoit dans le Breskens, qui portoient les cheveux courts? Et combien de gens ils estoient dans les deux Vaisseaux, lorsqu'ils estoient partis de Batavia?

Le Capitaine du Castrecom, répondit Schaep, peut avoir quarante ans; il est d'une taille au dessus de la moyenne, & a les cheveux bruns: Le Maistre n'est âgé que de 26 ans tout au plûs, & est de taille ordinaire: le Marchand n'en a guere plus de vint.

vint. Pour ce qui regarde les cheveux de nos matelots, c'eſt à quoy je n'ai pas pris garde; mais il y en peut bien avoir quinze ou vint, qui les ont plus courts que les autres: Nous eſtions ſix vints Hommes, ſoixante à chaque bord, quand nous ſommes partis de Batavia.

Toutes ces réponſes eſtant écrites, il y eut quelque conference entre ces Meſſieurs, dont le ſerieux & les manieres en firent tirer de méchantes conjectures aux Hollandois. Mais leurs Truchemans les raſſurerent un peu; & leur dirent, que le Caſtrecom avoit eſté vû pointant ſa route vers le Sud; mais qu'ils ne devoient pas craindre, que cela leur puſt nuire, non plus que la detention des autres Hollandois, qui n'ayant rien dit, qui ne fuſt conforme, à ce qu'ils avoient eux-mêmes depoſé, tout tourneroit à leur avantage.

I 2 Cet-

Cette réponse de la part d'un Homme, qui les avoit traittez jusques-là fort rudement, & qui ne les auroit pas flattés, si leurs affaires eussent esté sur un méchant pié, les consola un peu. Quelques jours aprés, ils apprirent comme l'Empereur avoit fait grace à ces quatre Jesuïtes; mais qu'ils ne seroient mis hors de prison, qu'à l'arrivée du Sieur Elserak, par le moyen de qui il vouloit les faire transporter à Batavia. Il y en avoit deux Italiens, le troisiéme Espagnol, & le dernier Portugais.

Le 25 de Novembre. Isicauwa Isajomondonno, Gentilhomme Japonnois, donna avis aux Prisonniers, comme le Sr. Elserak estoit arrivé à Osacca le 4. du même mois, & qu'il seroit dans cinq jours à Jedo, ayant eu ordre de l'Empereur de faire diligence, sans s'amuser aux formalitez ordinaires, & sans perdre

teins

tems à ſonger aux preſens, qu'il lui pourroit faire. Il leur dit deplus, qu'on avoit deſſein de les interroger encore une fois, avant que de les élargir, & qu'il ne doutoit pas que cela n'arrivât bientôt.

Le lendemain Kitsboye & Phatſioſaimon leur firent dire par Manikebe, qu'il falloit changer de logis, celui où ils eſtoient eſtant deſtiné pour le Sieur Elſerak; Que c'eſtoit l'ordre, que Sicungodonno avoit receu de l'Empereur, qui vouloit encore, que le Sieur Elſerak fuſt interrogé, avant qu'il leur euſt parlé. Le ſoir du même jour, on les mena chés leur nouvel hoſte, qui eſtoit le Fils de celui qu'ils quittoient, & qu'ils avoient vû pluſieurs fois chés ſon Pere; mais le lieu, où il les logea, avoit toute l'apparance d'une triſte priſon. Comme ils s'entreregardoient avec quelque ſurpriſe, d'un tel ſejour

I 3 qu'on

qu'on leur donnoit, leur nouvel hoſte arriva, qui les receut avec beaucoup de joye, & les regala de ſon Vin, ce qui adoucit un peu le chagrin de leur appartement.

Le lendemain Kitsboye & Phatſioſaimon leur vinrent offrir leur ſervice, pour porter quelque lettre au Sieur Elſerak, s'ils lui vouloient écrire; mais cette civilité leur paroiſſant un peu ſuſpecte, & craignant, qu'on ne les vouluſt ſurprendre, ils reſolurent de le faire avec beaucoup de circonſpection, pour qu'on n'y puſt pas trouver à redire. Mais à peine avoient ils commencé d'écrire, qu'on les vint querir, pour aller comparoiſtre devant les juges. Ils furent dabord ſur le lieu; mais y eſtant arrivez, on les renvoya, parce que ces Meſſieurs ne s'aſſembloient pas ce jour-là. Les Priſonniers s'imaginerent, que c'eſtoit peut-être, qu'ils eſtoient las de les interroger,

roger, & que ne ſachant plus que leur demander, on les laiſſeroit en repos juſqu'à l'arrivée du Sieur Elſerak: Mais leur conjecture fut vaine; car dés le lendemain on les vint prendre pour les mener hors de la Ville, où ils avoient eſté déja tant de fois. Ils furent quelque tems à la porte, d'où Schaep & Bylvelt ayant eſté appellés, on les fit paſſer par un fort beau Jardin, & de là dans une ſale, & enſuite dans une galerie, où les Juges eſtoient aſſis dans un appareil, que toute la pompe des Princes de l'Europe ne ſçauroit imiter. Dabord qu'ils y furent entrez, on les fit mettre à genoux, & ce fut dans cette poſture qu'ils furent interrogez.

Sur quoy Sicungodonno commença à leur dire, Schaep & Bylvelt, Capitaine & Marchand du Navire Breskens, nous vous ſommons maintenant de répondre preciſement &

ingenûment à ce qu'on vous demandera : Car si Elserak, que nous attandons, parle autrement que vous, vous devez vous assurer de souffrir les plus cruels tourments. Schaep ayant répondu, qu'ils avoient dit les choses, comme elles estoient, Sicungodonno continua à lui demander, s'il connoissoit les choses que Bongio lui avoit montrées le huitiéme & le neuviéme du mois? s'ils n'avoient pas vû le Vaisseau, d'où elles estoient venuës ? Pourquoy estant à la pointe septentrionale du Japon, ils avoient tourné la prouë vers l'Est? En quel tems le vent estoit bon, pour se rendre de là à Jacatra? & s'ils ne savoient pas, quels estoient les Vaisseaux, qu'on avoit vûs depuis quelques jours le long de la coste Satsominoo.

Ce que nous pouvons dire, répondit Bylvelt, sur les Marchandises qu'on nous a montrées ; c'est que

que nous en avons de ſemblables dans noſtre Vaiſſeau, mais eſtant certain, que ce ne ſont pas de nos gens, qui les ont échangées, il y a apparance, que ce ſont ceux de l autre Vaiſſeau, que nous avons cru perdu juſques ici. Aprés cette tempeſte, nous primes à l'Eſt, pourſuivit-il, étant à la pointe du Japon, pour la doubler avec moins de peine vers le Sud-Eſt, & pour abreger noſtre chemin. Pour le vent, nous le croyons bon là à la mi-Septembre; mais pour ce qui eſt des deux Vaiſſeaux, que l'on a vûs, tout ce que nous en pouvons dire, c'eſt, que c'eſt peut-être le noſtre avec le Caſtrecom, qui ſe ſont à la fin rencontrez, & qui s'en retournent à Batavia, voyant leurs Maiſtres empriſonnez.

Ne ſauriez-vous pas me dire, interrompit Sicungodonno, combien de gens, tant Soldats que matelots

les Eſtats Generaux ont envoyez au ſecours des Portugais ? s'il eſt vrai, que ces Soldats ſe ſoyent mutinez faute de payement ? & enfin quel ſuccez cette entrepriſe peut avoir eu ? vendez-vous, pourſuivit-il, des marchandiſes pour les Portugais ? & que ſignifient ces Croix & ces autres Figures dont vos balots ſont marquez ? n'auriez-vous point des Chapelets, & des Croix de bois dans vos Vaiſſeaux ?

Quand nous partimes de Batavia, repartit Bylvelt, on ne ſavoit point encore de quelle maniere avoit eſté receu le ſecours que les Hollandois avoient envoyé aux Portugais, ni ce qui s'eſtoit paſſé depuis leur arrivée. Pour la vente des marchandiſes, l'union n'eſt point ſi grande entre ces deux Nations, qu'elles ſe veuillent ſervir l'une de l'autre, pour les debiter : & ſi nos balots ſont marquez de quelques

croix

croix & d'autres Figures, ce n'eſt que pour les diſtinguer les uns des autres; parce que, ſans cela, il n'y auroit que de la confuſion parmi une ſi grande quantité, qu'on en voit en même tems. Mais nous ſommes preſts de faire ſerment, que jamais Croix ni Chapelets n'entrent dans nos Vaiſſeaux.

Aprez ces queſtions-là, Sicungodonno leur en fit faire quelques-unes ſur leur Religion, & ſur la difference, qu'il y avoit entre la leur & celle des Portugais, avec qui ils croyoient en un même Dieu. Quel eſtoit ce Dieu, & ſi l'on le voyoit? Quelles feſtes ils celebroient; & s'il y avoit des jours de jeune parmi eux? S'ils avoient des Preſtres; & ſi l'on les inſtruiſoit dans la même morale, que ceux d'Eſpagne & de Portugal? Schaep & Bylvelt luy ayant répondu ſur toutes ces queſtions, autant que le genie & la capacité de gens

de Marine le leur peurent permettre, on paſſa au diſcours de l'Iſle de Java, ſur laquelle Sicungodonno leur fit quelques demandes, ſavoir ſi elle eſtoit bien grande? Qui en eſtoit le Maiſtre? comment ſe nommoient ſes habitans, & de quelle couleur ils eſtoient?

L'Iſle de Java, répondit Schaep, eſt diviſée en grande, & en petite: il y a le détroit de Sunda, qui eſt entre la grande & Sumatra. Elle peut avoir environ 150 lieuës de longueur; mais elle n'eſt pas fort large: Elle a une riviere, qui la partage, & qui, au raport des habitans, change le bois en pierre. Le Roy de Mataran, ennemi juré des Hollandois, en poſſede la plus grande partie du coſté de l'Orient; & celui de Bantam leur allié commande abſolument à ce qui touche le long du détroit. Batavia, où le Gouverneur de la Compagnie tient

ſa

ſa Cour, eſt juſtement ſituée entre Mataram & Bantam. Les habitans en ſont cruels & de mauvaiſe foy; Ils ſont de forte complexion; & ont tous le viſage plat, les joües grandes, les paupieres larges, les yeux petits, la barbe claire, les cheveux courts & preſque tous bruns.

Sicungodonno n'ayant plus rien à demander aux Hollandois, leur fit ſigne de ſe retirer. Ils furent rejoindre leurs Compagnons, qu'ils trouverent au milieu de trente quatre Japonnois, tous garrottez d'une maniere à faire pitié. Le triſte eſtat de ces malheureux ne leur oſtoit pas le courage de ſe plaindre hautement de l'injuſtice, qu'on leur feſoit. On les menoit deux à deux vers les mêmes Juges. Les Hollandois, qui eſtoient déja las, auroient bien voulu ſe retirer chés eux; mais Manikebe leur dit, qu'il n'eſtoit pas encore tems; & en attendant il leur

apprit, que le crime de ces pôvres gens n'eſtoit autre, que d'eſtre nez de parens Chreſtiens, & que c'eſtoit, ce qui les avoit fait detenir ſi long tems en priſon & ce qui ſeroit peut-être la cauſe, qu'ils y mourroient. Il alloit continuer l'Hiſtoire de ces malheureux, quand le valet de Phatiiofaimon leur vint dire, que le Sieur Elſerak devoit arriver le lendemain, & que les Juges, en ayant eu avis, s'eſtoient retirez. Sur quoy les Hollandois furent ramenez chez eux, où ſe ſouvenant de l'offre, que Kitsboye leur avoit faite, de porter une lettre de leur part à Elſerak, ils reſolurent de lui écrire. Le lendemain, qui eſtoit le 1.er de Decembre, Schaep, ayant gagné le valet de leur hoſte, l'engagea à lui aller faire venir Kitsboye, qui eſtant toûjours dans la même bonne volonté, ſe chargea de leur lettre avec aſſurance d'informer

le

le Sieur Elſerak, de tout ce qui s'eſtoit paſſé depuis leur priſon: mais inutilement, car ni lui, ni aucun des autres Truchemans, ne lui peurent parler, eſtant expreſſement deffendu de lui laiſſer voir perſonne, qu'il n'euſt eſté oüi des Juges, & les autres auſſi; Ce qui fut le lendemain, qu'on les vint querir à grand haſte. Le Secretaire de Sicungodonno fut celui, devant qui ils furent premierement preſentez; & qui leur dit, qu'il avoit commiſſion, de leur demander, & d'écrire tout ce qui s'eſtoit paſſé, depuis leur départ de Batavia juſqu'au jour de leur arreſt, & que s'ils avoient oublié quelque circonſtance, dont ils ſe ſouvinſſent, qu'ils la lui declaraſſent; parce qu'ils alloient confronter leur depoſition, nonſeulement avec celle du Sieur Elſerak, mais avec celle du Capitaine de l'autre Vaiſſeau, qui avoit eſté pris auſſi, &

& mené à Jedo; & que s'il y avoit la moindre difference, ils couroient riſque de la vie, outre que l'Empereur feroit ſaiſir tout ce que la Compagnie poſſedoit dans l'Iſle de Diſma. Nous n'avons rien à dire de plus, répondit le Capitaine, que ce que nous avons déja dit; parce que nous avons parlé avec toute la ſincerité de gens, qui n'avoient point de méchant deſſein, & qui ne craignent point de dire la verité: Ainſi, bien loin d'apprehender les tourmens, nous-nous y ſoumettons de nous-mêmes, en cas qu'on nous puiſſe convaincre de menſonge.

Aprés cette declaration, le Secretaire commença à l'interroger ſur ſon voyage, depuis ſon départ de Batavia, & à lui faire cent queſtions là-deſſus, qu'on lui avoit déja faites vint fois, & auxquelles il répondit, comme auparavant. C'eſt quelque choſe de ſurprenant, que la deſ-

fiance

fiance de ces Peuples; La peur qu'ils ont de se tromper eux-mêmes, dans ce qu'ils disent, leur fait faire une infinité de repetitions. Enfin aprés lui avoir demandé encore une fois l'âge & les noms de tous les matelots, qu'il savoit aussibien que son Maistre, il fallut encore les redire: Et de plus, si c'estoit la premiere fois, qu'ils avoient esté au Japon? s'ils connoissoient le Sieur Elserak? où ils estoient la derniere fois, qu'ils lui avoient parlé? s'il savoit de quelles Marchandises leurs Vaisseaux estoient chargez, & ce qu'ils portoient en Tartarie?

Aprés que le Capitaine eut encore satisfait à ces demandes, comme à toutes les autres, le Secretaire lui dit, qu'il ne restoit plus, sinon qu'il l'informât de la taille, de l'âge, du nom, & de la qualité du Tartare, qui estoit dans l'autre Vaisseau, pour servir d'interprete; A

quoy

quoy ayant répondu comme il avoit fait à tout le reſte, il leur demanda, s'ils vouloient bien ſigner un acte, par lequel ils aſſureroient, que le Sieur Elſerak pouvoit dire preciſement, en quel tems ils eſtoient partis de Batavia pour Ternate: A quoy s'eſtant accordez, la conference finit là. Dans ce tems Sabroſaimondonno paſſa par la ſale, où ils eſtoient, & les regarda d'un oeil riant, ce qu'ils prirent à bon augure. S'eſtant retirez chés eux, ils apprirent que le Sr. Elſerak & le Soû-marchand du Caſtrecom avoient comparu devant les Juges, & que les choſes alloient bien.

Le huitiéme Decembre ils furent repreſentez devant les Juges, au moins Schaep & Bylvelt, car pour les autres, ils demeuroient pour l'ordinaire à la porte. Le Sieur Elſerak eſtant en même tems entré dans la Chambre d'audiance, où l'on le fit aſſeoir, on lui demanda, s'il connoiſ-

noiſſoit Schaep & Bylvelt, l'un pour le Maiſtre de Breskens & l'autre pour le Soû-marchand? s'il eſtoit vrai, qu'ils fuſſent partis de Batavia, pour aller negocier en Tartarie, & non pour mener des Jeſuïtes où d'autres Preſtres au Japon, ni pour y rien entreprendre au prejudice de l'Empire? & ſi, pour preuve de leur innocence, il vouloit demeurer caution? Elſerak les ayant avoüez, pour ce qu'ils ſe diſoient, & qu'ils eſtoient partis de Batavia le troiſiéme Fevrier, non pour porter des Jeſuïtes ni d'autres Preſtres au Japon, mais pour negocier en Tartarie, il ajoûta, qu'il eſtoit preſt de les cautionner, tant de ſa perſonne que des Vaiſſeaux de la Compagnie, qui negotioient à Nangeſaque. Aprés quoy Sicungodonno lui fit dire, qu'il euſt à ſe repreſenter le lendemain devant l'Empereur, où devant ſon premier Miniſtre,

niſtre, pour ſigner ce qu'il promettoit; puis on le fit conduire à la porte, où les autres Hollandois l'attendoient. Auſſitôt qu'il les vit, il les embraſſa avec beaucoup de joye, en leur donnant la nouvelle de leur liberté, qui fut quelque choſe de fort agreable, pour des gens qui avoient eu juſques-là la mort devant les yeux; Car avec une Nation auſſi deffiante, ſubtile, & formaliſte comme celle-là, bien heureux qui en échape, quand on tombe entre ſes mains. Outre le caprice des Juges, & la rigueur des loix, qui puniſſent de mort pour la moindre apparance de menſonge, ils avoient encore à craindre, du coſté de leurs interpretes, qui ne manquoient ni de malice, ni d'ignorance. Ainſi aprés tant de dangers & de frayeurs, c'eſtoit leur redonner la vie que de leur annoncer la liberté.

Pendant que les uns & les autres

les

les en felicitoient, on fit rentrer le Sieur Elſerak dans la Chambre d'audiance, où les Juges lui dirent, que pour des raiſons particulieres, il n'eſtoit pas encore à propos que les Priſonniers s'en retournaſſent avec lui; mais ces raiſons, qu'ils ne diſoient point, eſtoient faciles à deviner. L'Empereur, qui leur feſoit grace, la vouloit prononcer lui-même: Ainſi ce nouvel ordre ne troubla point la joye, qu'ils avoient de ſe voir libres. On leur permit de ſe voir en particulier; & ce ſoir-là même Schaep & Bylvelt furent ſouper avec le Sieur Elſerak, qui leur fournit encore le lendemain, de tout ce qui leur fut neceſſaire, pour ſe garantir de la rigueur de la ſaiſon. Dans ce tems-là, un de leurs Truchemans leur vint dire de la part de Sinugodonno, qu'ils n'euſſent point à ſortir de leurs Maiſons, que le Sr. Elſerak n'euſt eu audiance de l'Empereur.

pereur; Ce qui fut le même jour; comme ils en furent avertis par le même Trucheman, qui leur dit, qu'il en estoit de retour, & que dans deux heures ils le verroient; mais ne voyant point de tout ce jour-là l'effet de cette promesse, ni le lendemain encore, sans en savoir la raison, ils crurent que leur liberté estoit encore bien chancelante, & retomberent dans leur premiere inquietude. Dans ce tems-là, il y eut un second tremblement de terre, qui ne dura pas moins que le premier, mais dont les suites ne furent pas plus dangereuses.

Le huitiéme Decembre on les avertit, que le Sieur Elserak seroit interrogé, ce jour-là, pour la derniere fois; & qu'ensuite ils seroient libres, & qu'ils n'en devoient point douter. A peine on leur eut annoncé cette bonne nouvelle, que le Fils de leur hoste leur vint dire, qu'il fal-

falloit qu'ils s'habillassent, & qu'il les meneroit en un lieu, où ils n'avoient point encore esté; mais encore qu'il ne le nommât point, ils jugerent bien, aprés ce qu'on leur venoit de dire, que c'estoit au Palais de l'Empereur; Comme en effet ils y furent conduits, & virent tout ce que la structure peut imaginer de plus grand & de plus fin. Ce Palais est entouré de quatre grands fossez extremement larges & profonds, & si reguliers, qu'on ne peut rien voir de mieux entendu. Ils passerent par dix portes, avant que d'arriver dans une grande Cour, dont le pavé estoit tout couvert de belles nates des Indes, où l'on les fit asseoir, en attendant que l'heure fust venuë de les mener devant l'Empereur.

Ils furent là plus d'une heure exposez à la veuë d'une infinité de Courtisans, qui alloient & venoient

se

ſe faiſant, les uns aux autres, grand nombre de civilitez & de complimens. Pochicennemondonno, qui avoit vû pluſieurs fois les Hollandois dans leur priſon, s'approcha d'eux fort obligeamment, & leur montra un grand Portail, par lequel ils devoient paſſer, quand ils s'iroient preſenter devant l'Empereur. Peu de tems aprés, il leur vint dire, qu'il ſeroit leur introducteur: Il les fit entrer dans une Cour pavée de pierres de diverſes couleurs, & extrememenr propres; de là il les fit paſſer par ce Portail, qu'il leur avoit montré, d'où ils entrerent dans une galerie, qui malgré toute leur preoccupation ſur leurs affaires, les ravit d'admiration. Auſſitôt qu'ils y furent, on les fit baiſſer tenant le viſage contre terre, à la maniere des Japonnois; ſur quoy les Miniſtres de l'Empereur eſtant entrez, Sicungodonno, qui eſtoit ſuivi du Sieur

Elſe-

Elſerak, lui dit, qu'encore, que les Hollandois, qui eſtoient là preſents euſſent merité d'eſtre ſeverement punis, tant pour avoir croiſé long tems ſur les coſtes de l'Empire, ce qui les avoit rendus ſuſpects; que pour avoir épouvanté les habitans du pays par les coups de Canon qu'ils avoient tirez, eſtant à la rade de Nambou; comme il ne paroiſſoit point, qu'ils euſſent amené ſur ces terres, ni Preſtres ni Jeſuïtes, joint que ſa dépoſition s'accordoit avec la leur, l'Empereur vouloit bien leur faire grace, & les remettre en liberté à la conſideration du Sieur Elſerak; à condition neanmoins qu'il s'engageroit de répondre pour eux, en cas qu'on peût découvrir, qu'ils euſſent attanté quelque choſe contre l'Empereur, ou l'Empire. Elſerak ayant repondu, qu'il acceptoit ces conditions; le même juge ſe tourna vers les au-

K tres,

tres , & leur demanda , s'ils promettoient de comparoiſtre devant l'Empereur , ou ſes Miniſtres, toutes les fois qu'ils en ſeroient ſommez en quelque endroit qu'ils fuſſent, en cas qu'on les trouvât coupables, de ce dont on les ſoupçonnoit; & lui ayant eſté répondu , qu'ouy ; c'eſt donc à ces conditions , reprit le juge, que l'Empereur vous rend la liberté, allez deſormais où vous voudrez. Il ſeroit aſſés difficile de dire la joye que ces dernieres paroles produiſirent dans le cœur de ces pôvres gens ; mais il eſt ayſé de ſe l'imaginer.

Aprés cette grace, l'on en ajoûta une autre , qui fut de leur faire voir une partie du Palais de l'Empereur , où l'or brilloit de tous coſtez ; mais ſur tout la Sale où ce Prince donne audiance aux Ambaſſadeurs des Princes étrangers , & où il reçoit les Princes de ſon Empire , qui lui

font

font la Cour par ſemeſtre. Il y régne tout autour quantité de corps de garde, qui ſont d'une ſtructure merveilleuſe. Vis à vis du premier, on voit un Eſtandart, qui eſt gardé par une ſentinelle; Les armes de l'Empereur y ſont en broderie, & on lui porte un trés-grand reſpect. Les Soldats de la garde ſont dans une Galerie, où ils paſſent le tems à un jeu, qu'ils appellent Pitango, & qui eſt, à peu prés, comme les echets, & à prendre force tabac. Leurs armes ſont le long de la muraille ſur des rateliers, & le haut de cette muraille eſt garni de coquilles dorées, qui font une ceinture d'un fort agreable effet. Ceux qui reçoivent les preſens, qu'on fait à l'Empereur, gardent la dixiéme porte: On porte ces preſens ſur des charrettes & ſur des chevaux; mais dans un trés-bel ordre, & le plus proprement du monde. A meſure

qu'on les décharge deux Secretaires les écrivent, & on les porte dans des Magazins de pierre, & qui ſont à l'épreuve du feu. Entre la dixiéme porte & la baſſecour eſt la place du Trône Imperial, au milieu d'un riche baluſtre, qui eſt entouré de Mouſquetaires & de piquiers. Ce Trône a veuë ſur une grande place pavée, car toutes les Cours ne le ſont pas, & vers des tours dont l'éloignement fait une eſpece de perſpective. Ces tours ſont baſties ſur la muraille de la troiſiéme Cour. Il y a à chaque porte un corps de garde ſouſtenu par des grands piliers quarrez. Les Tours de la ſeconde Cour ſont plus belles, que celles de la troiſiéme, & les corps de garde auſſi plus grands & plus magnifiques; parce que c'eſt là que les Nobles font la garde. Il y a une de ces tours, qu'on appelle la tour des plaiſirs de l'Empereur; parce qu'en

qu'en effet c'eſt là, où il va ſouvent ſe divertir. De là ils paſſerent par une porte faite exprez dans le baluſtre, où eſt ſon Trône: Les Colomnes, qui le ſoûtiennent, & les degrez qu'il y a pour y monter, ſont d'or maſſif, & couverts de tapis d'une richeſſe ineſtimable: Les quatre premiers Princes du ſang ſont aſſis derriere l'Empereur: A la main droite ſont les quatre premiers Miniſtres; à la gauche quatre Gentilshommes des plus qualifiez de l'Empire; mais ils ſont tous aſſis ſi bas, qu'à peine peuvent ils voir le Trône. Outre ceux-là il y a encore tout au tour plus de cent Gentilshommes de la premiere qualité. Le Dais du Trône eſt encore d'or maſſif; & il y a aux quatre coins quatre Dragons de même metail. Le plat fond, qui eſt d'or auſſi, eſt enrichi de figures & de ſtatuës d'une merveilleuſe ſtructure, outre qu'il eſt parſemé

encore de quantité de beaux Diamans. Le Daix eſt ſouſtenu de quatre groſſes Colomnes toutes couvertes de pierreries; les deux de devant repreſentent les deux globes, le celeſte & le terreſtre; & l'on voit ſur les deux de derriere, d'un coſté des monſtres marins & des poiſſons en relief, & de l'autre des Dragons & toute ſorte d'autres animaux.

C'eſt entre deux de ces Colomnes que tous les Roys & les Princes du Japon, tant de l'Orient que de l'Occident, viennent rendre hommage tous les ſix mois à l'Empereur, en ſe mettant à genoux ſur le ſecond degré, où ils offrent leurs preſens avec proteſtation d'une entiere dependence & ſoûmiſſion. A un degré plus bas, il y a deux des principaux Courtiſans de ces Rois proſternez comme leurs Maiſtres, & derriere eux des Valets de chambre, qui portent les pantoufles, & dont

dont le viſage touche preſque juſqu'à terre; mais non pas les degrez; car cela leur eſt trés expreſſement defendu. Ces Valets ne ſont qu'au nombre de trois, n'eſtant pas permis à aucun de ces Roys, quelque puiſſant qu'il ſoit, d'en avoir davantage, quand il paroit dans ce lieu-là.

L'Empereur reçoit leurs hommages, aſſis à la mode des Orientaux, les jambes en croix: ſa robe de deſſus eſt en broderie d'or, & ferme aſſez haut ſur la poitrine avec une agrafe d'or, où ſont enchaſſez de gros Diamans & quelques Perles. Par l'ouverteure de cette robe on voit une ceinture large, qui eſt brodée d'or & ſemée de Perles, qui font des figures differentes.

Il n'eſt point de Monarque, à qui l'on rende de plus profondes ſoumiſſions, ni d'obeïſſance plus aveugle, que l'on fait à cet Empereur.

reur. Ce qui y contribuë le plus, c'eſt que ce Prince s'eſtudie à imprimer de la terreur & du reſpect par un appareil ſurprenant. Ce grand nombre d'Hommes armez, qui l'environnent, avec la pompe, où il affecte de paroiſtre, font un tel effet ſur ſes ſujets, & ſur les Roys mêmes ſes tributaires, qu'il n'en eſt aucun, qui oſe ſe revolter. Cependant on peut dire, que ce qui les retient le plus dans leur devoir, ſont les loix ſeveres & cruelles qu'il y a pour les moindres fautes, dont nonſeulement les criminels ſont punis, mais tous leurs parents avec eux, quelque innocens qu'ils ſoient. La ſeverité de ces loix paroit quelque choſe de trop barbare & de trop injuſte; mais ſi l'on conſidere l'humeur de ce peuple, qui eſt ſi portée à la revolte, combien il eſt hardi & entreprenant, & la fermeté qu'il fait paroiſtre dans les ſupplices les plus

plus terribles, on jugera qu'il n'y avoit qu'une telle ſeverité, qui les peuſt tenir en bride.

Enfin les Hollandois, ayant parcouru une partie des beautez de ce Palais, s'en retournerent chés eux, d'où le Sieur Elſerak, qu'ils regardoient comme leur liberateur & leur bienfaiteur, les tira pour les loger chés lui, où l'on ne parla plus que de ſe réjoüir, comme on fit durant quelques jours. Mais le tems de s'en retourner eſtant venu, & ayant remercié leurs juges, & fait tous leurs adieux, ils partirent de Jedo le 24. de Decembre à la ſuite du Sieur Elſerak. Ils firent ce jour-là 7. lieuës, & allerent coucher à Cawaſacca. Le lendemain ils paſſerent [illegible] Commagawa, Fuſidaga, & Toſma, où ils diſnerent & virent l'aprés-diſner Fouiſſauwa, Tamra, Bamo, & Firaski; & allerent coucher à Oiſo aprés avoir fait douze

lieuës. De Oyſo il y a ſept lieuës jusqu'à Odouro, qui eſt une fameuſe Ville, ſituée au pied d'une montagne, appellée Toukeri; mais les chemins ſont ſi raboteux, que c'eſt tout ce que l'on peut faire dans un jour. Le 4. les trouvant plus beaux, ils diſnerent ſur le mont Faukeni, ſur le panchant duquel eſt le beau Village de Fiacone, & eurent le tems d'aller coucher à Miſſima, en traverſant Immakak & Scabari. Le 8. jour ils paſſerent par Nomatz, par Farri, & par Juſſuvarra, qui eſt ſur la riviere de Fiſikau, & par Cambaro, où ils diſnerent, & d'où ils prirent par Jui & par Okis, pour aller coucher à Jeſare; ſi bien qu'ils firent ce jour-là environ treiſe lieuës; & le lendemain preſque autant, ayant paſſé par la Ville de Suranga qu'on appelle la belle, & par les Villages de Mirico, d'Occambo, de Toneſiada, pour aller couher à Ka-

Kaneja. De là allant le long du pié de la montagne de Comi, dont le ſommet eſt planté de Cedres, ils virent, ſur leur chemin, les Villages de Niſaca, de Kakingouw, & diſnerent à Foucorai. En paſſant par Mitzke & Nagaiſum, il y eut une foule de Païſans, qui eſtonnez de les voir, les ſuivirent fort long tems. Aprés, il leur fallut paſſer la Riviere de Tervi, ce qui retarda un peu leur voyage, ce paſſage eſtant fort difficile. Depuis là, juſqu'à Tannama, où ils ſe repoſerent, ils ne trouverent que des foreſts. Le lendemain ils ſe remirent en chemin de fort bonne heure, & trouverent ſur leur route les Villages de Meiſacca, d'Arei, de St[illegible]ski, & d'I-[illegible]gauwa. Aprés avoir diſné, ils paſſe-[illegible]rent par Joſinde, & la trouverent trés digne de ſa renommée ; puis laiſſant A[illegible]tanamia à gauche, ils paſſerent par Goi, pour aller à Accoſacci.

Le 1 de Janvier de l'an 1644. Ils continuerent leur voyage par Fiutzawa, par Occoſac, qui eſt une grande Ville & fort reguliere, & enſuite par les Villages de Siriomi & Narromi, qui ſont ſur la route de Mia. Cette Ville, qui eſt ſituée ſur un des Golfes de la Mer du Sud, eſt extremement belle & une des plus peuplées du Japon. Entre elle & Quano, qu'elle regarde en droite ligne, eſt un bras de mer de ſix lieuës. Ils s'embarquerent de ſi bonne heure à Mia, qu'ils arriverent à tems pour déjeuner à Quano. De là ils paſſerent par les Villages de Tonuda, Jokeitz, Owaka, Ojebakitz, Jovo, Iſocuts & par Cammiammi, qui eſt une aſſés belle Ville; mais où ils ne s'arreſterent point pour arriver à tems à Sicconoſiro, où ils furent coucher. Cette journée fut d'onze lieuës, & la ſuivante de treize. Sacca, Village renommé,

fut

fut le premier qu'ils trouverent, où ils passerent la riviere de Jacatangouwa, sur laquelle est située, en un lieu fort agreable, la ville de Zintzamma: d'où continuant leur route, le long du pié de la Montagne Coutsekajamma, ils arriverent à Minakuts, & de là ils allerent repasser la riviere de Jacatangouwa, & ayant vû sur leur route le village D'Itzibe, ils furent coucher à Cusats, qui est situé au milieu d'un bois. De là ils se rendirent à la riviere d'Osacci, à l'endroit où elle se perd dans la mer de Miaco. A quelques lieuës de là on trouve la ville de Jesi, & à demi lieuë plus loin une autre nommée Outs, où on leur servit du Schellevis, poisson qui est fort commun en Hollande. De là ils allerent à Fissima, ville celebre pour avoir esté le siege de l'Empire du Regne de l'Empereur Taicosamma. Le lendemain ils s'y embarquerent,

& laissant Miaco derriere, ils passerent à costé de Jondo; puis laissant Achos à main droite, & à gauche Firashata, ils arriverent à Osacca, qui est à seize lieuës de Fissima : si bien qu'en douze jours ils firent cent trente deux lieuës, n'y en ayant pas moins par cette route, depuis Jedo jusqu'à Osacca.

Comme cette ville est une des plus celebres du Japon, ils y demeurerent six jours : ce qu'il y a de plus considerable aux environs est un grand nombre de tombeaux, pour lesquels les Japonnois ont tant de veneration, qu'ils regardent comme des Barbares ceux qui ne les imitent pas dans un culte si religieux. Le 10. de Janvier les Hollandois, estant partis d'Osacca, furent coucher à Sangia, qui n'en est qu'à trois lieuës: Le vent contraire les obligea d'y estre deux jours; mais le troisiéme, estant devenu favorable, ils

ils arriverent le soir à Fiungo, où ils ne furent pas plustôt que le vent, qui avoit esté foible jusques là se renforça; Ce qui les obligea de se remettre à la voile pour en profiter: desorte, qu'en peu de tems, ils virent Suoya, Takossima, Achaz, & Firmensi, & arriverent de bonne heure à Muro; mais ils n'y sejournerent pas, parceque le vent continuoit d'estre bon, & firent en 24 heures environ 50 lieuës. Ils poursuivirent leur voyage, en laissant à droite Mewarri, Tantonomi, Jocosimi, Caminagari & Camro; Et à gauche les Isles de Syrmis, de Caroto, de Szuwa, de Jowe & de Tonsa. Le 16. de Janvier ils arriverent à minuit à Cammenosaki. De là ils continuerent leur route vers l'Isle de Monko, mais non pas sans peine, le vent s'estant mis contraire. Deux jours aprés, il changea encore, & arriverent à Simonisicci, d'où ils allerent

lerênt à Armiſſima ; & delà ils firent encore voile ſur le minuit par un bon vent, avec lequel ils découvrirent en quelques heures de tems Firando, où ils ne s'arreſterent point: de ſorte qu'ils furent bientôt dans le détroit de Zata ; & enfin à Nangeſaque où ils arriverent le 24. de Janvier.

La premiere choſe que fit le Sieur Elſerak, fut de viſiter les officiers de la Compagnie, qui eſtoient dans l'Isle de Diſima ; & enſuite d'écrire à Batavia pour informer Mr. le Gouverneur van-der Lijn du ſuccez de ſon voyage.

Cette affaire ayant eſté miſe en deliberation, il fut reſolu d'en donner avis à la Compagnie en Hollande. Il ſe paſſa du temps avant que l'on puſt en avoir réponſe, car il faut plus d'un an pour y aller & en revenir, quelque diligence que l'on puiſſe faire. La Compagnie ayant mis

l'af-

l'affaire en deliberation, Elle donna avis au Gouverneur & au Conſeil des Indes à Batavia, qu'ils la trouvoient de telle importance, qu'ils ne pouvoient pas moins faire que d'envoyer à cét Empereur une celebre Ambaſſade, pour le remercier de la grace qu'il avoit faite aux gens de leur nation, & en ſuite pour lui demander la continuation du commerce dans l'eſtenduë de ſon Empire, & l'honneur de ſon amitié. En envoyant leur reſolution, ils ordonnerent des preſens, que l'Ambaſſadeur lui feroit, qui conſiſtoient en deux pieces de Canon de fonte de quarante livres de bale avec tout l'attirail, en un fort beau miroir, dont la bordure d'ebene eſtoit garnie de pluſieurs autres petits miroirs bordez d'argent; en neuf pieces de drap fort fin de couleurs differentes; en une grande lunete d'aproche, dont l'eſtuy eſtoit preſque tout d'or, & en un

un Alcatif de Surate. La Flote arrivée d'Hollande à Batavia, le General ayant receu les depeſches & les ordres que la Compagnie luy envoyoit, particulierement ſur ce ſujet, il fit aſſembler le Conſeil; où aprés une meure deliberation on élut le Sieur Blochovius, pour eſtre chef de céte Ambaſſade, on dreſſa les inſtructions ſur leſquelles il devoit ſe regler, & luy ordonnant de faire travailler inceſſamment à ſon equipage, on diligenta toutes les choſes neceſſaires à ſon depart.

Fin de la 1re. Partie.

AMBAS-

AMBASSADES DE LA COMPAGNIE Hollandoise des Indes d'Orient *VERS* L'EMPEREUR *DU* JAPON.

II[re] PARTIE.



Onsieur Blokhovius ayant donc esté choisi pour cette fameuse Ambassade, voici les instructions, que le Gouverneur de Batavia & son Conseil lui donnerent pour se conduire dans une telle commission.

Qu'il

Qu'il tireroit premierement tout droit vers Jedo, sans relâcher ni à l'Isle de Formosa, ni ailleurs; parceque la saison estoit trop avancée; & qu'il falloit ménager le vent, qui n'estoit pas favorable pour un tel voyage, que dans un certain tems de l'année. Qu'il feroit visiter tous ceux de sa suite; & qu'on prendroit bien garde, qu'ils n'eussent ni livres, ni images, qui pussent faire soupçonner, qu'on eust quelque dessein de favoriser les intentions des Jesuites & des autres Prestres, ni d'en porter aucun sur les terres du Japon: ce point estant celui, sur lequel on avoit le plus insisté durant la prison des Hollandois.

Qu'il recevroit civilement ceux qui l'iroient voir à son bord, de la part des Magistrats des lieux, où il se trouveroit.

Qu'il suivroit les avis des Officiers Japonnois, des truchemans & des

des Miniſtres de la Compagnie, qui eſtoint à Diſma, & non pas ſon caprice, ſur tout en choſes d'importance.

Que ſur le point de ſon départ il habilleroit ſes gens de coton bleu, qui leur ſerviroit dans le voyage; mais qu'ayant à paroiſtre devant des perſonnes de qualité, ou à paſſer par des villes conſiderables, il leur feroit prendre des habits de livrée de drap feuille-morte: & devant l'Empereur, ou devant ſes Miniſtres, les plus beaux qu'ils auroient, ſçavoir ceux d'eſcarlate avec un paſſement d'argent.

Qu'en paſſant par les villes, il ne parût pas trop curieux d'en voir les particularitez, à moins qu'il n'y fuſt invité par des perſonnes de qualité & de merite.

Qu'en arrivant à Nangeſaque, il montrât ſes ordres au Gouverneur; & ſuiviſt en tout les avis des Sieurs

Snouck

Snouck & Brouchorſt, comme auſſi des interpretes Japonnois.

Qu'il euſt à apprendre par cœur, ce qu'il avoit à prononcer ſur le ſujet de ſon Ambaſſade, parce qu'on ne manqueroit pas de l'écrire en ſecret; afinque ſi l'on venoit enſuite à l'interroger ſur cette matiere, on le trouvât uniforme dans ſes paroles, & qu'on peuſt remarquer par ſa bonne foy & ſa franchiſe, que ſa Nation n'avoit nul deſſein de tromper.

Qu'avec les Seigneurs Japonnois il fiſt paroître qu'il ignoroit les coûtumes du paſſé; & qu'en qualité d'eſtranger il imploraſt leur aſſiſtance & leur faveur; parce qu'on entendoit qu'il dependiſt abſolument d'eux. Qu'il leur montrât la liſte des preſens, qu'il portoit à l'Empereur; & qu'en ayant fait quelques-uns au Gouverneur de Nangeſaque; il le priaſt de lui fournir ce qui dépendoit de lui,

pour

pour faire porter ceux de l'Empereur à Jedo.

Que quand on lui demanderoit, tant à Nangesaque, qu'à la Cour, de quelle part il estoit envoyé? si la Compagnie estoit fort puissante? par qui elle avoit esté establie dans les lieux où elle estoit? si c'estoient toûjours les mêmes qui estoient Directeurs des affaires? si les presens qu'il portoit venoient de Hollande, ou de Batavia? Et s'il n'y en avoit que pour l'Empereur, & point pour ses Ministres? Qu'il réponist, que la Compagnie estoit composée des premieres Personnes de beaucoup de villes des Provinces-unies. Que son commerce s'estendoit par tout, à raison des sommes immenses que chacun des membres fournissoit pour cela. Que ce n'estoient pas toûjours les mêmes qui en avoient la direction; mais qu'on les changeoit de tems en tems. Que c'estoient

toient les Directeurs de cette Compagnïe, qui l'envoyoient en Ambaſſade vers l'Empereur, pour lui porter de leur part les preſens, dont il eſtoit chargé, & qui eſtoient venus de Hollande avec quelques pieces de drap pour les diſtribuer à ſes Miniſtres, ſuivant l'avis & le conſeil des officiers de Diſima.

Qu'il uſât de peu de paroles, lors qu'il parleroit aux Japonnois; & ſur tout dans ſes réponſes, cette Nation affectant la brieveté dans tous leurs diſcours.

Qu'il donnât librement à tous les Seigneurs auxquels la Compagnie a coûtume de faire des preſens, quand même il employeroit pour cet effet tous les draps & toutes les eſtoffes, qu'il auroit dans ſon vaiſſeau.

Que, touchant la paix, qui avoit eſté faite entre l'Eſpagne, le Portugal & les Provinces-unies, & que l'Empereur sembloit avoir priſe

ſe

ſe en mauvaiſe part ; parceque les Eſpagnols & les Portugais eſtoient ſes plus grans Ennemis ; il devoit répondre ſuivant le bruit, qui s'en eſtoit répandu dans le Japon ; ſçavoir que toute la Chreſtienté eſtant laſſe d'une guerre, qui avoit duré dêja tant d'années, s'eſtoit reſoluë à la paix, dont elle s'eſtoit aſſurée par un traitté, que la France & la Suede avoient fait avec l'Empereur, & dans lequel les Roys de Dannemarck & de Pologne & les Princes d'Italie avoient eſté compris. Qu'à la verité la France & le Portugal eſtoient encore armez contre l'Eſpagne ; mais que apparemment les Roys ſeroient bien tôt d'accord, ayant agréé les Mediateurs, qui entreprenoient de les y metre. Que ce qui les preſſoit de s'accommoder, c'eſtoit, que, pendant qu'ils ſe deſtruiſoient les uns les autres, le Turck, ennemi des Chreſtiens, pro-

profitoit de leur deſunion, & ſe rendoit maiſtre de pluſieurs Villes & Provinces, au prejudice de tous les Princes de l'Europe Chreſtienne, qui alloit s'unir pour lui faire teſte.

Qu'il rétranchât de ſes diſcours toutes les paroles ſuperfluës, appuyant ſa moderation ſur ſa qualité de Marchand, qui empêche ceux de ſa profeſſion de vaquer aux affaires d'Eſtat. Qu'ainſi il n'eſtoit guere capable de répondre aux enqueſtes, qu'on lui feroit ſur ce ſujet. Qu'au reſte, les Japonnois, penetrans comme ils ſont, diroient ſans doute, que s'il en uſoit autrement, il paſſeroit ſa commiſſion; joint que ceux, qui l'ont fait par vanité, ont ruiné les affaires de la Compagnie, les Japonnois mépriſant ordinairement tout Gouvernement, qui n'eſt pas Monarchique.

Que quand il feroit convié à manger

manger chés les Personnes de qualité, il parust sobre & ne bust que moderement ; mais sur toute chose qu'il parlât peu, & jamais sans necessité ; tesmoignant par tout une extrême reconnoissance de l'honneur qu'on lui feroit.

Que pour lui, il ne se picquât point de convier personne à la table, ni de faire de grans festins, la frequentation des Japonnois estant fort dangereuse. Que si, neantmoins, il s'en trouvoit, qui eussent la curiosité de goûter des Viandes apprestées à la Hollandoise, il les traittât magnifiquement, sans craindre la despence, toûjours assis au dessous de ses Hostes, à qui il rendoit mille graces, de l'honneur qu'ils lui feroient.

Qu'il parust honneste & civil envers les personnes ordinaires, sans rien perdre neantmoins de la gravité

L 2 d'Am-

d'Ambaſſadeur: Du reſte, qu'il s'en rapportât aux avis des Truchemans, qui l'accompagneroient ; ſur tout à l'égard des Perſonnes de qualité, ces ſortes de gens eſtant fort bien inſtruits de ce qui leur eſt dû, & de quelle maniere il en faut uſer avec eux : ajoûtez, qu'on s'y peut fier, leur fortune dependant du bon ou du mauvais eſtat des affaires de la Compagnie.

Qu'à ſon retour de Jedo à Nangeſaque, il fiſt un feſtin magnifique pour les principaux de la ville ; & qu'il commençat dez Jedo à en faire les preparatifs, ou dans Miaco ou dans Oſacca, ſe muniſſant de vin, de ſaumon, de moruë, de carpes au ris, & d'une gruë, dût-elle coûter ſoixante & dix tails, comme elles coûtent quelque fois ; chaque tail valant cinquante ſoûs monoye de Hollande. Quil feroit bien ſaler le tout à la maniere du pays, à quoy les

les Truchemans prendroient ſoigneuſement garde.

Q'en arrivant à Nangeſaque, lui & ſes gens ne manquaſſent pas de ſe pourvoir chacun de trois paires de pantoufles, & de ſix paires d'eſcarpins de cuir de cerf, afin de s'en ſervir dans le voyage & à la Cour, pour ne pas ſalir les belles nattes dont les Japonnois couvrent leurs planchers, & ſur leſquelles ils ne marchent jamais avec les ſouliers. Que pour des botes & des éperons, ce ſeroit un meuble inutile, n'eſtant pas la coûtume d'en uſer en aucun endroit du Japon.

Que l'Ambaſſadeur ne portât point d'armes offenſives, mais que ſes gens n'en manquaſſent pas, chacun deſquels devoit avoir une eſpée à garde d'argent, dont ils auroient quelque ſoin pour s'en faire honneur dans les occaſions, qui concerneroient l'Ambaſſade.

Qu'en arrivant à Oſacca, il ſe pourveût de paraſols de fil & de gaze; en ſorte que chaque paraſol peuſt ſuffire à deux: Mais que ſur tout il ſe garniſt d'un bon nombre de manteaux de papier huilé contre la pluye, pour s'en ſervir dans le beſoin. Qu'il achetât auſſi, dans la même ville, les choſes neceſſaires pour embaler tout ſon bagage: Et qu'il fiſt mettre ſur des chevaux les matelas, oreillers, couvertures & tous les autres meubles pour coucher.

Qu'il ſe conformât, pour les hoſteleries, au raport de ceux qui vont tous les ans à la Cour de l'Empereur, ſavoir qu'on donne vingt florins, lorſqu'on en demande dix, & cent quand on n'en veut que cinquante; & ainſi du reſte à proportion.

Qu'il priſt la droite ſur les Officiers de la Compagnie, qui eſtoient à Diſ-

à Difma, & que les Sieurs Snouck, Bronchorft & Frifius le fuiviffent immediatement, & enfuite les autres, felon le rang qui leur eft donné par la coûtume. Qu'il ne fe meflât point du negoce, dont fa chargele difpenfoit; & que s'il en eftoit prié par quelque Seigneur Japonnois, ou autre perfonne de marque, il s'en excufât pour la même raifon, n'eftant là que pour s'acquitter de ce qui regardoit le devoir d'un Ambaffadeur.

Que fes prefens montaffent au double de l'ordinaire, n'en ayant point efté fait l'année precedente pour des raifons fecretes.

Qu'avant que de partir de Nangefaque pour Jedo, il demandât au Gouverneur des lettres de faveur, pour le Seigneur Sicungodonno; & qu'il le priât, en même tems, de lui dire, à qui, & comment il delivreroit les prefens,

qu'il portoit à la Cour. Qu'il lui diſt enſuite, que ſon nom eſtoit celebre dans la Hollande, pour les bons offices, qu'il rendoit à la Compagnie depuis quelques années. Qu'en offrant ſes preſens il n'y euſt que lui & Monſr. Friſius, qui ſe preſentaſſent devant l'Empereur, & que le reſte de la ſuite attendiſt dans une antichambre, ou dans une chambre prochaine, ſuivant l'avis des Truchemans.

Que l'Empereur ayant teſmoigné pluſieurs fois, qu'il avoit envie d'avoir un Mortier, il proteſtât qu'il avoit eſté impoſſible juſqu'alors de le ſatisfaire, mais qu'il avoit amené un homme avec lui pour lui en faire, autant qu'il en ſouhaiteroit.

Qu'encore que les preſens, dont nous avons dêja parlé, qu'il y avoit pour l'Empereur, & tant de pieces de drap pour ſes Miniſtres, fuſ-
ſent

ſent trés-beaux, il s'éxcuſât de n'en avoir pas de plus riches à leur offrir, ne ſachant pas bien ceux, qui leur auroient pû eſtre les plus agreables.

Que ſi, avant que d'eſtre admis à l'audiance de l'Empereur, on lui demandoit, comme c'eſt la coutume, ce qu'il avoit à lui propoſer? Il répondiſt, qu'il n'eſtoit venu pour autre choſe, que pour rendre à ſa Majeſté Imperiale les tres-humbles actions de graces, pour celle qu'il avoit faite aux Hollandois, qui avoient eſté priſonniers, en les mettant en liberté; & pour luy demarder la continuation de ſon amitié, & la liberté à la Compagnie de negotier dans ſon Empire.

Qu'il receût pour ſon Secretaire le Sieur André Friſius, qui auroit ſoin de remarquer & d'écrire tout ce qu'il leur arriveroit de plus important en ce voyage, & à Jedo.

Et que le Sieur Hachius fût ſon maiſtre d'Hoſtel, & ſon Sommeillier.

Qu'il prît bien garde, que ſes gens ne s'adonnaſſent au vin ni aux Femmes ; & qu'il puniſt ſeverement les débauchez dans l'un & dans l'autre de ces vices. Qu'il eût un ſoin particulier de leur faire rogner les ongles, & de les obliger à eſtre propres, tant en leurs habits qu'en leurs perſonnes ; & enfin de ſe bien laver.

Que ſi des perſonnes de qualité lui demandoient quelque pierre d'aymant, des remedes ou des Lunetes de l'une & de l'autre maniere, du vin, du fromage, du beurre de Hollande, du bois de Breſil, de la Fayance d'Italie, quelques Canons de fuſil ou de Mouſquet, des Mycroſcopes, ou autres pareilles choſes, qu'il pourroit avoir, qu'il en donnât genereuſement ; comme auſſi

aussi des filets de corail à leurs enfans & à leurs serviteurs.

Que pour le Seigneur de Firando, qui devoit vint-cinq mille francs à la Compagnie, il consultât les Truchemans, si ce ne seroit pas choquer le Gouverneur de Nangesaque, que de le prier de ne luy parler plus de cette dette. Que ce Seigneur meritoit d'autant plus, qu'on en agist civilement & honnestement avec luy, qu'on savoit bien, que ce n'estoit pas par sa faute qu'il estoit devenu insolvable, mais par un incendie, qu'il n'avoit pû eviter; que si neanmoins les Truchemans luy dissuadoient de le faire, il suivist leur avis; mais qu'il ne laissast pas de donner ordre, qu'on n'inquietast plus ce Seigneur pour cette dette; ainsi qu'on fesoit tous les ans.

Qu'il ne se servist d'habits de parade, d'argenterie, ni d'autres

meubles éclattans, qu'il ne fust sur les terres de l'Empereur, & dans ce qui concerneroit le devoir de sa charge.

Qu'il tachât d'obtenir du Gouverneur de Nangesaque, que son vaisseau demeureroit à l'anchre au port de cette ville, jusqu'au retour de son Ambassade; afin qu'il peust aller tout droit à Batavia, sans relacher à Formosa, ni en aucun autre endroit: Et de Batavia en Hollande avec la Flotte du mois de Decembre, rien ne le dispensant de faire diligence, pour aller rendre compte de son Ambassade à la Compagnie.

Qu'il n'oubliast pas le respect, qui estoit dû aux personnes de qualité, & de ne leur parler jamais que la teste decouverte; mais qu'il n'estoit pas obligé de garder la même civilité pour les personnes ordinaires.

Voyla

Voyla ce que contenoient les instructions, suivant lesquelles le Sieur Blockhovius se devoit conduire dans cette Ambassade : De-sorte que tout estant prest, & ayant mis ordre à tout ce qu'il leur estoit necessaire, pour une telle expedition, ils n'avoient plus qu'à s'embarquer. Mais avant que de quitter une si celebre ville que Batavia, Je crois que le lecteur sera bien ayse, que je luy en dise en passant quelque chose.

Elle s'appelloit du commencement Kalappa, & ensuite Jakatra ; & le nom de Batavia ne lui a esté donné qu'à cause de celui de Batave, qui est l'ancien nom des Hollandois, & celui de Jakatra lui fut donné l'an 1601 ; Lorsque Corneille Matelief moüilla l'anchre devant cette Place. Elle estoit alors bastie à la façon des Javanes : les Maisons y estoient de paille, en-

tourées d'une pallissade, petite Ville deserte, que le Roy de ce lieu avoit dessein de faire fermer avec des murailles de pierre. Le Palais du Prince estoit fait de Canes, y ayant plusieurs allées d'arbres, qui fesoient son plus bel ornement. Son armée navale consistoit en quatre grandes Galeres, où il y avoit des rameurs en bas, & des Soldats en haut, à la façon des Galeasses. Il fesoit traficq de poivre, qu'il fesoit planter dans le pays; & dont il ne pouvoit vendre alors en son particulier que trois cents sacs. La Compagnie des Indes Orientales avoit fait un accord avec lui; mais il ne tint pas sa parole, augmentant tous les jours l'impost au dessus du prix dont ils estoient convenus; ce qui obligea les Hollandois à prendre leurs seuretez, & à bastir un Fort pour le mettre à la raison en cas de besoin.

Les Anglois negotioient aussi dans

dans ce tems-là, avec les Marchands de cette Ville: ce qui causa quelque dissention entre ces deux Nations, qui se changea à la fin en une guerre ouverte. L'on en vint aux mains, & il y eut un combat naval, qui dura depuis midi jusqu'à la nuit, avec beaucoup d'opiniâtreté de part & d'autre. Les Hollandois, qui estoient plus foibles de quatre Navires que les Anglois, plierent à la fin, & se retirerent vers Amboina, pour s'y radouber, & s'y renforcer. Cependant le Roy de Jakatra, se servant de l'occasion, se joignit aux plus forts, qui estoient les Anglois; & ils vinrent ensemble assieger le Fort des Hollandois, qui aprés une longue & vigoureuse resistance, manquant à la fin de poudre, & de vivres, furent obligez d'en venir à une composition, qui ne s'executa pas neanmoins, les Hollandois ayant esté secourus avant

ce

ce tems-là, par le Pangaran de Bantam, qui leur envoya deux mille Hommes, ſous le commandement de Dommagon, qui ſe ſaiſit de Rama, qui eſtoit Roy de Jakatra, lui oſta la Couronne, & le chaſſa du Pays lui, ſes Femmes & ſes Enfans.

Les Soldats de Bantam s'eſtant enſuite campez tout au tour de la fortereſſe des Hollandois, les Anglois ſe virent tout d'un coup décheus de leur eſperance. Deſorte que la guerre ſe ralluma plus fort que jamais. Mais avec bien plus de reſiſtance du coſté des Hollandois, qui ayant receu un renfort ſi conſiderable, ſe deffendoient en braves Gens dans leur Fortereſſe, qu'ils appellerent dès ce tems-là Batavia par l'ordre de Monſr. van den Broecke, qui y commandoit en l'abſence de Monſr. Coen.

La Paix s'eſtant faite à la fin, entre la Compagnie des Indes O-

rien-

rientales des Anglois & celle des Hollandois, ceux-cy se rendirent de jour en jour plus puissans dans Batavia; & cette Ville en devint aussi plus celebre. Mais l'Empereur des Javanes, qui ne pouvoit regarder de bon œuil ce fort, que les Hollandois avoient fait, dans un Pays qui estoit de sa dépendance, y vint mettre par deux fois le siege; mais toutes deux inutilement, n'ayant point eu d'autre succez de son entreprise, que celui d'avoir fait perir beaucoup de monde devant Batavia, avec la honte de s'en retourner, comme vaincu, avec une armée effroyable de gens, qui n'avoient pû venir à bout d'une poignée, pour ainsi dire, de Soldats Hollandois.

Depuis ce dernier siege, la Ville de Batavia ayant joüi d'une tres-grande paix augmenta tellement de lustre & de grandeur, qu'elle passe aujourd'huy, avec raison, pour une des

des plus belles Villes des Indes Orientales. Ce fut donc de cette Ville, que Monsieur Blokhovius avec Monsr. Frisius partirent, en qualité d'Ambassadeurs vers l'Empereur du Japon, l'an 1644. le 28 du mois de Juin. Ils tournerent dabord la proüe vers le Detroit, qui baigne la pointe de Sumatra, & qu'on appelle Lucapará; & aprés huict jours de navigation, ils découvrirent l'Isle de Pulo-Tymon.

Cette Isle est fort agreable, Elle a ses montagnes toutes couvertes d'arbres, & des valées du plus bel aspect du monde, & qui sont arrosées de quantité de petits ruisseaux. Elle est fort élevée & paroit grande. Devant la pointe, qui regarde le Nord-Est, il y a une petite Isle, entre laquelle & celle de Tymon on passe sans danger, y ayant même dequoy mettre aysement pied à terre. C'est cette Isle, qui produit cette

cette herbe ſi renommée qu'on appelle *Betel*, dont il n'y a preſque pas d'Homme ni de Femme aux Indes, qui n'en mache le matin en ſe levant, comme auſſi aprés le repas, & même par les ruës. Mais parce que cette herbe eſt amere, ils y mélent de *l'Arera* & du *Chaume*, où bien du *Calphur* de *Burneo*, du bois d'Aloës, du muſc & d'autres pareilles drogues. Ils croyent que le *Betel* rend l'haleine douce, qu'il fortifie les gencives, & qu'il ayde à la digeſtion. Ce ſeroit faire injure à un grand Seigneur, que de n'avoir pas mangé du *Betel*, avant que de l'aller voir. Le meilleur eſt celui, que l'on tire des endroits les plus temperez. La feuille eſt plus grande & plus pointuë, que celle de l'oranger; & elle reſſemble à celle que porte l'arbre, qui produit le poivre. C'eſt une herbe, qui monte à des baſtons comme le Houblon. Quand on la

mache,

mache, elle vous fait faire dabord une ſalive rouge comme du ſang, que l'on crache, mais on avale la ſeconde. Les feuilles ſe conſervent aſſés long tems, pourveu qu'on ne les manie pas trop ſouvent. Les Javanes en viennent charger des Barques toutes pleines à Pulo-Tymon. Elles ſont à bon marché ſur la coſte, mais fort cheres dans le Pays.

De cette Iſle la Flotte Hollandoiſe continua ſon voyage vers *Pulo-Condor*, petite Iſle, qu'on découvrit le 12 jour. De là on alla à *Pulo-Cecir* de terre, qui eſt ainſi nommée, parce qu'il y a *Pulo-Cecir* de mer, qui eſt vers l'Orient. *Pulo-Cecir* de terre eſt un Pays de ſable blanc, qui s'eſtend devant un Golfe, vis à vis de la terre ferme de Cambodia; & elle eſt ſouvent abordée par les Japonnois, les Portugais, les Conchinchinois & les Malagres.

Le

Le Roy de Cambodia demeure dans un Palais tout entouré de Palissades, & est gardé par seize Elephans avec 24 pieces de Canon, qu'il eut du debris des Vaisseaux de Goa & de Noordwyk. Les Conseillers d'Estat de ce Prince, qu'ils appellent Okinas, quand ils se rendent à l'assemblée, portent toûjours avec eux chacun un sac en broderie d'or, dans lequel il y a trois boetes d'or remplies de Cardamon, avec d'autres choses de bonne odeur. Quand ils sont en presence de leur Roy il s'asseyent à terre en forme de demi lune. Les Prestres, qui ont la teste rasée, sont ceux qui approchent de plus prez de la Personne du Roy. Leur Pagode où Idole, qu'ils adorent, est sur un piedestail tout orné de feuillages d'or. Quand un Ambassadeur est admis à l'audiance, il est assis au dessous des Okinas à vint cinq pas du Roy. Il y a un inter-

ter-

terprete, qui fait entendre au Chabander le ſujet de cette Ambaſſade; celuy-cy le rapporte à un des Okinas, & cet Okina au Roy, ayant les mains par deſſus la teſte. Les Japonnois, qui demeurent dans le Pays de Cambodia, ſont tous des Gens exilez de leur Pays.

Les Ambaſſadeurs Hollandois, eſtant partis de *Cambodia*, firent voile vers *Chyampa*; & paſſerent en quatre jours *St. Jean* de *Fix*, qui eſt une Montagne fort haute, ſur laquelle on voit un Rocher extremêment eſlevé, & qui a la figure d'un homme. Mſ. l'Ambaſſadeur Blockhovius, qui avoit eſté fort malade durant tout le voyage, mourut icy la nuit du 16. d'Aouſt, on embauma ſon Corps, & ſes entrailles ayant eſté miſes dans une petite caiſſe, on les jetta dans la mer, aprés trois ſalves de toute la Mouſqueterie, qui furent ſes funerailles. De là on paſſa à *Pu-*

à *Pulo Cambier* & à *Catao*, d'où l'on découvrit ensuite l'isle *d'Aynam*, & aprés, celle de *Macao*, où une prodigieuse quantité de bateaux de Peschcurs les suivirent durant quatre jours.

Macao ou Macaw est une ville située dans une petite Isle, à vint degrez de latitude septentrionale, devant le Royaume de la Chine, auquel elle est contiguë par une langue de terre. Le milieu de cette langue de terre est fermé par une Porte de pierre, laquelle il est deffendu aux Portugais de passer. Il faut que les marchandises, qui entrent, ou qui sortent par là payent tribut au Roy de la Chine. Les *Mandarins* de *Canton* ont donné Macaw aux Portugais, qui y firent bastir trois Forts sur trois Montagnes, dont le principal est muni de 34 pieces de Canon de fonte de 36 livres de bale, & sert de demeure au Gouver-

Gouverneur. Dans le ſecond, il n'y a que des Hermites, non plus que dans le troiſiéme: Lorſqu'on découvre de loin quelque vaiſſeau, qui vient du Japon, de *Manillas* ou de quelque autre endroit, les hermites ſonnent les cloches ſur ces trois Montagnes, pour en avertir ceux de la ville. Il y a un fort beau Convent de Jeſuiſtes, avec un autre de Capucins, un de Dominicains, d'Auguſtins, & de Recolets avec trois Egliſes principales, dont l'Eveſque eſt ſous l'Archevêque de Goa.

Les marchands de Maccaw tranſportent leurs marchandiſes ſur toutes ſortes de Vaiſſeaux vers Tonkyn, Quinam, Chyampa, Cambodia, Macaſſer, Solor, Timor, Manillas, & autrefois auſſi vers le Japon. Le principal commerce de cette ville conſiſte en or, en argent, en ſoyes blanches, en draps d'or, en rubis, en perles, en muſc, en ar-

gent

gent vif, Cuivre argenté, Porcelaines, racines de Chyna, Rhubarbe, & une infinité de Manufactures.

Les Hollandois estant partis de Maccaw furent surpris, le quatrieme de Septembre, d'une si furieuse tempeste, meslée de pluye, de tonnerre & de foudre, qu'ils crurent tous de perir. Le matin du jour de cette tempeste ils virent, durant deux heures, cette Estoile, qu'on appelle *Sirius*, sous la forme d'un Escorpion; ce mauvais tems dura trois jours, & ayant enfin esté portez sur la coste ils jetterent l'anchre, qui ne pouvant pas neanmoins resister à la violence du vent, ils jugerent plus à propos de se remettre en mer: Mais comme ils vouloient lever l'anchre, l'orage augmenta si fort, qu'ils furent obligez de couper les cables, s'avanturant avec le moins de voile qu'ils purent

mettre. Ils perdirent en cette occaſion un Matelot, qu'un coup de la grand' voile emporta dans la mer. On tint conſeil là-deſſus; & il fut reſolu, qu'on tiendroit la même route, juſqu'à ce qu'on eût gagné le deſſus des Iſles, qu'on appelle *Piſcadores*, & de mettre alors tout en œuvre pour reſiſter contre le vent, autant que le tems le pourroit permettre. Mais on eut bien de la peine, la nuit ſur tout, à ſe tenir ſur les bords; Le matin neanmoins, le tems ayant un peu changé, on hauſſa la Beſane, pour ne s'eſloigner pas trop du Sud. Ils eſtoient à 22. degrez de latitude Septentrionale. A midi, le vent ſe renforça du coſté d'Orient, par des tourbillons ſi impetueux & ſi inconſtans, que la bouline fut emportée: Si bien qu'on n'eſpera plus de ſe ſauver, ſur tout la nuit, que cét orage redoubla, n'attandant plus que la mort,

mort, quand un peu aprés minuit, ayant tourné le bord du costé d'O-rient, & mis la grand' viole, ils fu-rent jettez à une lieuë des costes de la Chine, devant la montagne de *Le-penberg*, d'où s'estant avancez plus avant ils découvrirent l'Isle de For-mosa, où ils aborderent.

Cette Isle, que les Chynois ap-pellent *Paccando*, s'estend en lon-gueur, de l'Orient jusques vers le Septentrion, & du Sud vers l'Occi-dent, environ trente deux lieuës, & elle en a 130. de circuit : Ses mon-tagnes sont fort eslevées: Elle nour-rit des Cerfs, des Boucs, des Lie-vres, des Lapins, des Pigeons & des Luvany, qui sont une espece d'animaux, qui sont de fort bon goust ; & de tout cela en abondan-ce : Elle produit du Sucre, du Gin-genbre, de la Canelle, des Noix de Coco : Elle est extrémement peuplée, & a beaucoup de Villages,

qui appartiennent à de differens Seigneurs : Ce qui cause incessamment des guerres civiles entre eux : En sorte que l'on voit presque tous les jours quelque Village avoir guerre contre un autre. Les Principaux sont Mandaw, Soulang, Backeloang, Tasfacan, Tifulcan, Teopan, & Tefurang. Celuy-cy est situé entre les Montagnes, à une journée & demie de la Forteresse de Zelandia, qu'on appelloit autrefois Tyovan. Les habitans y sont d'une nature farouche, & pour le corps extrémement robustes, estant plus grands que des demy-Geants, pas tout-à-fait noirs, mais bazanez & comme les Caffars. Ils vont tout nuds en Esté sans aucune honte. Les Femmes n'y sont pas si grandes, mais fort grosses. Elles vont habillées; Mais elles se lavent deux fois le jour en pleine ruë, où elles se font voir alors toutes nuës. C'est un Peu-

ple

ple, qui a de la fidelité, & qui ne traitte pas mal les Estrangers, quoyque barbare. Ils donnent ordinairement, à ceux qui passent, de la viande & de quoy boire du mieux qu'ils peuvent. Le Village de Soulang au contraire n'est rempli que de Gueux & de Gens lâches, interessés, & qui sont toûjours prests à commettre quelque crime. Leur terroir est fertile; mais ils n'en cultivent, que ce qu'ils en ont de besoin pour vivre: Leur paresse fait même, qu'ils sont quelque fois reduits à la disette: Ceux qui n'ont pas des bœufs ou des chevaux, pour labourer la terre, y employent leurs femmes, sans avoir aucun égard à la foiblesse de ce sexe. Elles bechent la terre avec des haches; & ce qu'elle produit de trop épais, comme le Ris, elles le plantent ailleurs. Elles n'ont ni faux, ni faucille; & elles se servent, à la place

de cela, d'un inſtrument, qui eſt fait comme un couteau, avec lequel elles coupent le Ris, tuyau aprés tuyau, une paume au deſſous de l'épy. Elles portent cette moiſſon au logis ſans la battre, & la pendent le ſoir par gerbes auprés du feu, pour la faire ſeicher; & avant que le jour ſoit venu, ils froiſſent ces épis, & en appreſtent pour toute la famille. Outre le Ris, ils ont encore des fruits, comme auſſi de fort bonnes racines, des melons d'eau, du *Pinang*, du *Quach*, du *Taraun*, & du *Pting*.

Pour du vin, ou d'autres boiſſons fortes qu'on tire des arbres dans pluſieurs contrées des Indes, on n'en a point dans Formoſa; Mais on y boit d'une certaine liqueur, qu'on fait du Ris, qui enyvre comme le vin d'Eſpagne.

Quand les femmes n'ont plus rien à faire à la campagne, elles vont

à la

à la pesche, & salent le poisson sans le ratisser, & sans l'evantrer, ce qui fait qu'il ne se garde point, & que les vers s'y mettent d'abord; mais ils ne laissent pas de le manger comme cela, & même de le trouver bon.

Les jeunes Gens, qui sont des corps robustes, y vivent dans la paresse, & sans rien faire, se tenant jour & nuit sous des cabanes auprés de leurs femmes. Depuis qu'ils ont atteint 40 ans jusqu'à 60. ils ne vont qu'une fois en deux mois dans leur village, à moins qu'ils n'y soient conviez par quelque festin. Leur occupation la plus ordinaire est la chasse, & l'autre la guerre, Village contre Village sortant en Campagne, & attaquant pour l'ordinaire les Ennemis de nuit, afin de les mieux surprendre. Ils pillent les cabanes, & mettent en pieces tout ce qu'ils y trouvent,

qu'ils remportent aprés chez eux, comme en ſigne d'une grande Victoire.

Ils combattent à coups de fleches, ayant de grands boucliers, ſous leſquels ils peuvent cacher tout le Corps ; & portent de grandes & larges eſpées, qui ſont d'une trempe à toute épreuve. Il arrive ſouvent, que deux ou trois Villages ſe joindront enſemble contre pluſieurs autres Villages, & qu'ils marcheront ſans aucun Commandant particulier; mais ils obeïſſent neanmoins, à celui qui a la reputation d'avoir remporté autrefois plus de teſtes.

Ils ont des ſtratagemes aſſés eſtranges. Ils laiſſent une arriere-garde au delà de leur Village, & vont enſuite attirer leurs Ennemis en campagne, qui n'ont pas pluſtôt quitté leur demeure, que cette arriere-Garde donne ſur ce qui eſt demeu-

demeuré dans le Village ennemi, & massacre tout ce qu'il y trouve.

Quelque fois, ayant donné l'assaut de nuit à un Village, ils s'en retournent chés eux par des chemins détournez, & dressent des chausse-trappes sur le chemin ordinaire, afin que, s'ils sont poursuivis, les Ennemis s'y trouvent pris. Quand ils ont fait quelque bel exploit de cette nature, & qu'ils ont remporté quelque teste, ils la font voir par tout le Village avec des chansons, qu'ils chantent à l'honneur de leurs Idoles, à qui ils attribuent l'avantage qu'ils viennent de remporter; & ils sont traittez par tout le Village, de tout ce qu'on y a de meilleur.

Ils ont, de seize en seize maisons, un Temple, où les Vainqueurs portent les testes, qu'ils ont coupées à leurs Ennemis, qu'ils font cuire ensuite dans des pots, jusques

à ce que la chair en tombe; & aprés ils les font ſeicher au ſoleil, en les arrouſant de leur boiſſon forte de Ris. Ils ſont ſi glorieux & ſi jaloux de ces Teſtes, qu'ils en font leur principal treſor.

Les Villages, qui n'ont point de chef, creënt tous les ans douze Conſeillers, qui n'ont pas encore quarante ans : Et quand le temps de leur charge eſt fini, ils ſe font arracher les cheveux des deux coſtez de la teſte au deſſus du front, pour marque de ce qu'ils ont eſté: La puiſſance de ces Magiſtrats eſt fort limitée ; car lorſqu'il s'agit de quelque affaire de conſequence, les Habitans du Village s'eſſemblent dans un temple, où chacun dit à ſon tour ſon ſentiment, comme il l'entend : Et c'eſt alors, que le Peuple delibere ſur les propoſitions des Conſeillers, & qu'il en fait comme il lui plait. Ces Magiſtrats ont

ont le pouvoir d'ofter les habits, à ceux qui vont habillez dans les trois mois qu'ils font obligez d'aller tout nuds, pour demander de la pluye à leurs Idoles.

Ils exercent la même punition à l'égard des femmes, quand elles se parent trop fuperbement, les jours de fefte: Ces mêmes Confeillers n'oferoient boire d'aucun breuvage trop fort, durant le temps qu'ils font en charge, ni fe fervir du Sucre, ni prendre du *Pietang*, ni ufer d'aucune graiffe, durant le tems, que le Ris n'eft qu'à demi meur; depeur de s'attirer la colere de leurs Dieux, & que les cerfs & les fangliers, par une punition divine, ne gaftent ou ne confument le Ris.

Il eft permis à un chacun, de tirer vangeance d'une injure qu'il aura receüe; comme auffi d'un meurtre, d'un vol, ou de quelque adultere; & alors ils fe jettent à

main armée, & avec leurs Amis, ſur celuy qui les a offencez : Et quelque fois ils ſe contentent, pour toute ſatisfaction, de quelques peaux de cerf ou de ſanglier. Quoy qu'il n'y ait entre eux aucune difference d'eſtat, ni de qualité, ils ne laiſſent pas de ſe rendre les uns aux autres certains reſpects ; comme le plus jeune de faire place au plus âgé, & même de luy obeïr en ce qu'il luy commande.

Il eſt deffendu à un jeune homme de ſe marier, avant qu'il ait vint & un an ; & de porter les cheveux longs, avant qu'il en ait dix & ſept. Quand quelqu'un veut ſe marier, il envoye ſa mere ou ſa plus proche parente à la maiſon de ſa Maiſtreſſe avec des preſens, qui ſont ordinairement de huict Juppes, & autant de Veſtes; de 400 Braſſelets faits de leur *Bambouſes* ; de 12 anneaux de Metal, ou de bois de cerf blanc, atta-

chez

chez avec des éguilletes rouges, faites de poil de chien ; de 8 grosses ceintures de fil ; de 12 couvertures de poil de chien ; de 30 tapis à la Chine, avec une espece d'aigrete faite de poil de chien, pour en orner la teste de la Belle, ce qu'ils appellent *Ayam Mamiang* ; & enfin de cinq paires de bas de peau de cerf. Ce sont là les presens des plus aysez ; les autres en font chacun selon son pouvoir. Si l'on retient ces presens, c'est à dire que l'Epoux est agreé ; & le Mariage se consomme dans le moment.

Neanmoins, quoy qu'ils soient ainsi mariez, la femme ne demeure pas encore auprés de son Epoux ; chacun a son ménage à part ; & le Mari, quand il va la voir, se coule tout doucement & en cachete, chez elle, n'osant approcher, ni du feu, ni de la chandelle, de peur

d'eſtre découvert : & elle de ſon coſté faiſant ſemblant de ne le pas voir, acheve ſon meſnage, & ſe va enſuite coucher auprés de luy, pour achever une ſi jolie Galanterie. Leur lict eſt un peu dur ; car il n'eſt fait, que de peaux de cerf, qu'on eſtend ſur le pavé, & chez quelques-uns des plus riches, il eſt de *Bambœſes*. Le Mari ayant paſſé en Galant la nuit avec ſa femme, ſe leve devant que le jour ſoit venu, comme ſi c'eſtoit un larcin amoureux qu'il euſt fait, & ſe retire au-pluſtôt chez luy.

Ils ont chacun leur terre à part, comme leur ménage; en ſorte que la femme a ſoin de cultiver celle qui luy appartient, ainſi que le Mary la ſienne, chacun travaillant pour ſoy-même : Le Mary n'oſeroit, ſans permiſſion, parler de jour à ſa femme. Les Enfans demeurent auprés de leurs meres juſ-

qu'à

qu'à l'âge de dix ans, qu'ils vont auprés de leurs Peres.

Ils ont une horrible coûtume envers les femmes, qui se trouvent enceintes, avant qu'elles ayent atteint l'âge de 37 ans, qui est, que les Prestresses, qu'on fait venir pour un si beau mistere, les couchent sur des licts, dont nous avons parlé; & leur sautent sur le ventre, en leur faisant soufrir des douleurs effroyables, jusques à ce qu'elles les ayent fait avorter. George Candius, Ministre Hollandois dans cette isle, rapporte, qu'en l'an 1628. il y a veu une femme, qu'on avoit fait accoucher seize fois de cette detestable maniere, & qu'elle estoit alors enceinte du dix-septiéme, qu'elle esperoit de porter jusqu'à son terme; parce qu'elle avoit enfin l'âge requis, pour le pouvoir mettre au jour sans honte.

Quand les hommes ont quarante

te ans, ils quittent leurs propres demeures, pour aller habiter dans celles de leurs femmes: & alors ils ſe retirent ordinairement enſemble, dans une cabane à la campagne, laiſſant le Village pour les jeunes Gens. Mais ils ſe ſeparent pour le moindre different, qu'ils ayent entre eux: deſorte qu'il arrive ſouvent, qu'un homme changera tous les mois de femme: Quand l'homme peut faire voir, qu'il a des raiſons juſtes & legitimes de quitter la ſienne, il reprend avec luy, tout ce qu'il luy a donné en dot; & quand c'eſt la femme au contraire, qui a ſujet de ſe plaindre, elle peut tout garder vers elle. Il y en a, qui prennent deux femmes; mais cela n'eſt pas honorable entre eux. Ils blâment encore fort la fornication; & neanmoins ils en font un tres grand uſage. Ceux, qui ne ſe marient pas, ſont les plus conſide-

re-

rez dans le Village, & ont les premieres charges, & un rang au dessus des autres. Ceux qui sont mariez, & qui n'ont pas encore la permission d'habiter auprés de leurs femmes, couchent dans les Temples, où il y a des endroits pour cela.

Les maisons des femmes sont fort propres & basties avec beaucoup d'art; de sorte qu'il n'y en a pas de plus jolies dans toutes les Indes. Elles sont eslevées sur un tertre d'argille de la hauteur d'un homme, & toutes de bois de Bambouses. Elles ont quatre portes, selon les quatre vents; & les principales sont celles, qui ont le plus d'entrées. Leurs plus beaux ornemens, tant au dedans qu'au dehors, sont des testes de sanglier & de cerf, des habits à la Chine, & des peaux de cerf. Leurs meubles sont des Zagayes, des Boucliers, des Espées, des arcs, des fleches,

des

des Vaches ; des Pots, des Cuves, & des vases, faits de Bamboeses & de terre. Mais les meubles dont ils font le plus de cas, & le plus de parade sont les cheveux, les ossemens & les carcasses de leurs Ennemis.

Quand quelqu'un est mort, aussitôt qu'il a rendu l'esprit, on bat le Tambour dans sa maison ; & à ce bruit les femmes y accourent, & y boivent de cette eau forte, qu'ils tirent du Ris, jusqu'à se souler : aprés quoy elles montent sur le dos d'un grand mast, qui est creusé, & se mettent à danser d'une plaisante maniere, faisant, avec leurs piés & leurs mains, qu'elles remuent incessamment, un bruit qui a quelque chose de fort lugubre. Le second jour du trepas du defunt, ils le portent sur un échaffaut fait de *Bamboeses*, eslevé de trois ou quatre pieds de terre ; où, aprés luy avoir lié les pieds

pieds & les mains ; ils le font ſeicher peu à peu auprés d'un grand feu, qu'il y a proche de cét échaffaut, pendant qu'une affluence de monde eſt traittée, dans la maiſon, de la chair de ſanglier avec de leur boiſſon. Ce corps eſt neuf jours à ſeicher ainſi devant ce feu ; ce qui cauſe une puanteur inſupportable. Aprés cela ils le lavent neuf fois, & l'envelopent dans une natte, pour le mettre ſur un échaffaut plus haut que le premier, qui eſt entouré de ridaux à la façon d'une Tante de Campagne, & ſur lequel le corps demeure trois ans entiers, qu'il eſt enfin tout ſec : & alors ils l'enterrent dans ſa propre maiſon, en faiſant encore de grans feſtins.

Ils traittent encore leurs malades d'une aſſés eſtrange maniere, ſur tout au village de Teopan, qui eſt, que quand quelqu'un ſe plaint de quelque douleur, ou de quelque mala-

maladie, ils ont une machine avec laquelle ils l'eſlevent en haut avec la corde au coû, & ils luy donnent une eſpece d'eſtrapade, en le laiſſant tomber en bas juſqu'à ce qu'il ait trouvé une mort plus douce & plus prompte, que celle dont ſa maladie le menaçoit.

Ils n'ont point de livres, & n'uſent d'aucune eſcriture; & tiennent une Religion, qu'ils ont par tradition de pere en fils. Ils croyent, que le monde n'a ni fin ni commencement: Ils ſont perſuadez de l'immortalité de l'ame; c'eſt pourquoy ils font une petite cabane devant la maiſon du deffunt, & y mettent une cûve pleine d'eau, & une piece de Bambouſe faite en forme d'eſcuelle pour en puiſer, dans l'opinion qu'ils ont, que l'ame s'y vient purifier. Ils croyent auſſi, qu'il y a une punition, aprés cette vie, pour les méchans; comme

auſſi

aussi une recompense, pour ceux qui ont bien vescu en ce monde. Et là-dessus ils ont de plaisantes reveries; & disent, qu'il y a un fossé horrible & fort profond, que les Ames passent par le moyen d'un Pont, qui est fort estroit; que, quand c'est l'ame d'un méchant homme, le pont se renverse, & la jette dans le bourbier; & quand c'est celle d'un homme de bien, qu'il la laisse passer dans des prairies agreables & fertiles.

Mais il y a des bagatelles, qui passent pour peché entre eux, aussi-bien que des choses essentielles: Comme de n'aller pas tout nuds au tems ordonné, de porter des habits de soye: Pour une femme, d'accoucher avant qu'elle ait atteint l'âge de 32 ans, d'aller chercher des huitres en certaine saison, de sortir, ou d'entreprendre quelque chose, avant que d'avoir con-

sulté

ſulté le chant des oyſeaux. Mais ce qu'il y a de juſtement deffendu entre eux, c'eſt de mentir, de voler, de tuer, ni de faire aucun faux ferment.

Quand ils veulent aſſurer quelque choſe par ferment, ils rompent une paille en deux. L'yvrognerie eſt permiſe publiquement; & il ne leur eſt pas deffendu non plus de voir des femmes, pourveu que ce ſoit en ſecret. Ils ne croyent pas à la reſurrection de la chair. Ils ont pluſieurs Dieux, dont les principaux ſont *Tamagizanbach*, qui eſt du coſté du Sud, & ſa femme *Taxankyada* qui eſt vers l'Orient: Quand il tonne, ils diſent que la Deeſſe eſt en colere contre ſon Mary, de ce qu'il ne donne point de pluye, ce qui fait que le divin Epoux, touché des reproches de ſa femme, verſe des eaux des nuëes. Ils ont encore une Idole

le du costé du Nord, qu'ils appellent *Sariasing*, qui est de fort méchante humeur; & qui rend layds les hommes, que *Tamagisanbach* a créez beaux & bien faits: Et cela par le moyen de la petite verole, des bosses, des clochemens, & de plusieurs postures monstrueuses. Ils invoquent le Dieu malfaisant pour le prier de ne leur pas faire du mal. Avant que d'aller au combat, ils sacrifient aux Dieux *Talafula*, & *Tapaliape*, qui president à la guerre.

Ils ont des femmes pour le service divin, qu'ils appellent *Inibs*. Ce service consiste en deux choses, qui sont l'adoration & le sacrifice. Les *Inibs* sacrifient des cerfs, des sangliers, du Ris qui est un peu bouilli, du *Pynang* avec d'autres boissons fortes. Aprés que le sacrifice est fait, il y a deux de ces Prestresses, qui se separent de la troupe, & qui adorent les Idoles

avec

avec un bruit & des roulemens d'yeux ſi effroyables, qu'elles tombent à la fin en pâmoiſon. Quelque tems aprés, eſtant revenuës à elles, on les voit trembler d'angoiſſe; & elles pretendent, que dans cette extaſe, les Dieux leur ont apparu. Pendant qu'elles ſont couchées à terre, ce qui dure ordinairement une heure, le Peuple pleure amerement, juſqu'à ce qu'enfin ces deux *Inibs* ſe levent & montent ſur le toict du Temple, où elles ſe mettent l'une d'un coſté & l'autre de l'autre; & là elles font une longue harangue à leurs Dieux. Enfin elles ſe deshabillent, & ſe font voir toutes nuës à leurs Dieux, en frappant avec la main ſur ces parties que la bienſeance deffend de nommer; & pour concluſion elles les lavent avec de l'eau chaude, devant tout le monde. Pendant toute cette ceremonie, preſque toutes

les

les femmes se tiennent nuës; & les hommes boivent jusqu'à crever. Ces *Inibs* predisent le bon & le mauvais tems, détournent les maux dont on est menacé, & chassent le diable; ce qu'elles font avec grand bruit, en tenant une espée nuë à la main, dont elles battent l'air, & blessent ce Diable, ainsi qu'elles disent, jusqu'à ce qu'il aille se noyer dans la mer. Elles font encore des sacrifices en pleine ruë, & d'autres que chaque particulier fait dans sa maison.

Neanmoins, de cette Nation barbare, il y en a eu plusieurs, qui ont esté convertis à la foy Chrestienne, depuis que la Compagnie des Indes Orientales s'est establie dans cette Isle, & qu'elle y a fait faire des Forteresses pour la seureté du commerce. Le Christianisme y a fait d'autant plus aysement des progrez, que les habitans sont les mai-

tres d'eux-mêmes, & qu'ils ne dependent d'aucuns Princes, qui uſent ordinairement de leur puiſſance, & font mourir leurs ſujets, pour le fait de la Religion, comme il eſt arrivé par tout ailleurs dans les Indes, le Magiſtrat Payen ou Mahometan ayant dabord eſtouffé ce qu'on avoit heureuſement ſemé de l'Evangile. De plus, ce qui a beaucoup contribué à tirer ces Inſulaires de Formoſa de leurs erreurs, c'eſt, qu'ils n'ont point de livres, ni de Religion determinée; toutes choſes dependant de ces folles *d'Inibs*, ce qui n'eſt pas, comme on peut croire, un appuy fort conſiderable, pour ne les pouvoir pas detourner ayſement de leur Paganiſme.

Cette Iſle eſtoit fort importante pour les Hollandois, non ſeulement acauſe du grand Trafiq qu'ils y feſoient, avec ceux qui venoient de la Chine par la riviere de *Chincheo*

& de

& de la ville *d'Aymoy*, où l'achat d'un Picol de Soye, qui eſt de 120 livres peſant, rend ordinairement dix *tayles* de profit, chaque Tayle valant trois francs; Mais parce que par elle ils pouvoient troubler & ruiner la navigation, que les Eſpagnols feſoient à la Chine & au Japon, ceux-cy, qui en previrent auſſitôt les conſequences, y firent baſtir un Fort, l'an 1626. qu'ils nommerent Kelang, & envoyerent une grande Flotte à Tyovan, pour en chaſſer les Hollandois; Mais le ciel détourna cette entrepriſe par le moyen des terribles tempeſtes, dont les Eſpagnols furent aſſaillis. Les Portugais, qui eſtoient à Maccaw, eurent encore le même deſſein, qui ne leur reüſſit pas mieux qu'aux Eſpagnols. Il n'y avoit plus, qu'à empecher le trafiq, que les Japonnois y avoient, quoy que en ſecret, & qu'ils avoient

commencé, avant que les Hollandois euſſent mis le pié dans l'iſle de Formoſa: Neanmoins avec le tems ce commerce diminua de luy-même, ſur tout depuis que ceux-cy y eurent fait le Fort de Zelandia dont les Japonnois ſe plaignirent extremement aux Conſeillers de l'Empire; & il y avoit danger de quelque rupture avec les Hollandois, qui empietant tous les jours ſur l'Iſle ſe rendirent les maiſtre sdu Fort, que les Eſpagnols y avoient fait baſtir; & s'aſſujettirent à la fin toute l'Iſle.

Ils y demeurerent en paix, juſqu'à l'an 1662. qu'il reſulta de la Chine un horrible deſordre, par la revolte de quelques Brigans, qui demeuroient ſur les Montagnes de Suchuen, qui eſt une Province dans la Chine, & qui aprés quelques ſuccez heureux vinrent aſſieger Chingtu, qui en eſt la Ville capitale. De là ils allerent à Peking, lieu de la reſidence

ſidence des Empereurs de la Chine, où, le même bonheur les ayant accompagnez, ils mirent l'Empereur Zunchinius dans un tel deſeſpoir, qu'aprés s'eſtre defait cruellement de ſa fille, qu'il eſtoit preſt de marier, en luy plongeant ſon poignard dans le ſein, il ſe pendit luy-même à un Prunier à Peking, dans le Jardin de ſon Palais. Il laiſſa trois fils, dont l'ayné n'a jamais paru ; & Lycunghus, chef des Rebelles, fit pendre les deux autres. Cét Uſurpateur, qui eſtoit entré avec une armée de huict cent mille hommes dans cette Ville Imperiale, où il pretendoit demeurer, en fut pourtant chaſſé par les Tartares, que *Vſanguejus*, jaloux de la puiſſance de ce rebelle, qui l'avoit fait ſommer de luy venir preſter le ſerment de fidelité, & de le reconnoiſtre pour ſon Souverain, avoit appellez à ſon ſecours:

l'Empereur de Tartarie, pour le recompenser d'un si digne service, le fit Roy de Xensi; & luy donna le commandement de son armée contre Lycunghus, qu'il poursuivit; & l'ayant à la fin atteint, il le mit en déroute, & fit un grand carnage de son armée. Lycunghus ne parut plus depuis; & il ne fut trouvé ni parmi les morts, ni reconnu entre les vivans.

Pendant toutes ces revolutions, les Chinois eleurent pour Empereur tantôt l'un & tantôt l'autre, de la Race de Taimingas; & ceux-cy remporterent quelques Victoires sur les Usurpateurs de leur Empire; mais ce bonheur, qui accompagnoit leurs armes dans le commencement, ne fut pas de durée; & ils succomberent tous à la fin sous la puissance de leurs Ennemis. Les Usurpateurs continuoient à ravager toute la Chine; & il n'y avoit pas

moins

moins de danger par mer que par terre. Chinchilung, que les Estrangers ne connoissoient, que sous le nom *d'Iquon*, & qui avoit servi de Valet aux Portugais à Maccauw, & ensuite aux Hollandois à Formosa, las d'une condition si basse, voulut aspirer à quelque chose de plus grand, & ramassa dans cette veuë un grand nombre de Chinois, que l'invasion des Tartares avoit contraints d'abandonner leur Patrie, pour se refugier ailleurs: Cet homme, dis-je, plein d'ambition, quoyque sorti d'un estat servile, trouva le moyen, avec ces fugitifs, d'avoir des Vaisseaux, & en composa une Flotte si considerable, que s'estant rendu puissant sur la mer, il attira tout le commerce des Indes, negotiant avec les Espagnols aux Philippines, avec les Holladdois à Formosa & à Batavia, avec les Portugais à Maccauw, & avec les Japonnois

ponnois dans tout leur Pays, transportant ainsi les marchandises des Chinois, & y portant celles des Européens. Il mit jusqu'à trois mille bastimens sur mer; & il se repaissoit de pensées si hautes, qu'il commençoit d'en avoir pour la Royauté, & pour la Couronne Imperiale. Les Tartares, ayant eu le vent d'un dessein si temeraire; & considerant qu'il estoit trop puissant pour l'attaquer à force ouverte, resolurent de l'avoir par adresse: Et voyant qu'il estoit entesté de la Royauté, ils l'esleverent à cette dignité, & luy promirent de luy donner les Provinces de *Fokien* & de *Quantung*. Le fameux *Iquon*, se laissant bercer sur de si belles apparences, laissa sa Flotte assés mal pourveuë, & en mauvais estat, dans le port de Fokien, Ville capitale de son pretendu Royaume, où il mit pied à terre, pour aller saluer l'Empereur

reur des Tartares, qui y fesoit alors sa residence ; mais il y fut arresté, & conduit à Peking, où l'on le fit mourir par le poison. Son fils & ses freres, ayant eu avis de sa mort, se retirerent aussitôt sur la Flotte, & se mirent en mer, faisant des courses de tous costez, qui la rendirent presque innavigable, & ils attaquerent enfin l'isle de Formosa.

Coxenga, qui avoit esté tailleur de son Mestier au service de Monsr. Putman Gouverneur de Tyoan, commandoit cette Flotte; & avoit conceu une si grande haine contre les Hollandois, de ce qu'ils n'avoient pas voulu seconder ses desseins contre les Tartares, qu'il resolut de s'en vanger & de les en faire repentir. Sur cela il partit de la Chine avec 600 *Jonkes*, qui sont des Vaisseaux à la maniere du Pays, dont il y en avoit quelques-uns, qui estoient montez de quarante pieces de Canon, &

s'est alla droit à Formosa ; où ayant fait une descente de plusieurs mille hommes, il y exerça les plus cruelles violences du monde contre les habitans, n'espargnant ni sexe, ni âge, ni Jeunes ni vieux, violant les femmes, coupant le nez & les oreilles aux uns, & mettant en pieces les autres, avec tant d'inhumanité, qu'à peine en pourroit on imaginer de plus effroyable. Le Fort de Kelan fut le premier attaqué ; mais comme il estoit trop foible pour resister contre de si grandes forces, on se rendit ; & cette conqueste enorgœuillit si fort les Ennemis, que, dans l'esperance de se rendre Maistres de toute l'isle, ils marcherent vers le fort de Zelandia, qui estoit entouré de trois bons rampars, & devant lequel ils mirent le siege. *Hans Jurriaen*, Sergeant dans les Troupes Hollandoises, ayant receu quelque sorte de mécontentement, p-

vit

vit pas pluſtôt paroitre les Chinois, qu'il deſerta, & s'alla jetter dans leur armée avec quelques Soldats de la Garniſon ; & il informa Coxenga de l'eſtat de la place, ce qui leur facilita la priſe d'une redoute, qu'il y avoit devant.

Le General pour la Compagnie des Indes, qui feſoit ſa reſidence à Batavia, ayant appris le ſiege de ce Fort, & le danger qu'il couroit d'eſtre pris, s'il n'eſtoit ſecouru, y envoya cinq gros Vaiſſeaux avec des troupes, pour tenter d'en faire lever le ſiege. Elles firent deſcente à Baxſombaya, & attaquerent le Fort, que les Chinois y avoient conſtruit, croyant de l'emporter d'emblée; mais il fut ſi bien deffendu, qu'elles furent contraintes d'en quitter l'entrepriſe, avec perte de trois cents quatre-vingts hommes des leurs, qui demeurerent ſur la place: Ces troupes ne reüſſirent pas

mieux dans le ſecours qu'elles vouloient jetter dans le Fort de Zelandia: De ſorte que Monſr. Frederick Cojet, qui en eſtoit Gouverneur, commençant de perdre courage, preſta l'oreille aux propoſitions, que Coxenga luy fit faire, à qui il livra enfin la place, aux conditions qui ſuivent. Que le Gouverneur & la Garniſon en ſortiroient vies ſauves, & que les Priſonniers ſeroient relachez de part & d'autre ſans rançon: Qu'on livreroit la Fortereſſe avec 40 pieces de Canon, & plus de dix tonnes d'or de bien qu'il y avoit dedans. Cojet s'eſtant embarqué avec la Garniſon, ſur les cinq Vaiſſeaux qui eſtoient venus pour le ſecourir, ils firent voile vers Batavia, où eſtant arrivez, ce Gouverneur fut arreſté Priſonnier, pour avoir rendu cette Place mal à propos & ſans neceſſité, la pouvant garder & deffendre

enco-

encore quelque tems, & faire une capitulation bien plus avantageuſe. Cette perte eſtoit d'autant plus conſiderable pour les Hollandois, que les Chinois eſtant Maiſtres de l'Iſle, pouvoient avec leurs Jonkes troubler inceſſamment leur navigation avec les Japonnois. Cependant l'Empereur de Tartarie, qui l'eſtoit encore devenu de la Chine, craignant, que Coxenga ne ſe rendiſt trop puiſſant, aprés cette conqueſte, voulut empécher ſon agrandiſſement; & depecha dans cette veuë des Envoyez au Conſeil de Batavia, pour leur propoſer de ſe liguer avec luy, & de joindre leurs armes avec les ſiennes, pour chaſſer les Pirates Chinois hors de Formoſa.

Monſr. Friſius, eſtant parti de cette Iſle, fit voile vers l'Iſle de Sainte Claire, qu'on voit de la pointe Meridionale de Cikoko fort

montagneuſe & environnée d'écoeüils aſſés bas. De là ils prirent leur cours au Nord-Oueſt, qu'ils continuerent tout le reſte du jour & la nuit d'aprés. Le lendemain, il ſe leva un vent ſi vehement, qu'ils furent contraints de mettre bas les Voiles, excepté celle du beaupré, dont ils ſe ſevirent pour eviter la coſte, & pour s'empecher d'y tomber deſſus. Le 17 Septembre on découvrit Nangeſaque, ſans eſtre pourtant aſſuré, que ce fuſt cette Ville; ce qui n'empecha pas, qu'ils ne tinſſent toûjours la proüe vers ce coſté là; & à midi ils ſe trouverent tout à fait en veuë; mais ce ne fut pas ſans grand danger, n'ayant pas une parfaite connoiſſance du fond, ni de la coſte, dont il eſtoit difficile de s'approcher, quand la marée eſtoit baſſe, comme elle ſe trouva alors. Cependant, il fut mis en deliberation, s'ils y devoient aborder;

der; mais les Pilotes ayant recon-nu, qu'il y avoit plus d'Isles qu'on n'en voit devant le veritable Golfe de Nanguesaque, ils se remirent en haute Mer; & ils apperceurent deux Barques Japonnoises, qui te-noient leur cours au Sud; desquel-les s'estant approchez, & les ayant presque jointes, le vent se renfor-ça, & devint si violent, qu'ils fu-rent contraints, de prendre aussi vers le Sud. Peu de tems aprés ils rencontrerent encore une autre bar-que, de laquelle ils ne peurent rien apprendre; parce qu'ils n'enten-doient point leur langue.

Le 18 à la pointe du jour, ils se trouverent entre la pointe de Nan-gesaque, qu'ils avoient au Nord-Nord-est à quatre lieuës & demie d'eux, & l'Isle de Goto, qui estoit à leur Nord-Nord Owest; Sur quoy ils s'apperceurent, qu'ils estoient devant le veritable Golfe; de sorte

que

que ayant tenu toûjours le même cours ils se trouverent, sur le soir, sous le Cap de Nomoo, qui s'estend au Sud-Ouest le long de la Manche d'Arima. Ils avoient ce Cap au Nord-Est, un quart à l'Est, à la distance de quatre lieuës trente deux degrés de latitude septentrionale; & tinrent le bord à l'Est, en rodant le Nord avec fort peu de Voiles, pour tenir d'autant mieux contre le vent, qui leur estoit contraire. Le jour d'aprés, ils mirent toutes leurs Voiles, & entrerent fort heureusement dans le Golfe de Nangesaque du costé septentrional, tout contre une montagne, sur le sommet de laquelle on voit un Rocher fort eslevé, & qui paroit une Tour. Estant entrez dans ce Golfe, ils y rencontrerent quelques Isles, & ensuite un grand Rocher, qui semble s'ouvrir par le milieu pour faire place à la veuë, qui découvre dabord

une

une ſort agreable perſpective. Ils arriverent enſin à midi à la portée du canon de Nangeſaque. Ils y mouillerent l'anchre ſur un fond d'argille, en un endroit, où il y avoit ſix braſſes & demie d'eau. Ils y trouverent en rade ſix Vaiſſeaux Hollandois. Le Sieur Theodore Snoek, qui eſtoit alors Intendant ou Directeur General pour la Compagnie dans Nangeſaque, ayant eu avis, que c'eſtoit Monſieur Friſius, qui alloit pour Ambaſſadeur au Japon, ayant ſuccedé à Monſieur Blokhovius, par l'ordre du Conſeil d'Eſtat, qui eſtoit à Batavia, le fut complimenter à ſon bord, & le conduiſit dans la Ville avec tous les honneurs & toute la pompe, qu'on ſauroit imaginer. Le corps de Monſieur Blokhovius fut porté à terre, & enſeveli à la maniere Hollandoiſe, avec beaucoup de ceremonies, dont les habitans du lieu eſtoient en admiration.

Le

Le Sieur Theodore Snoek eut ordre, dans ce tems-là, de partir de Nangesaque, pour aller à Batavia, laissant à sa place le Sieur Antoine de Broeckhorst, à qui il fut ensuite ordonné de la part du Conseil, de se joindre à Monsr. Frisius, pour aller à Jedo. Et comme le dessein estoit de rendre cette Ambassade illustre, on preparoit toutes choses, pour le train qui devoit estre magnifique; & il y avoit un grand empressement dans tous les magasins de la Compagnie, pour toutes les autres choses necessaires à ce voyage.

La Ville de Nangesaque est située à 33 degrés de latitude septentrionale, & son Golfe la rend plus propre pour le commerce, qu'aucune autre Ville du Japon. Elle est grande & fort peuplée; mais sans murailles. C'est la plus considerable de l'Isle de Bungo, qu'on appelle

pelle autrement Cikoko. Elle eſt ornée de Pagodes & de tours, qui ſont un tres bel effet, & dont il y en a qui ſont élevées de quatre & cinq eſtages au deſſus des maiſons ordinaires. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant à voir, c'eſt la quantité de magnifiques baſtimens, qu'il y a du coſté de la mer. La Ville eſt pleine de canaux & de ponts de bois: Les ruës n'y ſont point pavées, ce qui fait qu'elles ſont ordinairement fort ſales, ſur tout quand il a plû. On les ferme la nuit, & il y a une ſentinelle à chacune, avec une Lanterne alumée en ſorte qu'on n'entend jamais, qu'il y arrive du deſordre, ni qu'on y commette des vols, ni d'autres crimes.

Les maiſons y ſont fort peu differentes les unes des autres pour la forme, mais bien pour la matiere, y en ayant qui ſont de bois, & les autres d'argille, ſelon la force d'un

chacun;

chacun; les Gens riches les font revestir de plastre, & lambrisser jusqu'à quatre pieds de hauteur de terre, avec des planches couvertes de nattes épaisses, qui y sont jointes fort artistement.

Les maisons y sont basses, quarrées & fort larges, à cause des tremblemens de terre, qui sont ordinaires au Japon. Les toits descendent insensiblement du haut des maisons jusqu'à quatre pieds hors des murailles, pour couvrir de la pluye une gallerie, qui regne tout du long, & qui donne ordinairement dans un fort beau Jardin, du costé duquel est la sale où ils mangent; ce qui fait un fort agreable aspect. Le toict, qui descend du costé de la ruë, sert d'abry contre la pluye & contre les ardeurs du soleil, comme en Europe les Avant-toits: Et ces toits sont faits de bois, une piece rangée sur l'autre, à la maniere des briques

briques & des tuiles, ſur leſquelles la pluye coule ſans percer dans la maiſon. Il y a quelque fois des Cuves au deſſus pleines d'eau, pour s'en ſervir en cas d'incendie. On ne loge que dans les appartemens, qui ſont à plein-pié, le deſſus n'eſtant, que pour les proviſions & les choſes de peu de conſequence.

Les maiſons des Gens de qualité y ſont fort magnifiques & ont deux corps de logis: Dans le premier, qui eſt du coſté de l'entrée, ſont les appartemens de la femme & dans le dernier ceux du Mari, où il y a pluſieurs chambres, ſelon l'employ qu'il a, & pour traitter ſes amis. Ces chambres ſont fort propres: Elles ſont toutes lambriſſées de certaines tables dorées & peintes, à la place des tableaux & des tapiſſeries, & même elles paroiſſent de cette maniere plus propres & plus riches, que celles qu'on a en Europe. Il

y a

y a de grandes & belles images de papier, qui ſont enchaſſées dans les aix avec tant d'art & de propreté, qu'il eſt preſque impoſſible d'en diſcerner les jointures, eſtant colées ſur des bordures noires. Il y a dans quelques ſales des portes, qui ſont ornées par le dehors de ces images, & qui s'ouvrent d'une maniere particuliere, en découvrant d'abord tout l'apartement. Il y a toûjours au plat-fond un tableau de quelque excellent Peintre; & ſur le milieu du plancher quelque Vaſe plein de fleurs de bonne odeur, qu'on a cœuillies dans le Jardin. On voit le long des murailles des boetes admirablement verniſſées, des taces ou des gobelets pour boire du *Chia*, & des ſabres pendus en divers endroits. Ce ſont leurs plus beaux ornemens, qui ſelon l'eſtat d'un chacun, ſont plus ou moins precieux. Pour le dehors, les baſ-

timens

timens ne paroiſſent pas beaucoup, parce qu'ils n'ont aucun ornement d'architecture. Ils ſont rangez ſeparement, mais les uns fort proche des autres, & compoſent des ruës fort eſtroites, & qui ſemblent avoir eſté tirées à la ligne, ſe diviſant par mezure egale, & ayant chacune 200 aunes de longueur.

Il y en a 88 de cette maniere à Nangueſaque ; & qui, comme nous avons dêja dit, ſont fermées la nuit, ſans que quique ce ſoit, ni pour aucune raiſon que ce puiſſe eſtre, ait la liberté de paſſer de l'une à l'autre, à moins que d'avoir une lettre de creance du Gouverneur.

Il y a de fort beaux Jardins au tour de Nangueſaque, & des maiſons de plaiſance, dont on auroit bien de la peine à décrire toutes les raretez. On y voit toute ſorte d'abres fruitiers, qui y produiſent des fruits en abondance ; & la Ville en eſt toû-

toûjours pleine, ſur tout des Pommes de la Chine & des Poires. Les Cedres y ſont d'une hauteur prodigieuſe; On s'en ſert dans les Temples pour des piliers, & l'on en fait des mats pour les plus grands navires.

Les Temples y ſont preſque tous de forme carrée & de bois, ayant ordinairement quarante pieds. Ils ſont ornez au dehors de pluſieurs tours de bois admirablement bien taillées & toutes dorées, avec des ſculptures tout autour les plus belles du monde. Ils mettent ordinairement des Dragons ſur le haut, comme auſſi ſur toutes les autres eminences. On y voit au dedans des figures horribles de Geants aſſés mal repreſentez, devant leſquels les habitans font quelques prieres aſſés courtes, & jettent enſuite dans un baſſin quelque aumône d'une Monoye de cuivre qu'ils appellent *Kaßies*.

Les

Les Habitans de Nanguesaque sont plus blancs que le reste des Indiens Orientaux, mais jaunatres en comparaison de ceux d'Europe, & d'une couleur morte. Ils sont robustes, sains, carrez de taille, & ont le nez camus & de fort petits yeux, sur tout les femmes. Les hommes & les femmes portent de grandes vestes, qui leur pendent jusqu'aux genoux, & sont un peu plus longues que celles des Chinois. Ils portent de grands sabres, qu'ils manient des deux mains.

Les habits des femmes de qualité sont fort superbes. Elles ont leurs cheveux noüez comme les femmes ordinaires; mais leurs robes sont plus amples, d'une estoffe de grande valeur, & brodées d'or en quelques endroits. Elles ont une Escharpe, qui leur pend du coû & vient croizer sur la poitrine. Elles portent autour du corps une

ceinture en broderie d'or & d'argent. Elles ont preſque toûjours à la main un evantail, ſur lequel on voit pluſieurs oyſeaux & des fleurs, le tout peint & doré fort proprement. Outre la robe de deſſus, qui eſt ordinairement la plus belle & la plus riche, elles en ont encore pluſieurs autres, juſques à huict & neuf, dont les queuës vont traiſnant par terre. Cependant elles ne ſont point incommodées de tous ces habits, parceque ce ſont des eſtoffes fines & deliées. Neanmoins, quoy qu'elles ſoyent toûjours parées avec cette pompe, elles ne ſortent guere par les ruës, ne ſe font voir que fort rarement ſur la porte de leur maiſon; parce qu'il y va de leur honneur, & qu'on ne les eſtime, qu'autant qu'elles demeurent enfermées & eſloignées, non ſeulement de la converſation, meſmes de la veuë des hommes.

Quand

Quand il fait beau, elles vont le ſoir à la promenade avec leurs maris, où elles ſe font porter le jour dans des litieres, ou bien elles ſe vont divertir ſur l'eau dans des barques couvertes.

Toutes choſes eſtant donc preſtes pour le voyage de Jedo, Monſr. Friſius & Monſr. Broeckhorſt partirent de Nangueſaque le 25 Novembre de la même année, accompagnez de vint Hollandois, de trois Bongois où Interpretes, & de 34 Japonnois, dans trois grandes barques de charge.

A trois lieuës de cette Ville, ils virent Duros, qui eſt un Village de peſcheurs ſur le bord de la mer; & laiſſerent en peu de tems derriere eux Foucunda, Zotta, & Nanatjamma. Ils tirerent enſuite vers le Nord entre Firando, Omodakei & Oyſinocubi, qui ſont des Villes dans le Bungo; & conti-

nuerent leur route vers les Isles d'Auwo, de Fissima & de Ginkai, laissant à la gauche Nangayo, située sur la coste de Bungo. De là ils tinrent le bord sur l'Isle d'Aymissima, & virent ensuite la Ville d'Assia, qui est à douze lieuës d'Aymissima vers le Nord-Est. Cette Ville est située sur un rivage de sable blanc, & on la découvre de bien loin dans la mer, estant elevée sur de hautes montagnes. Aprés Assia, ils virent la fameuse bourgade de Jaminnangono-Misacci, & la ville de Kokero, qui est située sur un Golfe, & qui paroit fort grande, acause des deux beaux bourgs qu'elle a, l'un au dessus & l'autre au dessous.

De la ville de Kokero, les Ambassadeurs tirerent vers l'Est, au destroit, qui mouille le Japon du costé du Nord, & ensuite Chiekok & Tonsa du costé du

Midi.

Midi. Dans le Japon, du costé gauche, est la ville de Simonesicci, dans laquelle on a fait un petit Fort, mais il y a vis à vis une Forteresse de plus de consequence, qui est bastie sur une haute montagne. Proche de là, on voit le havre d'Isacka, où il y a deux petits Villages.

Dans ce détroit, qui est au Nord du Japon, on voit plusieurs Isles, comme Mettogamma, Moeko, Mianosimi, Camro & plusieurs autres dont on n'a pû savoir le nom: Entre ces deux dernieres, est la Ville de Caminenosacci dans le Japon. De là, aprés un assés long cours de l'Est à l'Ouest, ils virent le long de la coste du Japon les Isles de Jowe, de Szuwa, de Caroto, de Caminagari, & de Jocosimi toutes pleines de Villages.

Au milieu du destroit vis à vis de Caroto, entre le Japon & Tonsa, on voit de trés-hautes montagnes

sont toutes couvertes d'arbres jusqu'au sommet. De là les Ambassadeurs tournerent tout droit vers l'Est, & laisserent à costé gauche dans le Japon les Villages de Tantonomi, de Mewari, de Bignatum & de Binga, & à droit Syrais, qui est une Isle fort peuplée, & poursuivirent ensuite leur route, entre Simeia & Samnik, Oussimato, & Wota, Jesima & Mauro, où le Courant des eaux est si violent, qu'on a bien de la peine à se tirer de ce passage à force de rames.

La Ville de Mauro, qui est dans le Japon, a un havre fort beau. A cinq lieuës de là, on voit Firmensi, qui est une tres-belle ville, où il y a un Château fort bien fortifié. La mer est quelque fois trés-orageuse, en cét endroit-là. On laissa Firmensi à costé gauche, demême que Akas, Takesima & Swoya; & l'on arriva devant Fiungo, où, quand

quand il ne fait point de vent, on tire les barques avec des cordes le long du rivage. De là, ayant quitté la terre, ils firent voile le long de la coste d'Amanasacci, & arrivérent enfin, aprés un voyage de dix-neuf jours, le 13 de Decembre devant Osacca, où estant entréz dans le fleuve, ils jetterent l'anchre devant Aussima, Fauxbourg d'Osacca, où deux Flibots de plaisir vinrent prendre les Ambassadeurs avec leur bagage.

Les Flibots, que les Japonnois appellent *Faysena*, sont ordinairement de vint rames par bande. La prouë est faite en teste d'Elephant avec sa trompe; & ils ont un miroir assés grand sur la poupe. Il y a une chambre, & un Gouvernail à la maniere des Portugais. Quelques-uns de ces Flibots ont jusqu'à trente rames par bande, & vont d'une vitesse, qui n'est pas croyable,

faisant en douze jours le Voyage d'Osacca à Nanguesaque, où il y a 220 lieuës.

Messieurs les Ambassadeurs, s'estant donc embarquez, avec tout leur train & leur bagage, dans les Flibots, ils furent conduits à Osacca, où leur venuë ayant déja fait du bruit, il en sortit une foule d'hommes & de femmes, pour les voir arriver, que ce fut une merveille, qu'il n'y en eust pas une infinité de tuez & de noyez, se jettant les uns sur les autres; & les ponts par où ils devoient passer, en estant si fort chargez, qu'à peine ils les pouvoient soûtenir. On les logea dans un fort beau logis, où le Gouverneur & les principaux Officiers de Nanguesaque ont coûtume d'aller, quand ils passent par Osacca, pour aller à Jedo.

Osacca est une ville Imperiale dans le pays de Quioo. Il y a dans la

la mer une roche fort extraordinaire, qui s'esleve jusques dans les nuées ; & qu'on diroit estre vis à vis de la riviere, qui passe au milieu de la ville. Sur l'embouchеure de cette riviere, on voit le Bureau de l'Empereur, qui est proprement une Doüane, où, tout ce qu'il y y a de bastimens, qui passent, s'arrestent pour payer l'impost de toutes les marchandises qu'ils portent. Ce Bureau est un trés-beau bastiment à plusieurs estages, & qu'on voit de fort loin dans la mer.

Les deux costez de la Ville, qui sont vers l'Est & l'Ouest, sont cachez derriere quelques montagnes, & on n'en voit que les Tours, qui sont fort eslevées. Vis à vis du Bureau, dont nous venons de parler, il y a un Chateau basti dans la mer, & qui est entouré de bonnes & fortes murailles, avec quantité de pieces de Canon à fleur d'eau, pour

la deffenſe du havre. L'Empereur Xogunſama avoit commencé à faire travailler à cette fortereſſe, mais ſon fils Toxogunſama, luy ayant ſuccedé à l'Empire, l'an 1624. la fit achever en trois ans.

Derriere ce Château il y a dix Magazins ſur un beau quay de pierre, qui ſont à l'épreuve du feu: On voit un peu plus bas les Bureaux de l'Empereur, pour les impots, que payent tous les ans les Iſles de Chiekok, de Saykok, & de Tonſa. Il y a une porte, pour aller à ces beaux baſtimens, qui eſt gardée par 500 Soldats.

Un peu plus avant, on voit le lieu, où l'Empereur fait garder le bois, qui ſert à conſtruire des Vaiſſeaux; qu'on fait preſque tous d'une largeur extraordinaire.

On voit, au deſſus de la riviere, la maiſon du Gouverneur, qui eſt un fort beau baſtiment, où il y a plu-

plusieurs grands apartemens, avec une tres-belle architecture, ayant quatre corps de logis, qui s'eslevent en forme de tours.

Entre ce bastiment & le Château, qui est sur l'eau, il y a le temple des Diables, qui est fort eslevé, & semble se mirer dans l'eau: Les Japonnois vont adorer dans ce temple une affreuse statuë, qui a la teste d'un sanglier avec ses deffences, & une couronne d'or sur la teste, toute enrichie de diamans: Elle a quatre bras avec autant de mains, & tient sous ses piés un autre diable, qui est couché, & qui a la teste veluë & les cornes d'un bœuf, avec une longue queuë entre les Jambes. Ces Diables s'appellent *Joosje Tiedebayk*, au lieu que Dieu s'appelle *Joosje Goezar*. Les Japonnois honorent les diables, & leur font toute sorte d'offrandes & de cultes religieux, afin qu'ils ne leur fassent point de mal.

Derriere ce temple du Diable, on voit le corps de garde, qui eſt un baſtiment digne d'un Roy : & un peu plus avant, un autre temple, où il y a une Idole de cinquante piés de hauteur, dont la teſte eſt d'argent maſſif, qui eſt un preſent, que fit le Roy de Bom, de qui le pays eſt fort abondant en mines d'argent. A main gauche, tout au bas de la ville, eſt la tour de plaiſance de l'Empereur, dont le ſommet paſſe la hauteur des montagnes.

Environ au milieu d'Oſacca, on voit le temple de l'Idole Canon, qui, ſelon l'opinion des Japonnois, domine ſur les eaux & ſur la peſche. Auprés de ce temple, il y a un grand portail, ſur le toict duquel, on voit monter ceux, qui par un dégouſt de la vie, ou preſſez de la pôvreté, ou de quelque mal incurable, & le plus ſouvent par un

esprit de Religion imaginaire, ont fait vœu de se noyer. Deux jours avant que d'accomplir leur vœu, ils se rendent à ce Portail, pour parler, disent-ils, avec Canon; & de là ils se vont precipiter dans la riviere, où ils se noyent.

Canon vivoit, selon l'opinion des Bonsiens, il y a deux mille ans; & crea en ce tems-là le Soleil & la Lune. On voit son corps, qui sort à moitié de la gueule d'un grand poisson. Il porte une fleur sur la teste, & a quatre bras, tenant d'une main gauche, qu'il leve en haut, un petit cercle, qu'il a au bout du plus long doit; & à l'autre main du même costé, une fleur, comme celle qu'il a sur sa teste. Il a du costé gauche une main fermée, & eslevée en l'air, & tient dans l'autre un sceptre. Il porte à chaque bras un tour de perles; & il luy pend des épaules des écharpes doubles. On

a mis devant lui une grande coquille de pierre, d'où il ſort à moitié la ſtatuë d'un enfant, qui tient les mains jointes devant lui pour l'adorer; Derriere cét enfant, il y a un theatre, élevé ſur un rocher, & qui eſt fait en forme d'autel, ſur lequel on voit quatre ſtatuës avec les mains jointes, d'où il ſort de l'eau, qui tombe dans des baſſins, que ces ſtatuës ont à leurs pieds. Quelque peine qu'on ſe ſoit donnée, pour ſavoir des Bonziens, ce que cét enfant, qui ſort de cette coquille, & ces autres quatre ſtatuës ſignifient, on ne l'a jamais pû ſavoir.

La Maiſon de l'Amiral eſt auprés de ce Temple, & un peu plus bas vers le milieu de la Ville, le Cloiſtre magnifique des Bonziens, qui eſt à deux eſtages, avec leſquels, il ſurpaſſe tous les autres baſtimens d'Oſacca. Tout proche de là, il y a le Palais où demeure le General de la milice,

milice, qui a plus d'apparance, que toutes les autres Maiſons, acauſe des grands corps de logis qu'il contient, & des eminences qu'il y a. Enſuite l'on trouve le Temple, où l'on voit 263 Idoles, d'où l'on va au Palais du Treſorier General du Japon ; & c'eſt encore un fort beau bâtiment. Il y a dans cette même ruë la Tour, qu'on appelle des Gardes, & qu'on voit de ſix lieuës par terre, & de ſept par mer ; & plus bas, le Temple où ſont les ſtatuës de quelques vieux Bonziens, comme dans un ſanctuaire.

Oſacca eſt une Ville ſans rempars & ſans murailles, ainſi que preſque toutes les Villes du Japon. La Riviere qui paſſe au travers ſe diviſe en pluſieurs branches, faites en forme de canaux, à peu prés comme en Hollande. Du tems de l'Empereur Xogunſama, l'an 1614, il y eut ſept Navires chargez de Chreſtiens,

qui

qui en furent bannis, pour n'avoir pas voulu renoncer à la foy Catholique; & qui firent voile du havre d'Oſacca, pour aller à Nangueſaque. Ce fut auſſi dans ce même tems, que cette belle Egliſe des R. R. P. P. Jeſuïtes de la même Ville fut abbatuë par l'ordre de Sangamidonno, à qui l'Empereur avoit donné pouvoir de perſecuter les Catholiques Romains. Ces perſecutions furent fort cruelles; & l'on exerça les dernieres fureurs contre ceux, qui perſevererent dans leur Religion.

Les grands troubles, qu'il y eut aprés la mort de l'Empereur Taycoſama, furent plus d'une fois la ruïne d'une ſi belle Ville. Il y avoit neuf des plus puiſſans Seigneurs du Royaume, qui avoient conſpiré contre Dayfuſama qui eſtoit alors Empereur. Ils avoient pour General Morindonno, qui eſtoit Roy de neuf Royaumes, & qui aſſembla en fort peu

de

de tems plus de quarante mille Hommes, ayant pour oſtages pluſieurs des Principaux de l'Empire avec tout le treſor, que Taycoſama avoit laiſſé en mourant, dont il s'eſtoit ſaiſi, & de plus toute ſorte de munitions pour faire la guerre pluſieurs années. Cependant Dayfuſama, qui ne dormoit point, dans un ſi grand danger de perdre ſa Couronne, ayant aſſemblé inceſſamment ce qu'il avoit de troupes & de Princes affectionnez à ſon parti, prit ſi bien ſon tems, qu'ayant ſurpris l'armée des conjurez, il l'attaqua avec tant de valeur & d'animoſité, qu'il y en eut en fort peu de tems plus de trente mille de tuez ſur la place, & peu qui échaperent par la fuite, la pluſpart ſe tuant eux-mêmes en ſe fendant le ventre, ainſi qu'ils ont coûtume de faire. Aprés cette victoire, Dayfuſama, ne perdant point de tems, mena ſon armée devant Oſacca, où la nouvelle

de

de cette défaite avoit tellement abbattu le courage de ceux qui reſtoient des conjurez, & mis toutes choſes en une ſi grande confuſion, que Morindonno abandonna lâchement la Fortereſſe imprenable de cette Ville, qui eſtant pourveuë abondamment de toutes choſes, pouvoit ſouſtenir un ſiege des plus opiniâtrez, & s'enfuit avec toute la garniſon, avant que Dayfuſama fuſt ſeulement devant la Ville; & s'alla cacher dans ſa belle Maiſon de plaiſance, qui n'en eſt pas loin, dans le deſſein de ſe rendre à la diſcretion des Vainqueurs. Le Roy de Saſſuma, qui eſtoit un des conjurez, fit bien voir un autre courage; car avec ſix cents Hommes il paſſa au travers de l'armée de l'Empereur, qui eſtoit déja devant Oſacca, ſe jetta dans la Ville, & s'eſtant pourveu des Vaiſſeaux, qui lui eſtoient neceſſaires, il paſſa, avec tous ceux qui le voulurent

rent

rent ſuivre, à ſon Royaume, qui eſtoit à prés de 200 lieuës d'Oſacca, où il ſe fortifia contre Dayfuſama.

Outre les dommages cauſez par les guerres civiles, la Ville d'Oſacca a receu de terribles ſecouſſes de tremblemens de terre, & ſur tout de celui, qui arriva, l'an 1585. le 4. de Septembre, à minuit, & qui fut ſi terrible, qu'on euſt dit, que la derniere ruine du monde eſtoit venuë. On vit, en moins d'une demi-heure, une infinité de Maiſons bouleverſées juſques aux fondemens, & les gens écraſez ſous les ruïnes. Les principaux edifices furent les premiers renverſez, & entre autres l'ouvrage le plus magnifique qu'il y ait jamais eu ſous le Ciel, & qui avoit eſté baſti par Taycoſama, tout entouré de galeries, ſi grandes qu'on y pouvoit ranger cinquante mille Hommes en bataille. Il avoit achevé cette merveille du monde, dans le

le tems, qu'il attandoit une fameuſe Ambaſſade de la Chine, à qui il vouloit faire montre & parade de la puiſſance de ſon Empire, par un ſi ſuperbe & ſi magnifique baſtiment.

Monſr. Friſius & Monſr. Broekhorſt partirent d'Oſacca le 20. Decembre. Le bagage marcha le premier de grand matin ſur 82. chevaux, & leur ſuite eſtoit de 44. hommes à cheval, tant Hollandois que Bongoiſiens, & de cent valets, pour porter les preſens, faiſant en tout trois cents perſonnes, & 128 chevaux. Les Ambaſſadeurs furent portez dans un Norimen, qui ſont les Litieres du Pays, & les voitures des Gens de qualité.

Ils arriverent à midi à Firaskatta, qui eſt un grand bourg, où ils diſnerent. De là, ils paſſerent par Jonda, qui eſt une petite ville, à 4 lieuës de Firaskatta, fort bien baſtie, ayant un bon Chaſteau tout entouré

touré de rampars. Le Seigneur de jonda vint au devant des Ambaſſadeurs avec un train mediocre, ſe faiſant porter auſſi dans un Norimen, eſcorté de quelques gardes. De là à Miaco le chemin fut toûjours ſur une levée qui ſert de digue à la riviere, qui paſſe par Oſacca; & qui baigne les murailles de Miaco, prenant ſa ſource d'un lac, qui a dix-huict lieuës de longueur. Le long de cette riviere, on voit le bois, qu'on appelle du *ſang Imperial*, à cauſe de Nabunanga Empereur du Japon, qui y fut tué l'an 1582. le 22. de Juin.

Ce Prince s'eſtant emparé de l'Empire ſur Cuboſama, qui eſtoit encore un autre uſurpateur, le bonheur de ſon deſtin le porta juſqu'à cét excez d'orgœuil, que de ſe vouloir faire adorer dans la Ville d'Anzuquiama, qu'il avoit fait baſtir; & où il y avoit un temple des plus magni-

magnifiques de l'Empire, où il fit tranſporter, pour le rendre plus illuſtre, toutes les Idoles, qui eſtoient le plus eſtimées dans le Japon ; & tout auprés, il avoit fait eſlever une Chapelle d'une richeſſe incroyable, où il avoit mis ſon ſtatuë avec ſes armes & ſes deviſes gravées au deſſous. A peine cét edifice fut achevé, qu'il fut publié par tout l'Empire, qu'on n'adoreroit point d'autre Dieu à l'avenir, que celuy qui eſtoit dans la chapelle d'Anzuquiama, parceque c'eſtoit luy, qui avoit creé le ciel & la terre. Depuis cét edit, il en fit publier un ſecond, par lequel il ordonnoit à tous ſes ſujets, de ſolemnizer le jour de ſa naiſſance, qui eſtoit le dernier du mois d'Avril, & d'adorer le nouveau Dieu, à qui il donna le nom de Xantai. Ces édits furent accompagnez de promeſſes & de menaces : Que quiconque l'adoreroit

reroit d'un culte divin dans le tems & dans le lieu, qui eſtoient deſtinez pour cela, deviendroit riche, s'il eſtoit pôvre, & que ſes biens augmenteroient : Qu'il vivroit heureuſement & long-tems, & ſeroit exempt des foibleſſes & miſeres humaines. Et qu'au contraire, ceux, qui refuſeroient de luy rendre ce devoir, ne devoient attendre que malheurs & incommoditez dans le monde.

Cette publication ainſi faite, il y eut une telle affluence de gens à Miaco, qui venoient de tous coſtés, que cette ville, quoyque trés-grande, ne put pas contenir tant de monde. Il fallut, qu'on dreſſât des tentes hors de la Ville, pour loger les Eſtrangers qui n'avoient pû trouver de logement : il y en eut même un grand nombre, qui couchèrent dans les barques, qu'il y avoit ſur la riviere. Le fils de l'Empe-

reur

reur, fut le premier, qui adora cette nouvelle Idole, & fut ſuivi des Roys du Japon & de toute la Nobleſſe de l'Empire.

Peu de tems aprés, il parut une terrible comete; & l'on vit de plus tomber du feu du Ciel en plein jour, qui eſtoient des preſages de la prochaine ruine de Nabunanga, comme en effet il arriva. Car Aquechi Roy de Tango, & un des plus vaillants hommes du Japon, impatient, comme beaucoup d'autres, de voir & de ſoufrir que la vanité de leur Empereur fuſt montée juſqu'à cet excez, que de ſe faire regarder comme un Dieu, leva le maſque, quoy qu'il fuſt le General de ſes armées, & qu'avec la couronne de Tango, il euſt receu de luy pluſieurs autres bienfaits; & ſe mettant à la teſte d'une puiſſante armée, il arriva devant Miaco, le 22 de Juin. Nabunanga, ſurpris de voir les Rebelles,

elles si proche de lui, avant qu'il se fust seulement mis en estat de deffence, se trouvant trop foible, abandonna la Ville, & se sauva dans un bois, qu'il y a de l'autre costé de la riviere, où ayant esté trouvé, il fut mis à mort, aprés s'estre deffendu en Prince trés-valeureux. Ce bois fut depuis appellé, *le bois du sang Imperial*. C'estoit un Prince cruel & parjure, outre son orgœuil insupportable qui lui avoit attiré la haine de tous les Grands; mais l'ingratitude d'Aquechi, qui lui devoit tout ce qu'il estoit, n'en fut pas moins blamable.

La Ville Imperiale de Miaco est dans le Royaume de Mino, à dixhuict lieuës d'Osacca. Elle a du costé droit les montagnes de Dubojamma, qui sont d'une hauteur prodigieuse, & qui s'estendent jusqu'à Jonda. On voit à leurs piés le village de Dubo, si celebre par le tem-

ple, que Nabunanga y fit encore baſtir, où eſt l'Idole Xaca. Ce temple ne s'ouvre qu'une fois de l'année, & a plus de deux cents mille eſcus de revenu par an. C'eſt à ceux qui ſont de la ſecte de Foquexus à qui appartient l'office d'ouvrir la porte, & d'avoir l'adminiſtration de ce temple.

Dubo eſt à demi lieuë de Miaco, & la même riviere, qui baigne les murailles de cette ville, paſſe au travers de ce Village, au milieu duquel, il y a un fort beau pont, pour la paſſer, avec une tour ſur chaque bout.

Les principaux baſtimens de Miaco ſont le Palais du Dairo, qui eſt au milieu de la Ville, & qui a une fort belle tour, & celui de l'Empereur Toicoſama, qui eſt ſur le panchant d'une montagne, & que l'on perd inſenſiblement de veuë, en venant d'Oſacca à Miaco, quoy qu'il ait des tours,

tours, qui passent même la montagne. Nabunanga fit une grande despense, pour reparer ce Palays, que les Rebelles, du tems de Cubosama, avoient presque tout mis en cendres. Le Jardin de l'Empereur, qui est tout proche de ce Palays, passe tout ce qu'on peut s'imaginer de beau & de curieux dans l'art & dans la nature. Les Palays des Roys du Japon sont des deux costez, & tous bastis d'une magnificence extraordinaire. En un mot, tout ce quartier-là est un monde entier, & une merveille de beaux bastimens.

A costé gauche du Palays du Dairo, on voit une admirable tour, dont le sommet, qui est couvert de lames d'or, va presque jusqu'aux nuës. Mais la plus haute neanmoins est celle de l'Empereur, d'où l'on voit la mer proche de Jessi.

Au dessous du Jardin du Dairo on voit douze beaux Palays, où de-

meurent les Dames, qui ſervent au divertiſſiment de ce ſaint homme, le Dairo.

Le Palays du Superieur des Bonſioſes, qu'on appelle *Eglamnits*, c'eſt à dire *la lumiere de ce qu'on doit connoiſtre*, eſt encore un ſomptueux baſtiment. On voit un peu plus bas la muraille, que l'Empereur Dayfuſama fit baſtir, pour agrandir la ville de Miaco de quatre lieues.

Le grand temple de l'Idole dorée de *Dai-buts* eſt à trois eſtages. Les Japonnnois vienent de tous les endroits de l'Empire pour offrir leurs vœux & leurs ſacrifices à cette Idole.

Il y a le Bureau de l'Empereur, qui eſt encore un ouvrage admirable. Il eſt proche de la porte, qui va à Jonda, par où les Ambaſſadeurs entrerent en venant d'Oſacca. C'eſt là, qu'on paye l'impoſt de toutes les marchandiſes qu'on porté,

porte, & qu'on montre ſes paſſeports.

La Cavalerie de l'Empereur eſt logée au bout de la Ville; c'eſt un trés-grand baſtiment, mais ce qu'il y a de plus conſiderable, c'eſt la Cour, où l'on peut ranger quarante mille hommes en bataille.

Les maiſons ordinaires des Bourgeois ſont, pour la plus part, fort riches: Ils y font autant d'apartemens, & ſi grands qu'ils veulent, en ſeparant leurs chambres par des cloiſons de bois ciré & doré, qu'ils oſtent quand il leur plait, ſans beaucoup de peine, ſi bien que les appartemens devienent plus ou moins ſpacieux, ſelon qu'on leve, ou qu'on baiſſe de ces cloiſons.

La Ville de Miaco fleurit par deſſus toutes les autres Villes du Japon; parce qu'elle n'a pas eu tant de part que les autres aux revolutions & aux deſordres des guerres civiles, cette

Ville ayant toûjours eſté reſpectée, acauſe que c'eſt la reſidence du Dairo.

Les Ambaſſadeurs Hollandois n'y coucherent qu'une nuit, eſtant partis le lendemain à midi, qui eſtoit le 12. de Decembre, pour aller à Oets, qui eſt un fort grand bourg. Le chemin, qui y mene eſt trés plaiſant, ayant toûjours des deux coſtés de fort belles maiſons. On y voit ſur tout un grand Chaſteau, qui eſt ſur une eminence, & tout proche d'un Lac. Les Ambaſſadeurs s'eſtant rafraiſchis à Oets, pourſuivirent leur chemin par Jeſſi; qui eſt une ville entourée de fort bons rampars, & dans laquelle on entre par une trés belle allée d'arbres, qu'il y a de chaque coſté. De Jeſſi, ils allerent coucher à Cuſats, qui eſt le lieu du Japon, qui produit les meilleures cannes, ayant des rejetons pleins d'un ſuc trés-agreable. Elles ſont

fort

fort flexibles, & ont des boutons, qui ſeparent les nœuds, & qui ſont plus épais en haut qu'en bas. On lie tout ce que l'on veut avec ces ſortes de cannes: L'on en fait même des cables pour les plus grans navires, & qui ſe conſervent mieux dans l'eau, que ceux de chanvre. Il y a auſſi des paniers, qui en ſont, & qui ſont plus forts, que ceux qu'on fait d'ozier en Europe. Ces cannes frottées les unes contre les autres rendent du feu comme les pierres à fuſil.

Il y a une autre eſpece de canne, qui porte un fruit aſpre, & gros comme une orange, ayant une eſcorce foible, pleine de rayes & de couleur de chaſtaigne; au lieu de feuilles que les autres cannes portent, celle-cy a des rameaux crenelez, au bout deſquels pend le fruit, dont nous parlons, par bouquets, juſqu'à cinq & ſix. Ce fruit a un noy-

au, qui est dur, & duquel on tire une huile, pour guerir les playes, & qui est fort en usage parmi les Esclaves, qu'on chastie impitoyablement jusqu'au sang, pour le moindre manquement. Outre ces sortes de cannes, il y en a encore une autre à Cusatz, qui n'est que de racines d'arbres fort deliées, & qui entrelacées les unes dans les autres croissent, & multiplient fort aysement.

Les Ambassadeurs continuant leur voyage virent le lendemain le Village d'Itzibe; & à deux lieuës de là, ils passerent la riviere de Jocarangauwa, & arriverent à dix heures au bourg de Minacutz, où il y a un Chasteau pour la seureté du chemin, qui va à Miaco. Ils avoient eu jusques-là un chemin assés beau & uni, avec des arbres des deux costés; mais depuis Minacutz ils ne trouverent plus que des mon-

tagnes

tagnes & des precipices difficiles à passer, sur tout, celuy de Cœetse-Kajamma, où ils furent embarrassez à cause de leur bagage, qui leur donna beaucoup de peine. Ils arriverent enfin à Zintzsamma & à Sacca, & furent coucher à Sicconoziro. Le lendemain, s'estant mis en chemin au clair de la lune, ils trouverent de la glace par tout. La Forteresse de Cammiammi avec ses hautes tours fut ce qu'ils découvrirent de plus loin. Elle est bastie de pierre blanche, avec de tres fortes murailles; & elle peut bien soustenir un long siege. Elle a au dessous un fort beau Village, que les Ambassadeurs laisserent à la droite, & furent disner au bourg d'Isacutz, où pendant qu'ils mangeoient quelques Paysans leur vinrent offrir du betail à achetter.

D'Isacutz, on continua le voyage par Zono, Ojebakits, Owaka, Jokeitz & Tonuda pour aller

à Quano, qui est la Ville la plus propre de tout le Japon. Ils y arriverent, sur le soir. Elle est entourée de rampars, avec quantité de tours, qui paroissent de fort loin, & un Chasteau basti de pierre, qui est quelque chose de fort magnifique.

Entre Miaco & Quano, du costé de la terre ferme, vers le Nort, on voit quelques restes de la fameuse Ville de Piongo, qui fut ruinée, pendant la guerre de Nabunanga qui la prit d'assaut, aprés la defaite de Cubosama. Un tremblement de terre, qui arriva quelque tems aprés, l'an 1546. acheva de l'abysmer, maisons, temples & gens ayant esté ensevelis dans un horrible gouffre, qu'à peine y voit on encore aujourd-huy quelques restes des ruines.

De Quano les Ambassadeurs s'embarquerent avec tout leur equipage

page ſur treize barques, pour paſſer à Mia, le chemin par terre eſtant trop long, & trop difficile à cauſe d'un Golfe de 7. lieuës qu'il y a; mais ils eurent ſi peu de vent, qu'ils n'arriverent, qu'aprés minuit, en cette ville. Ils ne s'y arreſterent point; & en partirent dés le matin, pour aller à Narromi, grand bourg & de là à Siriomi, qui eſt un village proche la fameuſe ville d'Occoſacci, dont le Chaſteau eſt preſque imprenable. On paſſa un pont de bois de 388. pas de long, pour aller à cette ville, où l'on diſna. De là, on paſſa à Fiutzava, & de cette ville on alla à Accaſacci par le plus agreable pays qu'il eſtoit poſſible de voir, le chemin eſtant toûjours couvert d'arbres, tantôt dans des plaines, que mille petits ruiſſeaux coupoient, & tantôt ſur des collines, où l'on ne voyoit que bois & paſturages.

Aprés avoir passé la nuit à Accasacci, ils prirent leur route par le grand bourg de Goi, vers la Ville de Josinda, dans laquelle on entre par un long pont de bois, & qui est dans une fort plaisante situation, au milieu d'une plaine, qui est toute entourée de montagnes, toutes couvertes d'arbres, qui forment des allées, qu'on diroit avoir esté faites exprés.

On arriva à dix heures à Ftagawa, où on trouva une partie du train du Seigneur de Bongien. Il venoit de Jedo, à ce que dirent les interpretes, avec ordre de l'Empereur d'aller relever la garnison du Chasteau d'Osacca; ainsi que c'est la coutume tous les ans. Ce Seigneur suivoit aprés son avantgarde, dans une litiere, où l'on le portoit, son bagage marchant au milieu de l'arrieregarde. Sa Cavalerie estoit fort bien montée, chaque Cavalier ayant

ayant deux ſabres, un court & l'autre long, des fleches & un arc, une pique, un caſque ſur la teſte, & des bottes à la façon du pays. Toutes ces troupes marchoient en trés bon ordre, ne commettant pas le moindre deſordre ſur leur route. Les Ambaſſadeurs furent demi heure à les voir paſſer, aprés quoy, ils deſcendirent la montagne, & vinrent à Siraski, qui eſt un village ſur le bord de l'Ocean, & qui a derriere une haute montagne toute couverte de bôcages. De Siraski ils allerent à Arei, où la mer fait un Golfe, qui, n'ayant guere de fond, donna beaucoup de peine aux barques, qui portoient le bagage, à le paſſer. Meiſacca eſt de l'autre coſté du Golfe, d'où les Ambaſſadeurs pourſuivirent leur chemin par pluſieurs beaux bourgs; & toûjours par un fort beau pays, & arriverent le ſoir à Fannama. De là s'eſtant embar-

qués avant qu'il fuſt jour, dans de petites barques, ils traverſerent la riviere de Tervi, & avancerent fort leur Chemin, paſſant par Mitzke, qui eſt une fort agreable Ville, où il y a un trés-beau Chaſteau. De Mitzke ils allerent à Foucorai, grand bourg, où ils diſnerent, & paſſerent enſuite par Kakingaw, & vinrent à Niſaca, où eſt la montagne de Conai, qui a une lieuë & demie de hauteur; & neanmoins le chemin, qu'il y a par deſſus, eſt le plus beau du monde, ayant par tout des arbres des deux coſtez.

Ils découvrirent, du haut de cette montagne, une éminence, ſur laquelle il y avoit, à main gauche, un trés-beau Palays, à pluſieurs eſtages fort exhauſſez, avec des tours, qui ſembloient paſſer les nuës, le tout parmi des arbres fort épais. Les Truchemans leur dirent, que c'eſtoit une des principales Eſcoles du

Japon,

Japon, où demeuroient certains Religieux, qui eſtoient en fort grande eſtime, & qui ne ſortoient jamais de leur Convent, eſtant inceſſamment occupez à l'inſtruction de leurs diſciples; Qu'il y venoit tous les ans, de pluſieurs endroits, à un certain tems deſtiné pour cela, quantité d'autres Religieux, pour s'entretenir avec ceux-cy ſur des points de Religion, & ſur des matieres de Philoſophie; mais que cette aſſemblée finiſſoit toûjours par une eſtrange avanture, y en ayant toûjours quelqu'un de ces Religieux, qui diſparoiſſoit. Les Hollandois ayant demandé à ces Interpretes, comment cela ſe feſoit, ils leur répondirent que le Diable les emportoit, & qu'on n'en entendoit jamais plus parler.

Les Ambaſſadeurs, ayant laiſſé ce Palays des Bonzes à gauche, prirent leur chemin vers Kaneja, village

lage où ils passerent la nuit. Le lendemain, quoyque la gelée fust trés-forte, ils ne laisserent pas de poursuivre leur voyage, jusqu'à Oyengauwa, torrent tres-rapide, mais qu'ils passerent neanmoins sans peine; parce qu'il y avoit long tems, qu'il n'avoit plû: car autrement cette riviere entraisne avec elle de si grandes eaux, & avec une telle violence, qu'il est assez difficile de la passer.

A peine ils furent de l'autre costé, qu'ils rencontrerent trois fauconniers de l'Empereur, qui estoit à la chasse: sur quoy, pour témoigner le respect, qu'on avoit pour les Officiers de sa Majesté, les Ambassadeurs firent arrester leur littiere, les Cavaliers mirent pied à terre, & toute la suite se tint dans le respect, jusqu'à ce que ces Fauconniers fussent passez. De là, on passa par les Villages de Simanda, de Forisjeda

jeda & d'Ocambe, qui sont sur de rudes montagnes, & l'on arriva au Bourg de Mirice. De là on fut à Suranga, qui est, comme nous avons déja dit dans la 1re. partie une fort grande Ville, mais mal peuplée, une partie des Bourgeois l'ayant abandonnée, pour se retirer en d'autres places, le commerce estant venu en decadence, depuis la mort de l'Empereur Toxogunsama, qui fut eslevé sur le Trosne l'an 1620. Cet Empereur avoit conceu quelque haine pour son frere, au sujet de quelque mécontentement, qu'il lui avoit donné; & l'obligea de se fendre le ventre, ainsi que c'est la coûtume du pays.

Les Ambassadeurs, estant partis de Suranga, furent coucher à Jesase, petit village, où ils trouverent un homme déja fort agé, qui leur raconta, comme Monsr. Jacob Spex & Pierre Segersoon avoient

logé

logé dans la même maison qu'eux, il y avoit 38 ans, quand il fut envoyé vers l'Emp. Goissio-Samma, pour obtenir de luy quelques privileges au sujet du commerce, que les Hollandois avoient commencé au Japon.

Le lendemain, quoyque le vent fût fort grand, & qu'il fist extremement froid, on ne laissa pas de partir de Jesare, pour aller à Okis; & de là on passa dans un petit bois, d'où on gagna le Bourg d'Ivi. De ce bourg on suit un chemin le long d'un Golfe, que la mer fait au pié d'une montagne, où il leur fallut passer sur un rocher fort haut, & fort escarpé; contre lequel la mer battoit, & fesoit un bruit effroyable. Le reste du chemin fut mauvais & penible, où il y avoit neanmoins plusieurs differentes salines à la maniere du Japon, & qui fournissoient tout le pays de sel.

On voit le long de ce chemin, au dehors des Villes, & des Villages quan-

quantité de miſerables cabanes, faites de cannes & couvertes de planches, où demeurent les lepreux d'une fort pauvre maniere, n'ayant pour tout meuble, qu'un panier & une taſſe; ſi ce n'eſt quelques-uns, qui ont encore un oreiller de natte. Ils ont un baſſin pendu, au haut de leur cabane, ſur lequel ils frapent, pour demander l'aumône à ceux qui paſſent. Ils ne vivent, que de ce qu'on leur donne, leur eſtant deffendu ſur peine de la vie, d'entrer dans aucune Ville, ni dans aucun village; parce que leur mal n'eſt pas ſeulement contagieux, mais incurable; & ils ſont reduits à finir ainſi malheureuſement leur vie.

Au delà d'Ivi, les Ambaſſadeurs virent le Village de Cambaro, auprés de Fuſikaw, qui eſt une riviere fort rapide, qu'il leur fallut paſſer, non ſans peine. Ils arriverent, à midy, à Juſſimarra, petit

village, où ils disnerent. On leur raconta, pendant qu'ils mangeoient, qu'une montagne, qu'ils avoient veuë ce jour-là, & qu'on appelle Finsinojamma, estoit de trente lieuës, qu'on la distinguoit fort aysement de toutes les autres, & qu'elle estoit toûjours toute couverte de neige: Que les Janambuxi, qui sont des Religieux qui habitent les montagnes, alloient tous les ans sur le sommet de celle-cy, & qu'ils estoient 48. heures, à y pouvoir arriver. Ils ajoutoient, qu'ils estoient ordinairement plus de trois mille Religieux dans ce Pelerinage, & qu'ils passoient soixante jours en jeunes & en penitence sur cette montagne. Qu'estant occupez à ces pieux exercices, le Diable leur apparoissoit sous une effroyable forme; & qu'aprés ils descendoient la montagne, en 24 heures, estant ensuite de cela regardez de tous les
peuples

peuples pour des ſaints Perſonnages; & alloient par le monde offrir à chacun leurs ſervices avec une mitre noire, qu'ils portoient chacun ſur la teſte, & un baſſin à la main, ſur lequel ils frapoient pour avertir les gens de leur arrivée. Leur vertu conſiſte principalement, à faire trouver ce qui a eſté perdu, ou deſrobé, en faiſant aſſeoir un enfant à terre, ſur lequel ils invoquent le Diable, avec des conjurations effroyables, pour le prier de vouloir entrer dans le corps de ce Jeune garçon, qu'on voit en même tems eſcumer, tourner les yeux & faire des poſtures & des contorſions, qui effrayent le monde; Aprés que le Janambuxe l'a laiſſé un peu ſe debattre de cette maniere, il luy commande de s'arreſter, & de luy dire où eſt ce qu'on cherche. A quoy, cét enfant obeiſſant, dit d'une voix enroüée, le nom du voleur, où il a

mis

mis, ce qu'il a pris, & les moyens dont il s'eſt ſervi pour le prendre.

Les Ambaſſadeurs, ayant eſté fort attentifs à tous les contes, qu'on leur fit de ces Janambuxes, partirent de Juſſimarra, ayant pris leur chemin tout le long des dunes, qu'ils trouverent à la fin trop incommodes, à cauſe du ſable; & tournerent vers de grandes prairies, qu'il y avoit ſur le bord de la mer.

Aprés avoir marché quelques heures, ils arriverent à Nomatz, qui eſt un grand bourg, d'où ils allerent à Miſſima, qui eſt au pié du mont Facone. Tout le chemin qui y conduit, eſt couvert de beaux arbres, qui font des deux côtez une double allée: Il y avoit huiƈt mois, que Miſſima avoit eſté reduite en cendres; mais on commençoit à la rebâtir. Les Ambaſſadeurs y coucherent, & y prirent des chevaux

frais,

frais, pour passer la montagne, les leurs étant trop fatiguez, pour un chemin si difficile, joint que les chevaux de ce pays-là y sont accoutumez, & qu'ils ne servent qu'à cét usage. Sur cette route, qui n'est que hauteurs & précipices, ils trouverent plusieurs Villages, dont les Voyageurs ont grand besoin, pour se delasser de tems en tems d'une fatigue si longue & si rude.

Un peu aprés midi, ils arriverent au bourg de Facone, situé sur une colline, qui est entourée de plusieurs autres un peu plus hautes. Au pié de cette colline, on voit une fort belle riviere, qui ne produit aucun poisson, mais qui est d'une telle profondeur, qu'en quelques endroits elle a jusqu'à cent brasses.

Ayant disné à Facone, ils sortirent par une porte, où ils trouverent un corps de garde, qui n'est entretenu là, que pour empêcher, qu'il

qu'il n'y paſſe perſonne à cheval, ni en littiere, à moins que ce ne ſoient des gens de la premiere qualité. On voit, à chaque coſté de ce corps de garde, des hutes pour les Soldats, où ils ſont couchez aſſés commodement; les mouſquets, les piques, les ſabres & les autres armes des Soldats, étoient le long de la muraille, toutes fort luiſantes & en fort bon eſtat. De ceux qui eſtoient de garde, les uns joüoient à Piſango, qui eſt, comme j'ai dêja dit, un jeu à peu prés comme les échets; d'autres fumoient, quelques-uns s'appliquoyent à l'exercice de la pique, d'autres à l'eſcrime, & d'autres enfin à tirer au blanc avec le mouſquet. A un des coins de ce corps de garde, il y avoit une lanterne ſuſpenduë, qui, aulieu de verre, eſtoit couverte d'une fine toile verniſſée. De l'autre coſté, il y avoit un drapeau, où eſtoient les armes de l'Empereur,

pereur, & celles du Capitaine, de la garniſon, avec un mouſquetaire & un piquier, qui feſoient nuit & jour ſentinelle.

Sur le bord de la riviere, du coſté de Facone, il y a trois Temples, où il arrive à toute heure une foule de Pelerins, qui viennent achetter des billets, pour les ames des defunts. Chaque billet couſte un liard ou deux, & dabord qu'ils l'ont achetté, ils le vont mettre ſous des pierres, qu'ils portent exprés auprés de cette riviere, & ils croyent, que par le moyen de ces billets, l'ame de leurs amis, ou de leurs parens, pour qui ils les ont achetez, ont la permiſſion d'aller boire à cette riviere.

Au ſortir de Facone les Ambaſſadeurs ſe trouverent dans des chemins pierreux, étoits & difficiles, d'où ils ne ſortirent, que pour monter ſur des montagnes fort rudes &

fort

fort hautes. Lors qu'ils eſtoient au ſommet, aprés des peines incroyables, il en falloit deſcendre par des ſentiers tout raboteux, & qui n'avoient, en quelques endroits, que deux piés de largeur. Ainſi ils eſtoient toûjours en danger de leur vie, ne voyant autour d'eux, que des precipices. Quelque peine que chacun priſt pour en ſortir ſans accident, il y eut un Valet de chambre, qui ſeroit tombé, s'il n'euſt eſté promptement ſecouru, & remis dans le ſentier. Aprés un chemin ſi ennuyeux & ſi penible, ils arriverent enfin à Oudauro plus heureuſement, qu'ils n'avoient eſperé. Cette Ville eſt fort belle, ayant un Chaſteau reveſtu de pierre de taille, avec des tours, qu'on découvre de fort loin. Il y avoit trés peu d'années, qu'un tremblement de terre avoit bouleverſé preſque tout le païs d'alentour, & abbatu dans la ville des

des temples, des tours & une infinité de maisons, la forteresse ayant esté entierement abismée; de sorte que pour la rebâtir, il fallut jetter des montagnes de terre, pour remplir le gouffre, qu'il y avoit au même endroit. La même chose estoit encore arrivée à une trés-belle ville, qu'il y avoit au pié du mont Facone, qui fut engloutie en un moment, & nos Ambassadeurs, qui prirent leur chemin de ce costé-là, n'y virent pas la moindre trace de bastiment, mais seulement un marez puant & bourbeux. Ces accidens, comme nous avons déja dit, sont fort ordinaires en ce pays-là.

D'Oudauro, on alla par de grandes forests à Hedo & à Oiso, où s'estant mis sur l'eau, on traversa les rivieres de Barieuw & de Sanamicauwa, avant que de pouvoir se rendre aux bourgs de Firaski, de Banio, de Tamra & de Fovissauwa.

Il n'y a rien de remarquable sur cette route, que le Temple dedié à Toranga, où l'on voit les portraits des premiers Heros du Japon, dont les pôvres vont chantant les loüanges, en demandant l'aumône. Les Bonzes ont l'administration de ce temple, & le Superieur a sa Maison tout à costé, qui est faite en cû de lampe.

Toranga estoit un Chasseur de l'Isle de Corée, qui passa une partie de sa vie aux environs de Pingjang, qui est la Ville Capitale de l'Isle, où ne trouvant pas dequoy occuper son courage, & exercer sa vertu martiale, il passa dans le Japon, ayant appris que ce pays estoit affligé des violences d'un Tyran, qui détronoit les Roys, & qui mettoit tout à feu & à sang. Il avoit amené quelques troupes de son pays, auxquelles les mescontens du pays se venant joindre tous les jours, il composa

une

une aſſés bonne armée, pour combattre le Tyran, qu'il vainquit avec huict autres Roys, qui ſuivoient ſon parti. C'eſt le ſujet pourquoy, le Tyran eſt repreſenté avec huict bras & autant de mains toutes armées, & Toranga avec une hache ſeulement, ayant les piés ſur un ſerpent, qui jette feu & flame par la gueule. Toranga, ayant ainſi delivré le pays de la Tyrannie, paſſe pour un des premiers Empereurs du Japon, & par ſucceſſion de tems on luy a dreſſé des autels, & baſti des temples, où on luy rend des honneurs divins.

De Foviſſawa, les Ambaſſadeurs continuerent leur route par Toska & par Fundaga, & allerent coucher à Camagauwa. Le lendemain, ils prirent leur chemin le long de la mer, & rencontrerent, sur le midi, la Niece de l'Empereur. Cette Princeſſe alloit à Miaco, où elle devoit épouſer un des premiers Seigneurs

aprés le Dairo. Sa ſuite eſtoit nombreuſe & magnifique, y ayant quantité de Gentilshommes, qui tous richement habillez, eſtoient montez ſur de fort beaux chevaux, dont les brides eſtoient ſemées de pierreries, & les ſelles en broderie d'or. Les Domeſtiques eſtoient couverts d'une livrée, qui brilloit de par tout; & pour l'eſcorte il y avoit un bon nombre de Soldats, tous parfaitement bien armez.

Pour les chariots des Dames, qui feſoient partie du cortege, ils reſſembloient à des Chaſteaux dorez, tant ils eſtoient grands & pompeux. Les uns eſtoient traiſnez par des bœufs, & les autres par des chevaux, que des valets menoient par la bride, qui eſtoit faite de chaînons de vermeil doré.

Ces chariots n'eſtoient qu'à deux roües, dont les unes avoient huict rais, & les autres quatre. On y montoit

toit par deux ou trois marches, qui ſe hauſſoient ou ſe baiſſoient, ſelon qu'on en avoit beſoin. l'Imperiale eſtoit faite en forme de pavillon, & il y avoit aux quatre coins un Dragon avec la gueule beante, mais fort bien travaillé. Les rideaux eſtoient d'une eſtofe à fond d'or, & de pluſieurs couleurs. Les corniches eſtoient enrichies d'ornemens en bas relief. Ce train feſoit une ſi longue file, & occupoit tant de chemin, que les Ambaſſadeurs, qui s'arreſterent pour le voir paſſer, y employerent plus de trois heures.

Ayant enſuite continué leur route, ils paſſerent par Cauſacca, d'où ils allerent à Singava, & de là enfin à Jedo, Ville Capitale de l'Empire, & où l'Empereur fait aujourdhuy ſa reſidence. Si tot qu'ils y furent arrivez, & qu'on les eut conduits au lieu, où les deputez de la Compagnie ont coûtume de loger, ils en donnerent

avis au Gouverneur & au Commandant, le premier appellé Sicungodonno & l'autre Sabroſeimondonno.

De Nangueſaque à Jedo il y a 154 lieuës. En entrant dans cette Ville, ils paſſerent par 53 portes, l'une eſloignée de l'autre de 180 pas, & allerent par une ruë, qui avoit quatre lieuës de longueur pour le moins. Jedo eſt à 35 degrez 38 minutes de hauteur, & tout proche d'un Golfe de la mer Oceane. Les bancs de ſable & les écœuils, qui ſont en grand nombre devant la Ville, n'y donnent acez qu'aux petites barques. Ce Golfe n'eſt pas fort profond, & il ne laiſſe pas de fournir neanmoins quantité de ſoles, d'éperlans, d'huiſtres & d'anguilles, le tout fort excellent, mais qui ne laiſſe pas d'eſtre fort cher, malgré l'abondance, à cauſe du grand peuple qu'il y a dans cette Ville, qui eſt un petit monde.

La

La plus part des maiſons n'y ſont baſties que d'argille, mais reveſtuës de bois au dehors, acauſe de l'humidité. Les palais des Grands, dont il y en a quantité, ſont d'une ſtructure bien plus belle, que les maiſons communes. Entre les beautez, qui les diſtinguent, ils ont des portes, qu'on ne peut voir ſans ſurpriſe; ſur tout la principale, qu'on n'ouvre jamais qu'une fois, & qu'on appelle la porte de l'Empereur, parce que c'eſt par là qu'il eſt entré, quand le palays a eſté achevé de baſtir, à quoy il eſt ordinairement convié par le Maiſtre, qui ne manque pas de luy faire un beau regal, aprés lequel cette porte eſt condamnée par reſpect; afinque perſonne ne paſſe plus, par où l'Empereur a paſſé.

Jedo eſt ſituée dans Quanto, & cette grande Ville n'a ni murailles, ni rempars, non plus que la plus-

part des autres Villes du Japon. Toutes les ruës ſont dans une égale diſtance, & ont chacune 184 toiſes de long, au bout de laquelle on trouve une Porte, qui eſt gardée & éclairée toute la nuit. A chaque Porte il y a un Chef ou Capitaine, qui en a le ſoin, & qui fait un raport exact au General des voiſinages, de tout ce qui s'y paſſe. Cette police n'eſt pas ſeulement obſervée à Jedo & dans les autres grandes villes, mais dans les petites, & dans les bourgs mêmes.

Les Habitans de cette Ville, non plus que ceux de toutes les autres de l'Empire, ne payent ni impoſts ni ſubſides, privilege qui ſeroit d'une grande conſequence, ſi le fonds des maiſons n'y eſtoit extremement cher; car c'eſt le principal revenu des Grands, à qui ils appartienent. Comme les incendies y ſont fort ordinaires, il y a en chaque ruë, un maga-

magaſin à l'épreuve du feu, où cha-
que voiſin porte en pareilles occa-
ſions ce qu'il a de meilleur. C'eſt
la coûtume des Bourgeois de n'ha-
biter, que dans les chambres baſſes,
& dans ce qui eſt de plein pié;
le reſte ſervant à ſerrer les grains, &
pour tout ce qui regarde le mé-
nage.

Du coſté de la mer, Jedo a la
montagne de Tacajamma, qui eſt
fort haute, & toute couverte de fort
beaux arbres, ce qu'on attribuë à une
ſource, qu'il y a, & dont l'eau ſer-
pente tout autour, & tombe enfin
dans un precipice, qui eſt entre deux
côteaux, & qu'elle ſemble avoir
creuſé par ſa cheute. De là elle
coule ſous un pont de bois, & bai-
gne enſuite pluſieurs beaux édifices,
en s'allant perdre dans la mer. Sur
un de ces côteaux, on voit une tour
de plaiſance, qu'on appelle la tour
de l'Empereur, & au pié un tem-
 ple,

ple, qui luy est consacré. Ce Temple est en telle veneration, qu'il n'y a que l'Empereur, ceux de son sang, & l'Archibonze, qui y puissent entrer.

Un peu au delà des montagnes, il y a le Village de Torquaba, qui est caché dans un beau bois, d'où sort en Esté un certain frais, qu'on prefere aux beauetz de Jedo. Par delà ce Village, du costé d'orient, on voit la Ville d'Algirham, toute entourée de cedres d'une hauteur prodigieuse: & encore que quelques tours du Chasteau, qu'il y a, soient extremement élevées, on n'en voit neanmoins, que le plus haut de quelques-unes, au travers de ces arbres, qui dérobent le reste à la veuë.

Une riviere, qu'on appelle Tonkau, ayant lavé le pié de la montagne de Tacajamma, va passer au milieu de Jedo, pour s'aller jetter dans

dans la mer du Sud. Au ſortir de la Ville, cette riviere paſſe ſous un pont de pierre à neuf arches, proche duquel eſt la belle maiſon de Tierodono Maiſtre des foreſts en Quanto. Un peu plus proche de la Ville, il y a encore un autre pont, ſous lequel paſſe la même riviere, qui coule enſuite, à coſté droit du Village de Tonkoujamma, vis à vis duquel eſt le Palays de celuy, qui tire les droits de tout ce qui deſcend par eau. Ce baſtiment eſt fait en dome, avec des galeries tout autour. Vers l'Occident, eſt la maiſon de l'Intendant du port de Jedo, qui eſt un edifice aſſés eſlevé, & ſur tout une Tour quarrée, qui ſert de face au baſtiment.

Proche de la riviere de Tonkau, on voit une autre Tour, qui a 468 piés de hauteur; & où 1200 Soldats ſont jour & nuit de garde. l'Arſenal eſt ſitué à l'Orient; ſur la mê-

me ligne duquel, vers l'Occident, il y a trois temples, l'un dedié à Fotoques, l'autre aux Diables, & le dernier à Camis. Au milieu de la Ville est la maison de plaisance, où l'Empereur Chiongon, surnommé Foxagunsamma, alloit autrefois se divertir. Une des tours de cette maison est si haute, qu'il en est peu qui l'égalent.

Du costé d'Occident, le premier Jardin, que l'on trouve, est celuy du Roy de Bungo. Il meriteroit bien d'estre exalté, si celuy de l'Empereur, qui le suit immediatement, n'effaçoit ce qu'il a de beau. On pretend, que ceux de Semiramis, que l'Histoire a vantez, comme une des merveilles du monde, n'ont rien eu, qui égalât celuy-là; & qu'enfin l'art & la nature n'ont rien produit de si charmant. Ensuite on trouve les Palais de Chicoco & de Firando, comme aussi ceux des Cami,

mi, qui ſont les Conſeillers de l'Empereur, qui ont tous quelque choſe d'extraordinaire.

Un peu au delà, on voit celuy d'Utrandono, premier Huiſſier du Palais Imperial; & un peu plus, vers le Midi le temple du Dieu Xaca. C'eſt auprés de ce temple, que ſe payent les droits d'entrée ſur les marchandiſes, qui viennent par terre, & que ſe voyent quantité de beaux édifices, qui appartiennent au General des armées de l'Empereur: Un peu plus loin eſt la place d'armes entourée de murailles, & aſſez grande pour contenir vint mille chevaux.

Pour les Temples, celuy de Xantai, qui eſt à trois étages, eſt un des plus beaux & des plus celébres. Il y a, du coſté du Midi, le Palais du Commandant, édifice plus long que large, ayant, ſur la bordure d'appui, une demi-tour à quatre

tre angles. Un peu plus avant dans la Ville, il y a deux Temples, tout prés l'un de l'autre, où l'on adore le Dieu Jckoiſe; & où ſe voyent une infinité de petites ſtatuës. Proche de ces deux Temples, il y en a encore deux autres, ſervis par les Bulgri, où l'on ne voit en plate peinture que l'image affreuſe d'un Diable. Du même coſté de la Ville, il y a encore pluſieurs autres beaux baſtimens, tel qu'eſt celuy, où trois mille cinq cents Soldats font nuit & jour la garde; & celuy du Maiſtre des Voiſinages de la partie Meridionale, auquel les Maiſtres ſubalternes des mêmes voiſinages ſont obligez de rendre compte, une fois la ſemaine, de tout ce qui ſe paſſe dans les ruës.

La Tour des gardes eſt ſi exhauſſée, que l'on voit de là la campagne par deſſus tous les baſtimens les plus hauts de la Ville. Cette Tour

& la

& la maiſon du Maiſtre General des Voiſinages ſont de figure triangulaire. A quelques pas de là l'on trouve le Temple des Beſtes, qui eſt à deux étages. Du coſté du Nord eſt la Cour Royale, habitée par quatre Archi-bonzes; & les trois temples, qui y regnent ſur une même ligne, dependent de leur juriſdiction.

Enſuite on voit les Temples de Camis & de Fotoques. Ces mots ſont des noms generaux, que les Japonnois donnent aux Dieux, dont ils eſperent quelque bien, comme Fotoques à ceux qui ſont pour la beatitude & pour l'eternité; & Camis à ceux, dont ils attandent des biens temporels, comme des honneurs, des richeſſes, des Enfans bien-nés, & d'autres choſes ſemblables.

Le Chanaran, qui eſt le quartier des femmes de l'Empereur, eſt de

l'autre

l'autre coſté du Jardin; & conſiſte en trente Palais tous vaſtes, beaux, & richement meublez. Au ſortir de là, vers la mer, on trouve ceux des Roys de Quicugeu, & de Date, proche deſquels eſt encore le Palais du Roy de Saxuma, fort peu different des deux autres, excepté qu'il eſt plus rond, & preſque en forme de Tour.

L'apartement de l'Imperatrice, qu'on appelle le Midai, eſt un baſtiment à trois étages avec trois belles tours. Ce Palais eſt comme au milieu de celuy du Roy de Figen, & des treſors de l'Empereur. Les Magazins où ces treſors ſont enfermez, ſont faits en forme de caves, & à l'épreuve du feu. Ces treſors ſont tels, que toutes les richeſſes des autres Monarques de la terre, ne ſont rien en comparaiſon de celles de cet Empereur.

Au même endroit eſt le Palais de Phai-

Phaiglerodano Cammangon, frere de l'Imperatrice, & Roy de Jame-Aiſtero: Proche de là, on voit trois beaux Jardins qui appartiennent aux Rois d'Onnevai, de Mito, & de Kmokouni, tous trois freres de l'Empereur Xogunſama, ſurnommé Cuboſama Ces trois Jardins ſont contigus, & ſe reſſemblent, excepté, que le Palais, qui eſt celuy de Kmokouni, eſt plus exhauſſé, que les deux autres. En l'an 1616 Xogunſama, fils de l'Empereur Daifuſama, ſucceda à ſon pere.

Les deux freres du Roy d'Amanguci, ont auſſi leur Palais dans le même quartier; & un peu plus haut, eſt celuy du Roy de Facata oncle de l'Empereur. Ceux des Roys de Zannoqui, de Tanga, & d'Omura ſuivent aprés, au milieu deſquels ſont les Hôtels des cinq Princes d'Amacuſa, & un peu plus loin le beau Palais du Roy d'Arima; & les vieux, mais

mais superbes Temples des premiers Heros. De là, en tirant vers le Nord on voit une Tour, qui sert de fanal, haute d'environ six cents piés; & un peu plus bas un fort beau Cloistre, pour les Veuves, & le Palais du General des Voisinages de la partie Orientale: A six ruës de là est un Temple dédié à une Idole à quatre testes.

Vers le même endroit, on voit encore un Cloistre, qui paroit au dessus de tous les bâtimens d'alentour. C'est le lieu, où l'Empereur fait instruire ses deux fils dans les sciences & dans les arts; & il n'y a rien de plus magnifique, de plus grand, ni de plus curieux, que ce bâtiment. Il y a encore du même costé deux temples, consacrez au dieu Amida, dont l'un est l'Amida d'or, & l'autre simplement l'Amida. De l'autre costé de la Ville, & vis à vis de Tonquarba, est un mag-

magnifique Palais, qui appartient au Receveur des impôts, du costé d'Orient.

Le Temple de l'Amida d'or est un des plus beaux, & des plus superbes de tous ceux de Jedo : Mais l'Idole, qu'on y adore, ne luy ressemble pas, car il n'y a rien de si laid, ni rien de si horrible ; C'est un monstre composé de la teste d'un chien, & le reste d'un corps humain, tenant un cercle avec les dents, qu'il soustient des deux mains. Il est à cheval sur un autel, couvert d'un plaque d'argent de l'épaisseur d'un doit. La housse est tout en broderie d'or, semée de perles & de diamans. Il y a des caracteres sur le devant de l'autel, qui expliquent ce que signifie tout cét equipage. Amida est reveré par les Japonnois, comme un des plus puissans de leurs Dieux, & l'aveuglement de ces peuples est tel, qu'ils esperent

qu'en

qu'en prononçant souvent seulement ce nom d'Amida, ils obtiendront la vie éternelle & bienheureuse.

Le R. P. Frejus, dans sa relation de l'an 1565 écrite de Canga, raconte, que l'Imperatrice, femme de l'Empereur Cubosamma, avoit un temple dans son Palais, où elle adoroit Amida, sous la figure d'un Jeune homme, ayant sur la teste une couronne toute environnée de rayons d'or; Et que cette Princesse avoit une si grande devotion pour ce Dieu, qu'elle alloit tous les jours avec ses Dames d'honneur, luy faire ses prieres & luy offrir ses vœux. Ce grand zele venoit d'une imagination qu'elle avoit que ce Dieu la sauveroit de quelque malheur, qui luy peust arriver. C'est pourquoy, lorsque son Epoux fut massacré, ainsi que nous avons dit, par Diandono & par Mioxindono, elle se refugia dans un Cloistre, qui est à 1500 pas

pas de Miáco, où ayant esté trouvée elle apprit sans s'effrayer, qu'elle estoit condamnée à la mort. Elle demanda seulement, qu'elle peust écrire à ses filles, qui estoient aussi entre les mains des ennemis, & leur manda. *Qu'elle mouroit avec joye, parce qu'elle mouroit innocente; & qu'elle ne doutoit pas, que cet arrest ne fust un effet de la bonté d'Amida, qui par sa sagesse infinie se servoit de ce moyen, pour l'introduire dans le sejour des bien-heureux, où elle alloit joüir éternellement de son cher époux.* Ensuite de cela, ayant remercié les Bonzes, du zele qu'ils avoient tesmoigné en son endroit pour la sauver, elle s'alla jetter au pié de l'autel d'Amida, où elle invoqua plusieurs fois son nom, levant les mains au ciel, pour luy demander pardon de ses pechez. Sur quoy le Prieur du Convent luy promit, de la part du même Dieu, qu'ils luy estoient

par-

pardonnez. De là estant passée dans une sale, elle receut le coup de la mort par le bourreau, qui luy coupa la teste, à mesure qu'il proferoit le nom d'Amida.

Outre les figures dont nous avons parlé, qu'on represente Amida, il y en a encore d'autres, selon la devotion des gens ou la fantaisie des Religieux. Les Anciens Empereurs luy firent bastir un temple à quatre lieuës de Miaco, qu'on a embelli depuis de jour en jour; il a cinq cens piés de longueur, avec deux grandes trapes au milieu, dont on n'a jamais pû savoir l'usage. Il y a une statuë d'une grandeur surprenante, ayant les oreilles percées, la teste chauve, le menton ras, & faite enfin comme les anciens Bramines. Elle a cinq sonnetes sur la teste, & aux deux costés des Soldats armez, des Vielles, des Maures, des demons, qui font tous des pos-

poſtures differenres. Il y en a encore cent, qui repreſentent toutes le Dieu Canon, fils du Dieu Amida, avec trente bras & ſept teſtes chacune. De ces bras il y en a deux, qui s'appuyent ſur les coſtés, les autres ſont armez de fleches: Ces teſtes ſont couronnées d'un bandeau Royal, ſemé de pierreries. Ces idoles ſont juſqu'au nombre de mille; mais ce qu'il y a de remarquable c'eſt, que tout eſt d'or maſſif juſques aux cloches. Le bruit de ces riches & éclatantes Divinitez attire tous les jours à ce temple une infinité de Japonnois, qui s'y rendent de tous coſtez: Et aprés y avoir fait leurs devotions, ils vont viſiter d'autres Temples, qui ne ſont pas fort loin de là.

A une demi-lieuë de celuy des mille Idoles, on voit, au pié d'une montagne, une celebre Academie, qui merite auſſi d'eſtre veuë.

Elle conſiſte en quelques Cloiſtres, le long deſquels coule un grand ruiſ-ſeau. Les Bonzes, à qui cette Academie appartient, ont l'adminiſtration des temples qu'il y a, & qui ſont pleins d'Idoles, dont les poſtures ſont effroyables. Auſſi eſt-ce le Diable, que ces Idiots pretendent adorer ſous de telles figures, pour qu'il ne leur faſſe point de mal. Sur le haut de la montagne, il y a trois autres Temples, tous baſtis de bois, & fort exhauſſez, eſtant ſouſtenus par des colomnes d'une prodigieuſe groſſeur. Le Dieu Xaca eſt repreſenté dans un de ces Temples, ſous une figure d'une grandeur eſtonnante, & qui choque d'autant plus la veuë, qu'elle eſt accompagnée de pluſieurs petites figures. Derriere cette grande Idole, il y a ſur une planche deux mille ſceaux dorez, de la grandeur de la main, & quarante enfans, qui paroiſſent

roiſſent de l'âge d'environ deux ans. Les deux coſtez du temple ſont gardez par deux Diables, tout dorez veritablement, mais qui n'en ſont pas moins affreux par leurs figures, tenans une maſſuë à leur griffe.

Les Echoliers prennent leurs degrez dans les ſciences & dans les arts dans le ſecond Temple, où, comme en Europe, le Precepteur s'aſſied dans une haute Chaire, & l'Eſcholier un peu plus bas, pour répondre aux difficultez, qu'on luy propoſe. Ce Temple eſt conſacré au Lezard, que les ſçavans reverent comme leur Patron, ſans neanmoins luy eſlever ni ſtatuë ni autel, ainſi qu'aux autres Dieux. On ſe contente d'en attacher la figure à la voute, afin que ces gens d'eſtude ſe reſſouviennent, en l'adorant, d'élever les yeux & le cœur au Ciel.

Le troiſiéme Temple eſt le plus

grand, le plus eſlevé & le plus beau de tous. Les apartemens, qui luy ſont contigus, ſont autant de Palais, remplis de figures & d'ornemens, dont la veuë eſt fort ſatisfaite. C'eſt là, que les Eſcholiers font leurs exercices, & qu'ils s'occupent à l'eſtude des belles lettres. Dans la ſale, où l'on fait les leçons ordinaires, il y a une machine au milieu, où ſont les livres, & qui eſt diſpoſée d'une maniere, que chacun y peut lire, quelque loing qu'il en ſoit.

Il eſt certain, que le nombre & la beauté des Temples du Japon, eſt quelque choſe au delà, de tout ce qu'on en peut dire; & la ſuperſtition ou l'Idolatrie n'ont regné en lieu du monde avec tant d'empire, qu'elles font dans ce pays-là. l'Ignorance, où les Bonzes tiennent les peuples, y contribuë beaucoup. Ils l'attachent par des myſteres; & l'enga-

l'engagent à faire de grands presens, dont ils profitent ; & devenant riches, ils se rendent puissans, & comme les Maistres ; n'y ayant point parmi eux de pôvres Ministres ou Religieux.

On ne pourroit pas dire, combien il y en a dans chaque temple, parce que c'est, selon la grandeur qu'ils sont ; mais les excez & les débauches de ces sortes de gens sont tels, que quelque homme de bien qu'on puisse estre, on devient méchant, dabord qu'on est parmi eux, tant ils ont le don d'infecter tous ceux qui les approchent. Ils menent une vie oysive, ils se crevent de bonne chere ; leurs Convens sont dans des lieux agreables & fertiles ; & il ne manque enfin rien à leurs sens, auxquels ils donnent tout ce qu'ils demandent.

Outre les rentes & les grands biens, qui sont annexez à ces Tem-

ples, ils mettent aux portes des Troncs, pour recevoir les aumônes, qu'on leur fait. Pour la ſtructure de ces édifices, elle eſt par tout parfaitement belle. Il y en a un à Nara, qui n'eſt pas moins conſiderable, que ceux dont nous avons parlé. On y entre par trois endroits, aprés chacun deſquels on trouve une Cour toute entourée de galeries, qui ſont ſoûtenuës de pluſieurs belles colomnes. On monte à la premiere porte par deux grands eſcaliers, au haut deſquels il y a de chaque coſté deux belles figures de fonte, dont l'une tient les clefs du Temple & l'autre une maſſuë, comme pour fraper ceux qui en approchent, eſtant comme les gardes de ce Temple. On ne le voit, que quand on eſt ſur le troiſiéme eſcalier, qui eſt fait d'une pierre qu'on ne connoît point. Enſuite on trouve une porte, qui eſt gardée

par

par deux Lyons de fonte, aſſés bienfaits. Le pavé eſt de marbre; & la voute eſt ſouſtenuë de pluſieurs belles & grandes colomnes de cedre, qui ſont parfaitement bien travaillées. Les Archives du Temple portent, qu'elles ont couté cinq mille ducats chacune. Les murailles ſont peintes par les plus habilles ouvriers qu'il y ait eu dans le Japon. On y voit toute ſorte de figures. Ce Temple eſt couvert de Tuiles, qui ſont faites de papier pilé avec de la chaux, mais avec tant d'art & de delicateſſe, que plus on les regarde plus on les admire. Elles ſont de deux doits d'épaiſſeur, & le vernis, dont elles ſont couvertes, eſt inimitable. Ce qu'il a de plus beau, c'eſt que tout delicates qu'elles paroiſſent, elles reſiſtent plus, que les ordinaires, aux injures du tems. Ce toit, quoyque extremement peſant, deborde plus de dix huict

piés ſans appuy hors de la muraille ; ce qui ſurprendroit nos arhitectes, qui ne pourroient pas comprendre, comment une telle maſſe peut ſi fort pancher, ſans tomber. A coſté de ce Temple, il y a une ſale de 80 pas de longueur, & large de 25. qui ſert de refectoir aux Religieux. Leur dortoir eſt à peu prez, comme ceux des Convents qu'il y a en Europe, & les chambres dans la même diſpoſition. Chaque dortoir eſt eſclairé, la nuit, de 24 Lampes. Il y a encore une fort belle Biblioteque, qui eſt baſtie ſur 24 grandes colomnes de cedre. Ils ont des bains, des viviers, & de tout ce qui regarde les commoditez & les douceurs de la vie, en abondance. On croit, qu'il y a huict cents ans, que ce Temple eſt baſti.

Meſſieurs les Ambaſſadeurs ayant donc fait ſavoir leur arrivée aux Miniſtres de l'Empereur, ne peu-

rent

rent obtenir audiance, que le 24 de Janvier. Ce jour leur estant assigné, ils allerent, comme c'est la coûtume, se laver au bain, que les Japonnois appellent Froo, n'estant pas permis de se presenter devant l'Empereur, qu'on ne se soit lavé le jour precedent. Cependant le lendemain, l'Empereur s'estant trouvé indisposé, leur audiance fut differée jusqu'au septiéme d'Avril, qu'ils parurent devant le fils de l'Empereur & devant tous ses Ministres, l'Empereur ne se portant pas encore assés bien. Ils furent donc conduits au Palais Imperial avec toute leur suite, & on les fit entrer par une grande sale, dont la moitié estoit couverte de ces belles & fines nattes, & le reste tout vernissé de leur admirable vernis. La garde de cette sale n'estoit composée, que de Seigneurs de la premiere qualité. De là ils passerent par plusieurs

chambres, toutes richement meublées, & où l'on les fit attendre prés d'une heure & demie. Monſr. Friſius fut le premier introduit devant les Miniſtres d'Eſtat & le fils de l'Empereur, & un moment aprés Monſr. Brouchorſt le ſuivit ; ils offrirent enſemble leurs preſens, premierement ceux de l'Empereur aux Miniſtres, qui en tenoient la place, & enſuite d'autres au fils, qui ne repreſentoit que ſa perſonne. Cette ceremonie n'ayant duré que fort peu de tems, les Ambaſſadeurs ſe retirerent avec leurs gens, à la reſerve de deux, qui demeurerent, pour apprendre aux Japonnois la maniere de mettre à la voile un vaiſſeau d'argent, qui eſtoit du nombre des preſens.

Le Palais de l'Empereur eſt un des plus beaux, qu'on puiſſe voir. La premiere choſe, que l'on trouve, c'eſt un graud Cours, qui eſt ſur la

la contreſcarpe du premier rempar, tout palliſſadé, & ordinairement rempli d'honneſtes gens, qui ſe promenent les uns à pié & les autres en littiere. Les murailles ſont reveſtuës de pierre de taille avec des creneaux tout autour. La premiere porte eſt extremement forte ; elle eſt à deux eſtages, au plus haut deſquels on voit deux Eſtandars, où ſont les armes de l'Empereur. Les Soldats, qui ſont de garde à cette porte, ont leurs hutes toutes de file ſur une terraſſe, qui eſt de la hauteur d'un homme. Le ſecond rempar eſt entouré d'un grand foſſé comme le premier, & il y a autant de Soldats à la porte. Le pont de la troiſiéme porte eſt tout de pierre, & bien plus beau que les deux autres, comme auſſi le foſſé plus grand & plus profond, & le rempar bien plus conſiderable. Les baſtions, les tours, les parapets, les cre-

creneaux, les corps de garde & cent autres ouvrages de deffence ſont d'une magnificence & d'une force extraordinaires. La troiſiéme porte paſſée, on trouve une grande place, d'où l'on voit un trés-beau Jardin, qui eſt tout entouré de murailles fortes & hautes, avec quantité d'arbres & de tours pour l'ornement. A main gauche ſont les arcs triomphaux, & à la droite eſt le Temple de l'Empereur. La premiere Cour, que l'on trouve, eſt de forme quarrée, un grand pavillon baſti ſur vint huict colomnes de bois de cedre en fait le front, & quelque part que l'on regarde, la veuë ſe perd de tous coſtez, au dela de cette Cour, la muraille, qui la compoſe, eſtant ouverte en pluſieurs endroits. La ſeconde eſt à peu prés deméme, avec un pavillon de front, ſouſtenu d'autant de colomnes du méme bois. Et enfin juſqu'à

la

la troisiéme, d'où l'on découvre encore mieux le Jardin, qui est tres-vaste, & où tout y est en abondance, mais avec tant d'embellissemens, qu'il n'est pas possible de se l'imaginer.

Quand on a passé la troisiéme porte, on trouve un Palais à deux estages, qui sont distinguez par un cordon de pommes d'or. Sur le second, où les chambres sont magnifiques, il y a une terrasse qui donne dans une belle plaine du plus bel aspect du monde. Entre ce Palais & le premier rempar, il y a une garde de trois mille hommes, qu'on releve tous les jours. Auprés de ce Palays, il y en a un autre, qui n'est pas bien different de celuy-là, sinon qu'il n'est pas haut; mais entre les deux, il y a un bastiment d'une structure toute opposée; car il ressemble à une tour; mais il n'est pas moins beau, que les deux autres;

& c'eſt où logent ceux qui ſont du ſang de l'Empereur.

L'apartement de ce Prince eſt un peu au delà; la face eſt un grand pavillon, au milieu de deux autres, à peu prés deméme. Ils ſont tous trois de neuf eſtages, & finiſſent en Pyramide, ayant ſur le haut deux gros Dauphins couverts de plaques d'or. La ſale d'audiance, dont la voute eſt ſoûtenuë de groſſes colomnes dorées, eſt vis à vis du pavillon, qui ſert de face à ce magnifique edifice. Le plat fond eſt couvert de lames d'or, ſur leſquelles on a tracé des figures & des payſages; Le toit eſt de même metail, & tout y paroit enchanté. Un peu à coſté de cette ſale, ſont les apartemens des femmes, qui ne ſont guere moins riches.

Quelques jours aprés cette premiere audiance, les Ambaſſadeurs furent encore appellez par Sicungodonno;

godonno, & ſe rendirent en litiere au Palais, & ceux de leur ſuite à cheval. On ne les fit pas ſi long-tems attandre, que la premiere fois, & ayant dabord paſſé dans la ſale d'audiance, on leur fit preſent, au nom de l'Empereur, de quelques robes parfaitement belles, ce qui fut leur congé, pour pouvoir s'en retourner aprés cela, quand ils voudroient, à Nangueſaque.

Le lendemain, pendant que leurs gens preparoient toutes choſes, pour leur depart, ils furent prendre congé des principaux Miniſtres, à qui ils avoient déja fait leurs preſens, comme c'eſt la coûtume; & ils ſeroient partis peu de jours aprés, ſi on ne leur euſt fait eſperer de ſalüer l'Empereur. Ils employerent ce tems à voir le tombeau du grand-Pere de l'Empereur d'aujourd'hui, qui eſt à quelques journées de Jedo. Il eſt ſur une colline, qui eſt toute entou-

entourée de murailles fort épaisses; & l'on y entre par deux portes, qui se ferment toutes les nuits. On voit d'abord en entrant deux chapelles, l'une à droite & l'autre à gauche, basties tout proche la muraille qui enferme la colline, & au milieu une allée de pierre, tout le long de laquelle il regne une galerie; cette allée conduit jusqu'au haut de la colline, où l'on monte par de grandes marches, au bout desquelles on trouve une seconde porte, à peu prez comme la premiere, & une muraille qui regne tout autour. En entrant, on voit une belle allée d'arbres, qui conduit à un grand temple, au delà duquel il y a encore une fort belle chapelle, d'où l'on prend un chemin, qui va jusqu'à la troisiéme porte. Et c'est ici, où l'on voit le tombeau de cet Empereur. C'est un bastiment à quatre belles tours. Le corps de ce Prince repose dans

la

la plus haute ; & l'on y entretient devant, cent cinquante lampes, qui veillent nuit & jour.

L'Empereur va tous les ans faire ses devotions à ce Tombeau, où aprés une assez longue priere, qu'il fait dans une chapelle, qui est bastie exprés, vis à vis de la premiere porte, il va faire un sacrifice aux manes de son Pere. C'est dans cette Chapelle, que nous venons de parler, qu'on voit un lustre de lethon à trente branches, pesant 46. livres, dont la Compagnie fit present à l'Empereur par le Sieur Caron, qui y fut envoyé l'an 1636. Outre ce lustre, il y avoit deux Alcâtifs de Perse, une piece de velours noir, douze carrabines & quatorze pieces d'estofes de plusieurs couleurs, sans les autres presens qu'il fit aux Ministres de ce Prince.

Les Ambassadeurs Hollandois voyant, au retour de ce fameux tombeau

beau, qu'ils ne pouvoient obtenir la grace, qu'on leur avoit fait eſperer, de pouvoir ſaluer la perſonne de l'Empereur, ayant pris congé de tout le monde, partirent de Jedo, le 16. d'Avril de l'an 1650. Ils paſſerent par Sinagauwa, Rokna, Cavaſacca, Commagauwa, Fundaga, & Toska; & virent ſur leur route le celebre Temple des Cinges; Je dis celebre; parce qu'il n'y en a guere dans le monde de ſemblable, ſoit pour la ſtructure du baſtiment, qui eſt quelque choſe de plus grand que tout ce qu'on ſe peut imaginer, ſoit à l'égard du culte qu'on rend à des beſtes ſi laides & ſi ſales. L'autel eſt au milieu de la nef, d'une hauteur extraordinaire, avec des Niches tout à l'entour, où ſont poſtez de gros magots tout vivans, qu'on entretient de mets fort delicats, qu'on leur donne en offrande. Il y a encore tous les jours de grands plats

de

de Viande; mais ceux qui ſont en vie aident aux Preſtres à faire les ceremonies.

Aprés onze jours de chemin les Ambaſſadeurs arriverent à Miaco, qui eſt à 112 lieuës de Jedo. Miaco, comme nous avons déja dit, eſt une des plus belles villes de l'Empire; mais les Ambaſſadeurs, eſtant moins preſſez, que la premiere fois qu'ils y paſſerent, n'y ayant couché qu'une nuit, ils s'y arreſterent auſſi plus long-tems. Cette Ville abonde ſur tout en Cloiſtres & lieux de retraite, pour ceux qui font profeſſion de quitter le monde, quoy qu'ils ne vivent pas là-dedans d'une vie plus reguliere, y commettant pour l'ordinaire des deſordres épouvantables. Les plus illuſtres de ces ſolitaires ſont les Neugori, & cette ſecte eſt diviſée en trois corps differens: Les uns s'exercent au meſtier de la guerre & des armes, comme

me nos Chevaliers de Jeruſalem ; les autres ne s'adonnent qu'à la priere, & les troiſiémes travaillent , & font des armes pour le public. Ce qu'il y a de plus particulier dans ces ſortes de Moines, c'eſt qu'ils ne reconnoiſſent aucun Superieur, & qu'ils ſont tous egaux ; ce qui fait, que rien ne ſe decide entre eux, qu'àvec beaucoup de peine. Les plus anciens ſeulement ont le droit d'eſtre les premiers à donner leurs ſuffrages ; mais ils ne ſont pas pour cela de plus grand poids, que ceux des plus jeunes, & rien même ne ſe reſoud, qu'ils ne ſoyent tous d'un même avis, quand il n'y en auroit qu'un ſeul de contraire. Quand il n'y a point d'apparence de s'accorder par la douceur, le ſabre y met la raiſon ; dont il en arrive de terribles carnages, leur regle leur permettant, en ce cas-là, d'en venir aux mains, & de ſe poignarder les uns les au-

autres, quoy qu'elle leur deffende d'oster la vie au moindre vermisseau.

Miaco est divisée en haute & basse Ville. Les maisons de la basse Ville sont d'une telle simmetrie, qu'en quelques endroits, d'urant une lieue, on diroit que ce n'est qu'une maison. Le Palais du Dairo est dans la haute Ville. C'est un des plus beaux bastimens de tout l'Empire. On y entre par un grand portail, qui brille de par tout, de l'or qu'il y a dessus. Il regne aux deux costez une fort belle galerie, le long de laquelle il y a huict chambres toutes magnifiques. Une banniere, où sont les armes du Dairo en broderie d'or & d'argent, est suspendue sur ce portail, qui ne fait que l'entrée de la premiere muraille du Palais, avec quantité de bons bastions & de tours, qui ont leurs corps de garde, & qui le rendent d'une grande deffence. Aprés la premiere Cour, on voit le

Jar-

Jardin, & au dela les Palais des femmes du Dayro, au milieu deſquels eſt celuy de ce Prince, où l'on monte par un perron à quinze marches de bronze, ayant aux deux coſtez quantité de ſtatuës de même metail. Aux deux coſtez ſont les corps de garde, qui ſont couverts d'un toit, fait en cû de lampe, mais preſque tout d'or. Ce perron aboutit à deux beaux parterres, dans les quatre coins deſquels, il y a des pavillons de figure octogone, & le couvert fait en forme de coquille. La principale entrée eſt ſur le haut de ce perron. Elle eſt ſouſtenuë de huit groſſes colomnes avec leurs chapiteaux, de l'ordre Corinthien, & leur baze d'une pierre toute ſemblable au marbre blanc. La face de ce baſtiment eſt plus élevée que tout le reſte; & quelque part qu'on jette les yeux, on eſt ravi d'admiration. Toute la Sculpture eſt de blanc poli,

ſur

ſur des fonds d'or émaillé, ce qui fait le plus bel effet du monde. Le pavé eſt de pierres ſi bien liées & ſi polies, qu'on le prendroit pour quelque choſe de peint. De là on paſſe dans l'avant-Cour, qui eſt toute pavée de marbre blanc & noir. De celle-cy on entre dans une autre Cour, où l'on voit tout à découvert la face du baſtiment, qui a des deux coſtez des pilaſtres de l'ordre Corinthien, qui ſouſtiennent une architecture de même ordre.

Ce baſtiment eſt quelque choſe de ſi ſuperbe & de ſi riche, qu'il n'eſt pas poſſible, de le décrire dans toutes ſes parties; & moins encore de ſe le figurer. Le milieu eſt fait en forme de Dome, mais d'une hauteur ſurprenante. Il y a ſur le haut une bordure fort large & crenelée; & il finit par une piramide de pommes d'or. A droit & à gauche de ce Dome ſont des galeries,

dont

dont le toict eſt ſouſtenu de ſix groſſes colomnes, toutes couvertes de lames d'or; ce qui avance du toict de ces gaſeries ſur le premier rang des croiſées, eſt auſſi d'or pur. L'apartement le plus ordinaire du Dayro eſt derriere ces galeries; mais ce ſont des richeſſes infinies, & qu'il ſeroit trop long à dépeindre. Ce qui ſert de vitres aux feneſtres, eſt quelque choſe de ſurprenant: Ce ſont des toiles de ſoye ſi fine & ſi unie, qu'on ne ſait dabord ce que c'eſt; & elles font le même effet, que ſi c'eſtoit du criſtal.

Ce Dáyro, comme nous avons dêja dit, eſt en une ſi grande veneration, que, quoyque Jedo ſoit eſloigné de dix ou douze grandes journées de Miaco, l'Empereur ne manque pas de venir de ſix en ſix ans rendre ſes devoirs à ce Prince, faiſant publier ſon voyage un an auparavant; afinque tout le monde s'y pre-

prepare, & qu'on ait le tems de netoyer les chemins, par où il doit paſſer. Il met ordinairement 28 jours à faire ce chemin, ſur lequel il y a vint Forts conſiderables. Mais voici de quelle maniere cette ceremonie ſe paſſe, ſuivant le rapport de Monſr. Krammer, qui fut envoyé en cette Cour de la part de la Compagnie, en l'an 1626. & ſe trouva dans cette entreveue, ainſi que vous allez voir dans cette relation.

Encore, dit-il, que l'Empereur euſt l'eſprit tout occupé du voyage, qu'il devoit faire à Miaco, il ne laiſſa pas de me donner audiance; aprés laquelle ayant eſté prendre congé des principaux Miniſtres, pour m'en-retourner par Firando, ils me conſeillerent de paſſer par Miaco, & de m'y trouver à l'entreveüe de l'Empereur & du Dayro. Ce que je fis, autant par complaiſance, que

S par

par le desir de voir cette feste; & arrivay à Miaco quelques jours avant l'Empereur. Le jour de son entrée, je me rendis à une place, que j'avois loüée le jour precedent dans le quartier, où l'Empereur & le Dayro devoient passer. La foule fut si grande, ce jour-là, qu'aprés que tout fut passé, il me fut impossible de retourner à mon logis; si bien que je fus obligé de coucher, pour cette nuit-là, dans celuy où j'estois. Cependant la multitude des curieux, croissant de moment en moment, devint telle, le lendemain, que la Ville, tout grande qu'elle est, se trouva trop petite pour tant de monde. Entre le Palais de l'Empereur & celuy du Dayro les ruës estoient toutes couvertes d'un sable si luisant, que le pavé brilloit comme de l'argent. Il y avoit des ballustres tout le long des maisons, où les Soldats de garde estoient nuit & jour en haye.

ye. Ces Soldats eſtoient couverts d'une robe blanche traînante, & avoient la teſte couverte d'un petit bonnet verniſſé. Ils avoient deux Sabres au coſté & une demi pique à la main, que les Japonnois appellant Nanganet. Ces gens occupoient les avenuës, par où les carroſſes, & les chevaux devoient paſſer, & empeſchoient que le grand monde ne les remplît. Les ruës & les maiſons eſtoient ſi pleines jour & nuit, qu'à peine on pouvoit reſpirer. Tout s'y vendoit ſur la bonne foy des marchands, qui n'avoient pas le tems de peſer ni de meſurer.

Cette pompeuſe ceremonie commença dés la pointe du jour. Dabord on vit marcher une file de Valets de l'Empereur & du Dayro. Ceux de celuy-cy portoient les preſens, qu'il devoit faire à l'Empereur, dans de grandes quaiſſes ververniſſées, ſur leſquelles eſtoient

S 2 ſes

ſes armes, le tout ſous la conduite de quelques compagnies de Soldats. Quarante ſix palanquins ſuivoient aprés, dans chacun deſquels il y avoit une Dame d'honneur des Courtiſanes du Dayro. Quatre hommes ſuffiſoient, pour porter un de ces Palanquins, qui eſtoient de fort beau bois, de trois ou quatre coudées de hauteur, ayant ſur l'Imperiale quantité de feſtons & d'autres pareils ornemens. Aprés ceux-là il en venoit 21 autres tout verniſſez, & faits autrement que les premiers, y ayant auſſi des Dames de plus grande qualité. A ces Dames ſuccedoient 27 Gentilshommes du Dayro dans des Norrimens, chacun porté par quatre valets, habillez de blanc. Chaque Norrimen avoit ſon paraſol de ſoye blanche, mais preſque tout en broderie. Ceux-cy eſtoient ſuivis de 24 autres Gentilshommes à cheval, ayant ſur la teſte de

de petits bonnets en forme de coquille, d'un vernis brun, & garnis d'une plume noire. Les manches de leurs robes eſtoient fort longues, & leurs haut-de-chauſſes de ſatin de pluſieurs couleurs eſtoient longs, eſtroits, & en quelques endroits en broderie d'or & d'argent. Ils avoient au coſté des ſabres de vermeil-doré, & à la ceinture des carquois pleins de fleches. Les deux bouts de leurs eſcharpes flottoient ſur la croupe du cheval, & ils avoient des bottines d'un cuir verniſſé & rayé d'or. Pour leurs chevaux, ils n'eſtoient pas grands, mais tout pleins d'ardeur, & fort bien dreſſez. Leurs ſelles eſtoient en broderie, & les houſſes de peaux de Tygres: Le reſte eſtoit couvert d'un caparaçon de ſoye rouge, qui tomboit au deſſous des ſangles. Ils avoient auprés des oreilles deux petites cornes dorées, & les crinie-

res toutes treſſées avec du fil d'or & d'argent : Au lieu de fers, on leur avoit fait une eſpece de chauſſeure d'un tiſſu de Soye rouge écruë. Deux Valets de pié tenoient d'une main les rênes de chaque cheval ; & de l'autre un paraſol de drap fin, rouge cramoiſi, doublé d'une fine toile, & bordé d'une belle frange. Chaque Cavalier eſtoit ſuivi de huict valets tous veſtus de blanc, ayant chacun deux Sabres à leur coſté.

Cette troupe de Cavaliers eſtoit ſuivie de trois carroſſes tirez par deux Taureaux noirs, couverts d'un reſeuil de ſoye cramoiſie, & menez par quatre valets. Ces carroſſes eſtoient deux fois plus grands que les ordinaires, avec des ornemens de dorure de toute ſorte de façon, ſur un fond de vernis brun. Il y avoit trois portieres avec des rideaux rayez d'or. Celle de derriere, qui eſt celle par où l'on entre, avoit à

chaque

chaque costé une espece de guerite pour deux sentinelles. Le cercle des roües estoit d'or, & chaque rays d'or émaillé. Le haut de l'imperiale estoit fait en forme de berceau, & fesoit face à droite & à gauche, avec des lames d'or aux quatre angles. Le fond estoit d'un vernis noir, où les armes du Dayro estoient relevées en or. Les trois favorites du Dayro estoient dans ces trois carrosses, chacun desquels estoit escorté d'une foule d'estafiers. Il y avoit pour monter dans ces carrosses un marchepied couvert de lames d'or, sur lequel les Dames en entrant laissoient leurs pantoufles vernissées. Mais pour mieux faire comprendre la richesse incroyable de ces carrosses, il suffit de dire, qu'ils coûtoient chacun 140. mille francs. Outre ce grand nombre de valets, dont ils estoient suivis, ils l'estoient encore de 23 Norimens, faits com-

me ceux des Dames d'honneur, & remplis d'autres Courtisanes du Dayro, que quatre hommes portoient, & deux autres qui tenoient de chaque costé des parasols.

Aprés ces femmes marchoient soixante huit Gentilshommes du Dayro, tous à cheval, & deux à deux, mais dans un plus pompeux equipage que les premiers, & suivis d'un nombre infini d'estafiers. Ceux-cy estoient suivis de plusieurs Seigneurs de la premiere qualité, qui portoient en triomphe les presens de l'Empereur pour le Dayro; & qui consistoient premierement en deux grands Sabres, dont la poignée estoit toute couverte de Diamans, & le reste à proportion. Il y avoit, en second lieu, une horloge, dont le travail estoit quelque chose de rare: De plus, deux grands chandeliers d'or, deux colomnes d'ebene, trois tables de la même matiere,

tiere, mais diversifiées d'yvoire & de nacre, avec de petits cabinets pleins de livres curieux, & tous richement reliez, deux grands plats d'or, & une paire de pantoufles d'un vernis fort rare.

Mais tout ce que nous avons dit des carrosses des Dames du Dayre, n'est rien en comparaison, de ce qu'on diroit du carrosse de l'Empereur & de celuy de son fils, si l'on pouvoit exprimer, non seulement la richesse, mais le travail, la beauté & la delicatesse des ornemens. Ils estoient precedez de 260 Gentilshommes des premieres maisons de l'Empire, qui marchoient deux à deux, ayant chacun deux sabres au costé & une pique à la main: Outre les Sambreys, qui sont cent Gentilshommes, pour la garde de la personne de l'Empereur, & huict venerables Vieillards, qui precedoient immediatement le carrosse de

ce Prince, dont les quatre premiers fesoient faire place avec une verge d'ebene, & les autres quatre avec une de fer. On menoit en main, devant le carrosse, deux beaux chevaux de selle, chacun desquels marchoit au milieu de dix Soldats, armez d'arcs, de fleches & d'une longue javeline.

Aprés ces deux carrosses, marchoient les freres de l'Empereur, & aprés ceux-cy les Roys & les Princes ses tributaires, au nombre de 164, ayant chacun un cortege digne de son rang. Les freres de l'Empereur marchoient l'un aprés l'autre, & les autres Princes deux à deux, le plus qualifié ayant la gauche, qui est la place la plus honnorable entre les Japonnois. Quatre cents Soldats suivoient ces Princes en fort bon ordre & en bon equipage.

Ces Soldats estoient suivis de six beaux carrosses encore plus grands

que

que les premiers, & à peu prés de la même forme, tirez seulement par un Taureau, & pleins de courtisanes du Dayro. Soixante huict Gentilshommes marchoient aprés elles, avec un grand nombre d'estafiers. Ensuite venoit le Secretaire du Dayro, tout seul dans un carrosse, au milieu de trente Cavaliers. Il estoit suivi de quinze Littieres d'yvoire & d'ebene, & celles-cy de treize autres d'ebene seulement; mais toutes dorées & vernissées; & enfin dix huict autres d'un vernis noir, mais si beau, si clair & si luisant, qu'on auroit dit, que c'estoient des glaces de miroirs. Il y avoit plus de cinquante valets, qui portoient des parasols autour de ces Littieres, aprés lesquelles marchoient les musiciens au nombre de 54 tous habillez de même, & d'une maniere fort bizarre. Ces gens fesoient un bruit confus de voix & d'instrumens, qui

ne répondoit guere à la magnificence de la feſte. Aprés tout cela, le Dayro parut dans une littiere, dont il ne ſeroit pas poſſible de dire la beauté, ni la richeſſe. Il y avoit ſur l'imperiale un coq d'or maſſif, dont les aiſles eſtoient eſtenduës, comme s'il euſt voulu prendre ſon vol. Elle eſtoit toute entourée de figures relevées en boſſe & d'un art merveilleux. Il y avoit aux quatre coins un rang d'agrafes d'or, qui regnoient tout du long. Le fond de l'imperiale repreſentoit un ciel, où le ſoleil & les eſtoiles eſtoient d'or ſur un fond d'azur. Cinquante Gentilshommes de l'Empereur, vêtus de longues robes blanches, & couverts d'un bonnet de vernis, portoient cette littiere ſur leurs épaules. Devant eux on voyoit marcher, de deux à deux, quarante Gentilshommes vêtus à la Romaine, le caſque en teſte, tenant d'une

main

main le *Nanganet*, & de l'autre un bouclier avec un trousseau de fleches. Ils composoient la garde du corps; & derriere eux cinquante deux hommes suivoient, qui portoient 13 cassettes d'un beau vernis; & aprés eux 400 autres, vestus de blanc, marchoient de six à six.

Il estoit presque nuit avant que tout fût passé, & ce fut alors une confusion & une foule de monde inconcevable; car ceux, qui estoient aux fenestres sur les auvents, & autres lieux eslevez, estant descendus presque en même tems dans la ruë, la multitude augmenta, de sorte qu'il y en eut plusieurs d'estoufez, d'écrazez & d'estropiez. Tous ces maux se rengregerent par l'insolence de la Cavalerie, qui sous pretexte de tenir le passage libre, renversoit & fouloit aux pieds tout ce qu'elle rencontroit, remplissant de

ſang & de carnage, toutes les ruës. A cette cruauté, ceux, qui ſe ſentoient preſſez, en ajoûtoient une autre, qui eſtoit, qu'ils tiroient les ſabres des uns & des autres; ceux qui n'en avoient pas; & en frapoient, ſans diſtinction, les uns & les autres; ſi bien qu'on ne voyoit que ſang & que meurtre par tout. Ce qui produiſoit une confuſion, une deſolation, & un carnage, qui faiſoient horreur & pitié. Les eſprits échauffez, s'acharnerent de ſorte, qu'on les euſt pluſtôt pris pour des gens aſſemblez à deſſein de ſe maſſacrer, que pour voir la beauté de cette feſte. L'air retentiſſoit des gemiſſemens des mourans & des bleſſez. Ceux, qui en réchapoient, pleuroient les uns leurs peres, les autres leurs maris; ceux-cy leurs femmes, qui avoient peri dans la foule, qui avoient eſté écraſez ſous les pieds des chevaux, ou

maſ-

massacrez à coups de sabres. Ainsi, ce jour là fut moins un jour de plaisir & d'allegresse, qu'un jour de tristesse & de deuil. l'Insolence alla jusqu'à ce point, que plusieurs des littieres, qui estoient de la feste, furent pillées & enlevées sans nul respect. Les Roys & les Princes furent même insultez, & exposez aussi-bien que les autres à la rage d'une populace effrenée.

Je vis tout cela, du lieu où j'estois avec mes gens, assez en peine comment je pourrois en sortir; mais soit que j'y demeurasse, ou que j'en sortisse, le peril estoit grand, y ayant à craindre que le desordre ne passât jusques dans les maisons: Neanmoins à la fin je m'avanturai de sortir; mais à peine je fus hors de ce logis, que je fus serré d'une maniere, que je me trouvai au bout de la ruë, sans avoir mis le pied à terre, & sans autre mal, que celuy de quel-

quelques meurtrisseures, que je souffris fort patiemment, bien-ayse de m'en voir quitte à si bon marché.

Le Dayro demeura trois jours dans le Palais de l'Empereur, où il fut servi, pendant tout ce tems-là, par ce Monarque, son fils, ses freres, avec toute sorte de respect. Ces Princes prenoient eux-mêmes le soin, de faire preparer les viandes, que l'on servoit à chaque festin, qui estoient de cent quatorze plats. Les premiers Ministres de l'Empereur servoient les trois Courtisanes favorites du Dayro.

Le fils de l'Empereur fit present au Dayro, de trois mille lingots d'argent; de deux sabres, dont les fourreaux estoient d'or massif, & le reste à proportion; de deux cents robes de chambre de ce beau tafetas figuré; de trois cents pieces de satin; de douze mille livres de soye

écrue;

écrüe; d'une piece de Calambac ; de cinq grands pots d'argent pleins de musc; & de dix beaux chevaux, dont les housses, en broderie d'or & de perles, estoient d'un prix inestinable. On donna à son Secretaire trois cents barres d'argent, & vint robes de chambre fort belles ; mais les presens de l'Empereur ne furent pas si considerables.

Le sceptre ayant esté si longtems dans la maison du Dayro, ses predecesseurs furent tenus pour des Dieux, leur regne fut si pacifique, qu'il n'y eut jamais sous eux, ni guerres, ni troubles, ni divisions ; aulieu que depuis que les usurpateurs se sont emparez de l'autorité souveraine, il n'y a eu, que guerres civiles & effusion de sang; la cruauté des vainqeurs estant allée jusqu'à ne pardonner pas aux petits enfans, rasant, bruslant, saccageant tout, pour assouvir leur rage, qui a duré

plus

plus de cinquante ans. Nous avons déja dit que ce fut en l'an 1550 que cette maison perdit la couronne; Nous continuerons ailleurs, de quelle maniere elle passa en d'autres mains, afin de ne troubler pas davantage le fil de nostre Relation.

Monsieur Frisius & Mr. Brouchorst ayant vû ce qu'il y avoit de plus remarquable, dans la ville de Miaco, en partirent le 30 d'Avril de l'an 1650. & virent sur leur chemin quantité de celebres Convens, qui ne sont pas bien loin de cette ville: L'on en a compté jusques à trois mille huict cents, qu'un Empereur fit bastir sur la montagne de Frenojama, & que l'Empereur Nabunanga, ennemi declaré de ces solitaires, fit presque tous destruire. Mais il y en a bien davantage sur une autre montagne proche de Miaco, où l'on raporte, qu'il y en a plus de sept mille, dans le moindre desquels

quels il y a dix Moines, ou solitaires. C'eſt la devotion des Empereurs & des Roys, qui a fait la quantité de Convens, faiſant des vœux dans des batailles, ou dans d'autres occaſions, où ils croyoient d'avoir beſoin du ſecours de leurs Dieux, de faire baſtir ainſi tant de retraites, pour des gens retirez du monde, s'ils venoient à bout de leurs deſſeins.

En ſortant de Miaco, les Ambaſſadeurs ſe trouverent ſur un ſi beau pont, qu'ils s'y arreſterent quelque tems, pour le conſiderer. Il eſt tout de pierre de taille, qu'on à tirée du voiſinage, où elle n'eſt pas rare, & long de plus de cent trente pas, ſur une largeur proportionnée: De là ils allerent à Fiſſima, où ils loüerent quatre barques pour aller par eau à Oſacca. En faiſant ce trajet, ils paſſerent devant Jonda, Ville forte par elle-même, &

par

par le voiſinage d'un fort beau Chaſteau ; dans lequel deux roües d'un artifice merveilleux font paſſer en tout tems de l'eau d'une riviere, qui coule auprés. De Jonda on alla par Firaſcata, qui eſt un fameux Bourg, à Oſacca, où les Ambaſſadeurs arriverent la nuit. Ils virent ſur leur route des gens de fort mauvaiſe mine. C'eſtoient de pôvres Moines, qui font vœu de vivre d'aumônes. Ils ne vont jamais que de deux à deux, & ne portent que des habits preſque tout dechirez, laiſſant voir leur peau au travers, pour toucher de pitié les gens charitables; Ils laiſſent croiſtre leur barbe & leurs cheveux ; & ils en feroient autant de leurs ongles, s'il ne leur eſtoit expreſſement ordonné de les couper ; parceque c'eſt un honneur, qui n'appartient qu'au Dayro, à qui, comme nous avons déja dit, on ne les coupe jamais. Ils ont la

teſte

teste couverte de reseuil, sur lequel il y a encore un bonnet à quatre cornes. Leur equipage consiste en une tablette, une escuelle, une courge, & un chapelet. Leurs Convens sont bastis sur le haut des montagnes, où l'on monte par des sentiers estroits & difficiles. Cet exterieur austere & negligé, marquant un grand mespris des choses terrestres, frape les yeux du peuple, qui ne s'attache qu'à l'escorce; & c'est aussi la raison, qui fait, qu'on court à ces solitaires, quand on est malade; C'est eux, qui ont la charge de les consoler, & qui demeurent auprés des morts, autour desquels ils font des prieres en une langue, qu'ils appellent sainte, pour la distinguer de la commune; & ils pretendent, par ces prieres, soulager les ames des defunts, & leur procurer le repos.

Le jour d'aprez leur arrivée à Osacca, Messieurs les Ambassadeurs firent

rent leurs preſens aux Gouverneurs de la Ville & du Chaſteau. Oſacca, comme nous avons déja dit, eſt une parfaitement belle ville, fort riche & fort marchande. Le Chaſteau en eſt à une lieuë, ſur une montagne fort haute. Il a eſté baſti par Taicoſama, ſur la fin de ſes jours: ainſi que nous le dirons dans ſon lieu, quand nous parlerons des guerres civiles du Japon. Cet Empereur n'eſpargna ni ſoins, ni dépence, pour faire, que ce fuſt une place d'une trés grande conſideration, tant pour la ſtructure & les embelliſſemens, que pour la fortification, eſperant, que ce ſeroit le lieu de la reſidence de ſon fils, qui luy devoit ſucceder: Mais les jugemens des hommes ne vont qu'aprez ceux de Dieu; car ce Jeune Prince ne regna point, & ſon tuteur le fit bruſler dans ce Chaſteau, qui devoit eſtre fait pour ſon trône. Je renvoye le lecteur

teur à la relation des guerres civiles.

Ce Chasteau ayant esté consumé par le feu, on le releva, & il fut rebasti avec plus de magnificence que jamais. La matiere n'est ni de terre, ni de pierre ; mais plustot un composé des deux ; il n'y a qu'un pié de hauteur, qui paroisse de pierre de taille. Il y a deux fossés. Le premier à 33 piés de profondeur, & 340 de largeur. Le second n'en a que 250. mais il a la même profondeur. Les murailles ont cent toises de hauteur, sans le parapet, qui est d'un ciment non guere moins dur que la pierre. Il y a seize bastions, & sur chaque bastion il y a une tour de quatre ou cinq estages, d'où l'on découvre les Ennemis d'aussi loin qu'on les peut voir ; & où sont les munitions de guerre de toutes les manieres & en grande abondance. On a pratiqué le long du fossé une fausse-

fausse-braye, par où l'on peut aller à couvert à la premiere porte. De cette porte on passe dans une anti-cour, dont les murailles sont fort hautes; à droite & à gauche sont deux grosses tours, dont l'une sert de garde. De là on passe dans une allée, longue d'environ 500 toises; au bout de laquelle on se trouve dans une place d'armes plus longue que large, avec cinq bastions.

Autour de cette place d'armes, ainsi fortifiée, il y a plusieurs beaux Palais, que l'Empereur Taicosama avoit fait bastir, pour les Roys, qu'il avoit tirez de Fissima, pour leur oster tout moyen de nuire à son fils. Tous ces Palais, qui sont dans une simmetrie, & d'une proportion enchantées, font bien voir, qu'ils n'ont esté faits, que pour des testes couronnées.

De là, on passe dans une autre place environnée & fortifiée d'une double

double muraille pour la ſeureté des Roys & des Princes qui y font leur ſejour. En ſortant de cette Cour, on en trouve une autre à main droite, qui eſt flanquée de deux baſtions, ſur l'un deſquels il y a une batterie de Canons, d'où le corps de garde n'eſt pas loin. De la batterie juſqu'au parapet qui paſſe le foſſé, il regne une muraille, qui conduit à la ſeconde porte. On voit à main droite un autre corps de garde & à gauche une groſſe Tour, qui eſt baſtie ſur le parapet. De la, on voit une file de baſtimens aſſés mediocres; mais qui ſont neanmoins fortifiez de deux bons baſtions d'un coſté, & d'une des ſeize tours, de l'autre.

Preſque vis à vis du pont & contre les ramparts, on a baſti deux magaſins, au bout deſquels il y a une muraille, qui aboutit aux ramparts du premier Chaſteau. Proche d'un

de ces Magasins, il y a une porte par où l'on entre dans un chemin fort estroit, & qui est pratiqué entre deux murailles, dont l'une est bastie sur le second fossé, & l'autre sert pour diviser les logemens qui sont entre les deux portes de ce chemin, dont la premiere est la plus grande. De ces logemens, on passe à d'autres plus beaux ; & ensuite l'on entre dans un chemin qui conduit à la troisiéme porte. On trouve ici une cour separée, au bout de laquelle, on voit le pont du second Chasteau. Cette seconde porte est fort exhaucée, & son pont est de plusieurs toises, par où l'on va, toujours en tournant jusqu'à l'endroit, où sont les plus beaux Palais. C'est des deux costez de ce pont, que sont les magasins, qu'on dit estre à l'epreuve du feu. Il y en à 14. tous fort grands, & qui ne suffisent pas ne-

an-

anmoins, pour renfermer la moitié des treſors de l'Empereur.

Le foſſé du ſecond Chaſteau eſt large de deux cents toiſes, & profond d'environ vint cinq. Cette porte eſt couverte de cuivre fort beau; & de la, on entre dans une ruë qui aboutit au marché. C'eſt une grande place d'environ deux cents toiſes en carré, d'un des bouts de la quelle, on paſſe à la ſeconde porte qui eſt entourée d'un foſſé ſec. Cette porte eſt d'or maſſif, & les garde-fous du Pont auſſi. De la l'on entre immediatement aprés, dans une cour fort grande & quarrée, ayant à main droite une porte qui mene par un fort grand chemin, que font deux hautes murailles, à une autre porte plus belle que la premiere par où l'on entre dans une autre cour, ou aboutit une fort belle allée; c'eſt ici ou ſont les trois magaſins qui renferment

une partie des treſors de l'Empereur, qu'on dit eſtre ſi grands, que quoy qu'il dépenſe tous les ans 240 millions, il en eſpargne autant tous les ans, qu'il met dans ſes coffres.

Les murailles de ce Chaſteau ont 63. piés de hauteur, & ſont munies de douze baſtions, ſur un chacun deſquels il y a une tour, ou rien ne manque de tout ce qui eſt neceſſaire pour la guerre. Le troiſiéme Chaſteau, qui eſt comme au milieu de ceux que nous avons d'ecrits, eſt encore quelque choſe de plus rare que les autres. Il eſt baſti ſur une muraille de pierres bleuës, de plus de deux cents piés de haut; Et c'eſt la ou eſt la Tour, qu'on appelle des plaiſirs de l'Empereur. On voit au bas de cette Tour de fort belles galeries, qui regnent tout au tour. Le premier eſtage, qui eſt le plus grand, eſt com-

poſé

posé de sept grands appartemens, le second & le troisiéme demême; mais ils sont plus petits, parce que la Tour en s'eslevant en haut, va toujours en diminuant. Le quatriéme estage a six appartemens; le cinquiéme cinq, & le sixiéme est de quatre. C'est le dernier estage, qui est couvert de Lames d'or. Il y a, auprés de cette Tour une maison de plaisance, qui est aussi converte de Tuiles d'or. Elle n'a que quatre estages, dont le plus haut repond à l'appartement des femmes qui logent dans cette Tour des plaisirs.

De l'autre costé de la Tour, il y a encore deux trés grands & trés beaux Palais, qui ont chacun leurs Escuyeries & leurs Jardins: & c'est dans ces Jardins qu'on peut voir tout ce qu'il y a de plus rare & de plus agreable dans le Japon pour ces sortes de lieux: car c'est la ou

l'Empereur ſe va divertir avec ſes femmes. Des Jardins l'on va ſur une hauteur, où il y a un Pavillon, qui eſt la choſe du monde la plus curieuſe a voir & la plus riche. L'on deſcouvre de là, ſix magaſins de l'Empereur, dont il y en a trois, à ce qu'on dit, qui ſon remplis d'or & les trois autres d'argent.

Pas bien loin de cette fameuſe place qu'on appelle Chaſteau, on voit la montagne où les *Jamabuſces* vont ſe confeſſer tous les ans au Diable, qu'ils appellent *Goquis*, & qui leur apparoit, à ce qu'ils diſent en forme humaine. Le penitent qui a envie de ſe confeſſer, ſe retire un peu à l'eſcart de la troupe, neanmoins pas ſi loin, que ſés pechez, qu'il confeſſe tout haut, ne puiſſent eſtre entendus des autres. On dit, que durant cette confeſſion le penitent voit un ſabre en l'air, qui le menace de l'exterminer, s'il oublie par

aſ

ſa faute un ſeul peché ; & qu'en effet, quand cela arrive, on n'entend plus parler de lui. Mais c'eſt pure viſion, & la verité eſt, que ceux qui le ſuivent dans cette devotion, y vont plus par curioſité que par motif de Religion, & rient plus qu'ils ne pleurent, des fautes de cet hipocrite, qui ne voyant en effet point de ſabre, & n'ayant pas aſſés de foy pour croire, que le ciel le veuille punir de ſa fauſſe pieté, ne dit de ſes pechez que ce qu'il veut bien dire, pour ſe faire croire un grand homme de bien.

Les Ambaſſadeurs s'eſtant embarquez le 6. de May à Oſacca, eurent un vent d'Oueſt qui leur eſtoit contraire, & qui les empecha d'avancer. Le lendemain ayant un peu changé ils virent le matin la ville de Saccai, & le grand Temple que le Dayro fit baſtir autrefois auprés de cette ville ; mais ils ne virent

tout cela, que de loin & ſans s'y arreſter, eſtant preſſez de s'en retourner. Entre les plus beaux Temples de Saccai, le plus celebre eſt celuy qui eſt dedié à l'honneur de Daimonogini, qui eſt un Dieu de grande veneration en ce Païs-là, & en qui les habitans ont le plus de confience. On celebre ſa feſte tous les ans au mois de Juillet: & l'on choiſit pour cela, la plus grande ruë de la ville, qu'on ferme avec des poutres & des planches, excepté d'une ouverture qu'on laiſſe, où un homme peut paſſer, & par ou il eſt deffendu au peuple de regarder. C'eſt dans cette ruë, que ſe rendent tous ceux qui doivent eſtre d'une proceſſion ou pluſtoſt d'une Cavalcade qui ſe doit faire à midi, afin de ſe mettre en ordre; que chacun ſache le rang qu'il doit tenir & ce qu'il doit faire. Le Dieu eſt le premier qui ſort à cheval parfaitement bien mon-

té

té, & au milieu d'une foule de monde qui le ſuit. Il a à ſes coſtés deux Jeunes hommes, dont l'un lui porte ſes fleches & ſon carquois, & l'autre ſon faucon. Aprés ſuit la cavallerie bien en ordre, & toute magnifiquement parée, & enſuite l'Infanterie, qui va par Compagnie, chacune deſquelles fait de differens exercices, chantant, danſant, ſautant, voltigeant & repetant toûjours *Xinzairacu Manzairacu*, c'eſt a dire mille ans de joye & mille milliers d'années de joye. Les Preſtres marchent aprés cela, & chantent par des differens cœurs des Hymnes & des cantiques en l'honneur du Dieu. Enſuite viennent les perſonnes de qualité, qui ſont à cheval & toutes mitrées. Aprés la Nobleſſe, on voit paſſer ſix femmes veſtues de toile d'argent, mais d'une maniere bigearre & qui contrefont les ſorcieres. Elles ſont entourées de

quantité d'autres femmes, qui coururent au tour d'elles comme des furies. Et enfin l'on voit quelques gardes ou ſoldats, qui vont en bon ordre & achevent la proceſſion.

Ce Temple, dont nous venons de parler & que le Dayro a fait baſtir, eſt un des plus beaux & des plus ſuperbes du Japon, & la ſituation en eſt merveilleuſe. On voit d'un coſté des vaſtes plaines, où la veuë ſe perd agreablement, & de l'autre une foreſt de cedre. Du coſté de la foreſt, il coule un beau ruiſſeau, tout au tour du Temple. La porte de cet Edifice, eſt couverte d'un vernis clair & luiſant comme la glace d'un miroir. L'on y arrive par une belle allée d'arbres tous d'eſpece differentes, & tous neanmoins d'une égale hauteur.

A main droite on voit une eſpece de Galerie ſoûtenue de cinq piliers & qui a 4 grandes croiſées vi-

trées

trées, d'où l'on descouvre, comme en esloignement, la premiere porte du Temple. Cette Gallerie est couverte d'un cuivre poli, qui jette un esclat, quand le soleil y donne dessus, qu'il eblouït. Il y a de l'autre costé du Temple, une fort belle sale souteniië par trois rangs de Piliers, ou l'on voit des peintures admirables. De la, l'on passe en un Jardin, ou il y a une allée qui conduit à ce ruisseau; Et entre ce ruisseau, qui coule vers le bois & cette allée, on voit les cellules des moines de ce Temple, qui sont fort propres, basties de trois en trois & qui regardent vers la forest. Mais il seroit trop ennuyeux de descrire au long, tout ce qu'il y a à voir dans ce Temple, dont le revenu n'est pas une des moindres beautez, ayant deux cents mille tails de rente, que le Dayro y laissa, chaque tail vaut 3. livres moins 3. sous.

Les Ambassadeurs continuant leur

route laisserent à main droite Amanasaco & Fiungo. Cette derniere ville a esté autrefois une des plus celebres de l'Empire, par la Residence que les Empereurs y faisoient: Mais le feu qui s'y prit la reduite enfin au nombre des villages, & a peine y prend on garde quand on y passe. Apré Fiungo, ils virent a droite Swoya, Tacquessima, Achas, Firmens & Muro. Ensuite ils passerent entre les Isles de Jessima & d'Wota, proche la Ville d'Oussimato. Ce fut dans ce voyage qu'ils eurent souvent le plaisir de voir battre des Escorpions avec des fourmis, qui sont en si grand nombre dans ce Païs-là, qu'on voit des campagnes entieres qui en sont ruinées.

On auroit sans doute de la peine a croire, que de si petits animaux comme des fourmis, peussent venir à bout de faire mourir les scorpions

qui tuent les Lyons, ſi tout ce qu'il y a eu de gens en ce Païs-là, n'avoient eſté teſmoins de la choſe, auſſi-bien que nos Ambaſſadeurs, qui ont raconté le combat de cette maniere. Les fourmis, diſent ils, irrittées, de ce que les Eſcorpions les viennent troubler dans leur terrier ou elles font leur proviſion, elles ſortent en foule, vont au devant de leur ennemi, le ſerrent de ſi prez, & l'acablent d'une maniere, que dans moins d'un quart d'heure elles l'obligent de ſe tuer luy-même avec cet eguillon, dont il donne la mort aux autres. Enſuite, le plaiſir eſt de voir tous ces petits animaux, comme ils s'empreſſent pour traiſner leur proye dans leur terrier, dont les uns les tirent, les autres les pouſſent, chacun enfin s'aydant d'une maniere, que l'adreſſe de ces petites beſtes ſurprend plus que toute l'induſtrie des hommes qu'elle ſemble paſſer.

d'Ouſſimato, les Ambaſſadeurs croiſerent les Iſles de Fibi & de Simeya, de Samnic & de Sirais, de Caroſo, de Suwa, de Jowe, de Camro, de Mianeſimi, de Mauco & de Mettogamma, & laiſſerent à main droite Binga, Bignatum, Meuri, Tantanomi, Jocoſimi, Caminagairi, Cammenoſacci, Ximontchéque, toutes, places ſituées le long de cette coſte, ſur laquelle ils rencontrerent grand nombre de peſcheurs, ayant chacun leurs femmes avec eux. Ils portent le poiſſon au marché dans deux Baquets pleins d'eau, qu'ils ſuſpendent à un morceau de bois qu'ils ont ſur les épaules; & à peu prés comme les Laittieres portent le lait en Hollande.

Ces Peſcheurs ſont habillez d'une maniere particuliere, auſſi-bien que leurs femmes; & qui, toute groſſiere qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'a-

voir

voir, ſa propreté, & ſa richeſſe ſur tout leurs jours de feſte, qu'ils prennent leurs plus beaux habits, ils en ont de differentes couleurs avec des agrafes d'or & d'argent ; mais ſur tout les femmes. Les hommes vont tendus, ne portant qu'une toufe de cheveux, qu'ils laiſſent croiſtre ſur le haut de la teſte : mais cela eſt preſque general dans tout le monde, horſmis en Europe, de porter la teſte raſe ; & encore la moitié de l'Europe ne porte point de cheveux, comme les Hongrois, les Moſcovites, les Turcs & les Tartares, qui ſont de noſtre coſté n'ayant tous qu'une toufe de cheveux, qu'ils laiſſent pendre les uns d'une maniere les autres d'une autre ; ainſi il n'y a proprement que les Francs, qui aillent autrement. Les femmes de ces pecheurs ont deux toufes de cheveux ; l'une vers le front, dont elles ornent leur viſage & l'au-

tre

tre ſur le haut de la teſte, dont elles ſe coeffent fort proprement : les jeunes gens qui cherchent de ſe marier en laiſſent auſſi deux pour mieux plaire à leurs maiſtreſes; mais ils coupent celle, qui eſt au deſſus du front, dabord qu'ils ſont mariez. Les filles laiſſent pendre une partie de leur cheveux negligemment ſur leurs épaules, ou ſur leur gorge, qu'elles ont ordinairement couverte d'une eſtofe à fleurs fort riche, mais fort deliée, au travers de laquelle on voit facilement leur ſein, dont elles ne manquent pas dans ce Pays-là. Leur ceinture eſt d'une broderie fort large, & leur robe deſcend juſques ſur la cheville du pié. Leur chauſſeure eſt faite en forme de ſandale, mais propre, & dont il y en a quelques-unes en broderie. Elle ne tient à leur pié, que par le moyen d'un bouton à houpe de diverſes couleurs, qu'ils paſſent en-

tre

tre les deux premiers orteils, ayant un petit crampon d'argent par derriere, pour les empecher de gliſſer. Neanmoins cette chauſſeure eſt incommode, & ils ne ſauroient aller guere loin avec cela, auſſi la pluſpart, quand ils ont quelque petit voyage a faire, aiment mieux aller à pié; & ces chauſſeures ne ſont que pour la Ville & pour la propreté. Je me ſuis un peu arreſté a deſcrire l'habillement de ces Peſcheurs, parce que c'eſt, ce qu'il y a de plus curieux a voir ſur cette coſte, & qu'ils ſont fort renommez, pour eſtre fort riches, & pour avoir de fort belles femmes, leſquelles neanmoins on peut appeller telles, que quand elles ne ſont point mariées, & qu'elles ne ſont pas obligées de faire le meſtier de leurs maris, qui eſt un peu trop rude, & ſujet a trop d'inconveniens, pour y pouvoir conſerver leur beauté: mais c'eſt la ja-

louſie

ſouſe des hommes, qui fait cela, leur peſche durant quelque fois une quinzaine de jours, ils ne croyent pas, qu'il ſoit poſſible de laiſſer ſi long temps une femme ſeule à terre, ſans qu'il leur arrive quelque deshonneur; & une femme même croiroit, qu'un mari la meſpriſeroit, s'il la laiſſoit ainſi ſous ſa garde, & ne manqueroit point de profiter du temps pour s'en vanger. Ils ont chacun leurs batteaux, logeants ſeparement & mangeants de même, de ce que leurs femmes leurs appreſtent, pendant qu'ils peſchent.

Les Ambaſſadeurs traverſerent le Detroit ſur l'un des coſtés duquel, on voit la ville de Simmoniſicci & ſur l'autre l'Iſle de Bungo & un peu au delà Kokero. Ces inſulaires auſſibien que les habitans de la ville de Nangueſaque different tant en habits qu'en langage de tout le reſte de la Nation.

Le

Le bonnet des hommes, qui ressemble à un Chaperon, est retroussé du costé gauche, avec une piece d'estofe legere, qui retombe sur l'epaule droite. Leur robe n'est ni si longue ni si ample, que celle des autres Japonois: Ils la croisent sur l'estomach; & aulieu de ceinture ils se servent d'une fort belle escharpe qu'ils noüent & laissent pendre à costé. Les Femmes laissent pendre une partie de leurs cheveux sur les épaules, mais en fort bon ordre. Leur robe est de soye ou de cotton à fleurs. Celle de dessous ne descend qu'à demi jambe; & est ordinairement de la même estofe, que celle de dessus, mais quelque fois plus riche. La premiere est ouverte pour laisser voir l'autre, qui est toute fermée. Elles ont au tour du corps, des basques en broderie, qui pendent à la ceinture, & qui finissent par trois pointes ou il y a

trois

trois boutons, qui ſont quelquefois de pierreries. Ce qu'elles ont de plus groſſier dans tout leur habillement, ce ſont les bas, qu'elles laiſſent tomber ſur la cheville de leur pié, eſtant attachez à de calçons. Pour la chauſſeure elle n'a rien d'extraordinaire. Elles portent des ſouliers a peu prés comme nous, excepté par la pointe, qui releve en haut avec un bouton au deſſus, parce qu'ils ſont fort longs. Les femmes de ces Iſles, paſſent pour les meilleures danſeuſes, & pour les meilleures joüeuſes d'inſtrument de tout le Japon: & cette reputation y attire même beaucoup de monde, qui les vont voir danſer par curioſité, ſur tout les jours de feſtes; juſqu'à venir de cent lieuës à la ronde. On compte même que le Roy Foma-Sucki y eſtant venu un jour avec une partie de ſa Cour, pour la même raiſon que les autres, y devint

devint ſi fort amoureux d'une de ces Danſeuſes, qu'aprés luy avoir fait quelques riches preſens, il luy propoſa d'eſtre une de ſes Courtiſanes, luy offrant un fort bel eſtabliſſement, ce qu'elle refuſa: Il demenda enſuitte de l'epouſer; tant il eſtoit emporté de ſa paſſion; mais elle s'en excuſa encore, parce qu'elle eſtoit amoureuſe d'un jouëur d'inſtrument, ſous leſquel elle danſoit, & qui n'eſtoit pas trop bienfait: Dequoy le Roy eſtant outré, il fit tuer cet indigne Rival, & fit enlever enſuite la danſeuſe; mais il n'en joüit pas long temps; car quelques jours aprés, ayant eu la liberté de ſe promener, aprés avoir fait ſemblant de ſe rendre aux amoureuſes pourſuites du Roy, elle ſe jetta du haut d'une roche dans la Mer, où elle ſe noya. Ce Prince en eut tant de douleur qu'il en penſa mourir.

Au ſortir de ce deſtroit, les Amballa-

baſſadeurs entrerent dans la mer
Corée, & pointerent leur route
travers de l'Iſle de Fiſſima, d'ou i
paſſerent à Jobeco, Auroo, F
rando, Nanatzjamma, Zetta
Fouconda. Puis ayant ſalué de tr
coups de Canon, ainſi qu'il
ordonné, les trois forts de Nang
ſaque, ils virent bientôt arriver
leur vaiſſeau, nombre de Soldat
commis de l'Empereur, pour éc
re le nom, l'âge & l'employ de t
les Eſtrangers, qui abordent à N
gueſaque. Et quand on en part,
mêmes commis ou Soldats, font
lecture de leur liſte, & s'ils y
vent à redire en la moindre
du monde, & que quelqu'un d
qu'ils ont noté ſur leur livre
trompé ſur ſon âge, ſur ſon
où ſur ſa qualité, il n'y a point
grace pour luy, il faut qu'il me
de quelle condition qu'il ſoit, l'
gueil de cette nation ne pouv
ſo

पोरवाल

'तलअत'

